17e année chaque mois

nº 184 avril 1969

FICTION

autres éditions : anglaise, allemande, espagnole, japonaise.

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Raymond Bertrand

Un "Fiction" rénové

Un **Fiction** plus apte à combler les vœux de l'amateur éclairé de SF, c'est ce que nous vous offrirons à partir du prochain numéro.

De nouveaux contrats passés avec les Etats-Unis vont en effet nous permettre d'avoir accès à des textes qu'il nous était impossible auparavant de présenter en France.

Des auteurs prestigieux, tenus éloignés pendant longtemps de nos pages, reviendront de la sorte en vedette à nos sommaires. C'est ainsi qu'on pourra lire, dans nos numéros à venir, des récits de **Poul Anderson, Theodore Sturgeon, Alfred Bester, Robert Bloch, Lester Del Rey, Henry Kuttner, Catherine Moore, Clifford D. Simak, A.E. van Vogt, Edmond Hamilton, Arthur C. Clarke, Richard Matheson, Fredric Brown, Fritz Leiber, John Wyndham**, etc.

Nous projetons également de faire une place à ce que l'on peut appeler les « grands méconnus » : les auteurs renommés aux U.S.A. mais dont la réputation n'a pas vraiment franchi nos frontières. Ainsi comptons-nous faire découvrir (ou mieux connaître) les noms de **Eric Frank Russell, William Tenn, Randall Garrett, H. Beam Piper, James E. Gunn, James H. Schmitz, Algis Budrys, Christopher Anvil**, etc.

Enfin nous continuerons de présenter dans **Fiction** les tendances de la science-fiction moderne, avec les auteurs les plus intéressants dans ce domaine et notamment **Philip K. Dick, Harlan Ellison, J.G. Ballard, Roger Zelazny** et le regretté **Cordwainer Smith.**

Que chacun donc surveille au cours des mois prochains le contenu de **Fiction.** On y verra de grandes choses !

Au prochain sommaire de "Fiction"

THEODORE STURGEON

Celui qui lisait les tombes

EDMOND HAMILTON

L'auberge hors du monde

LEWIS PADGETT

Le robot vaniteux

PHILIP K. DICK

Un auteur éminent

Le premier tome de l'**Histoire du futur**, publié par nous il y a un peu plus d'un an, embrassait, en seize récits, la période allant de nos jours au début du XXIe siècle. Mais c'est dans ce second volet, dont la chronologie s'échelonne jusqu'en 2600, que la fresque épique de Heinlein prend toute son ampleur.

Les nouvelles du précédent tome étaient avant tout une série de tableaux des progrès scientifiques à venir et de la vie quotidienne dans le proche futur. Dans ce nouveau volume, par contre, l'inspiration de l'auteur s'élargit, son imagination prend du recul, et à mesure qu'elle progresse son œuvre devient celle d'un visionnaire.

Cet ouvrage regroupe trois titres distincts, dont chacun — même s'il est composé de plusieurs récits — est en fait un roman complet. Le premier, **Révolte en 2100**, nous dépeint les Etats-Unis en proie à une dictature religieuse. Le second, **Les enfants de Mathusalem**, retrace les grandes phases de l'émigration interstellaire. Quant au troisième, **Les orphelins du ciel**, il est basé sur le thème devenu classique du vaisseau spatial qui met des générations à atteindre son but et où se développe une civilisation en vase clos.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA **« F »**

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	310
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	310
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	31	310
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	310
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	310
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	31	310
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32	320
☐ *Histoire du futur* (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39	390

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
- **— un mandat de versement** }

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"

CLIFFORD D. SIMAK

La planète des ombres

(1ère partie)

Un avenir où cohabitent lutins, hommes, monstres galactiques, fantômes et dragons... Un univers où les étoiles, le temps et l'au-delà sont le domaine de l'humanité... Un grand roman de l'auteur de "Demain les chiens".

C.C. MacAPP

Les esclaves de Gree

Après des siècles de nuit, l'éveil des hommes à la liberté... Le premier récit d'une longue série de space-opera moderne...

...ainsi que des nouvelles de

Harlan Ellison
John Brunner
James Blish

Macabre, nous dit le dictionnaire, c'est ce qui a trait à la mort. Et il nous donne comme synonymes : funèbre, lugubre. C'est donc bien la mort, sous toutes ses formes, qui est présente dans ce choix de récits. Certains d'entre eux appartiennent au surnaturel et au fantastique classique ; d'autres jouent sur les cordes de l'épouvante et de l'horreur ; quelques-uns évoluent dans les zones bizarres d'un insolite au bord de l'allégorie ; d'autres encore roulent sur un meurtre particulièrement odieux ou sur une mort brutale fort alarmante ; un enfin se situe aux frontières de la science-fiction, tandis qu'un autre se présente comme un pastiche d'une chronique de sorcellerie médiévale.

Ces quatorze récits de facture moderne sont tous dus à d'excellents écrivains anglais contemporains. Ils ont été écrits spécialement pour cette anthologie et constituent, chacun, une exploration aventureuse dans des domaines hors du commun, des territoires littéraires inexplorés. Leur lecture constitue une expérience inédite.

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

Titres à paraître :

11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

DAVID REDD

La terre-sans-hommes

Avec **Le pays où le soleil ne se lève plus** (**Fiction** n° 172), David Redd nous avait emmenés au bout de la route du temps, dans un monde figé sous la neige et le givre, un monde habité de créatures de légendes où les derniers hommes sont des bêtes dangereuses. C'est un autre avenir qu'il évoque ici, un autre hiver, avec la touchante histoire de Maija et de son Ami des Neiges. Visionnaire et poète, David Redd s'imposera sans nul doute dans les mois à venir comme l'une des valeurs sûres de la jeune génération. Dans **Galaxie** de février, on a pu lire un long texte de lui : **La caresse du soleil**, qui est, à notre avis, l'une des œuvres les plus fascinantes que nous ayons vues ces derniers temps. Toujours dans les siècles des siècles, c'est une fresque puissante, pleine de beauté et de couleur, qui nous montre une Terre vieillie vouée aux fourmis, aux minéraux intelligents.

PAR-DESSUS l'amas de neige, deux yeux dorés regardaient fixement Maija. Celle-ci s'arrêta à l'orée de la forêt pour examiner à son tour la bête, grande comme un jeune veau, dont la fourrure blanche et soyeuse se confondait avec la neige. Lentement, la jeune fille se dirigea vers elle, tandis que le regard des yeux dorés suivait chacun de ses mouvements.

L'animal ressemblait beaucoup à un petit ours polaire, mais son museau aplati donnait à sa face blanche un aspect étrangement humain.

— « Qui es-tu ? » demanda Maija à voix basse, se parlant à elle-même plutôt qu'à l'animal.

Cependant celui-ci l'entendit et entrouvrit la bouche, laissant paraître une large langue rose derrière une rangée de dents d'une blancheur éclatante.

Puis il fit un pas en avant et Maija recula, une main sur le couteau passé dans sa ceinture. Mais l'animal s'écroula et tomba dans la neige, à ses pieds. L'une de ses pattes retomba sur la raquette qui recouvrait la chaussure gauche de la jeune fille.

Maija se pencha avec précaution et souleva la patte qui tremblait. Elle enleva son gant pour tâter la pulpe des doigts. La peau,

très lisse à cet endroit, était froide et d'une teinte presque violette.

Au contact de la main de Maija, l'animal souleva les paupières et, de nouveau, ses yeux dorés se fixèrent sur la jeune fille. Celle-ci sentit aussitôt sa frayeur s'évanouir : la bête écroulée dans la neige à ses pieds tremblait de froid ; elle paraissait malade et était, en tout cas, trop faible pour se tenir debout. Le muet appel contenu dans son regard n'était que trop éloquent.

Maija remit son gant et prit l'animal dans ses bras pour le soulever du sol. Il ne faisait aucun effort pour lui résister et elle put sans difficulté le poser sur ses épaules, s'en faisant un collet de fourrure semblable à ceux que portent les belles dames de la ville. Il fallait que la bête fût très malade pour s'abandonner de cette façon, se dit la jeune fille, en sentant contre son épaule les faibles battements du cœur.

Portant son fardeau, elle parcourut la forêt de pins à travers laquelle elle s'était frayé un chemin en coupant les branches d'arbres les plus basses. Au passage, des brindilles effleuraient l'animal, mais celui-ci n'émettait aucune protestation et ses muscles ne se tendaient même pas.

Maija quitta bientôt la forêt et poursuivit sa route vers le lac gelé. Sa petite hutte en planches se trouvait à l'orée du bois, sur l'autre rive du lac. Cette région était constituée en grande partie de lacs larges, mais peu profonds, séparés par de longues et étroites bandes de terre couvertes d'arbres. A cette saison de l'année, les eaux des lacs étaient cachées sous une épaisse couche de glace et ne réapparaîtraient qu'au printemps.

Le toit de la vieille hutte était couvert de neige. Une bande de petits oiseaux voltigeaient alentour quand Maija arriva chez elle. Ils ne s'envolèrent pas à son approche car ils la connaissaient depuis des années : en hiver, elle leur jetait toujours les restes de ses repas.

Maija souleva le loquet, poussa la porte du genou et pénétra dans la hutte, toujours chargée de son fardeau. Les battements du cœur de la bête lui semblaient très lents, à présent.

Elle posa le corps blanc et sans résistance sur son lit, qui se trouvait à un mètre du sol car il constituait le dessus d'une petite armoire. L'animal demeurait parfaitement immobile, mais ses yeux grands ouverts observaient la jeune fille.

Celle-ci comprit que son protégé, dont le corps ne portait aucune trace de blessure, avait uniquement besoin de chaleur et de nourriture. Elle ferma la porte et se dirigea vers le poêle en por-

celaine, qui occupait un des coins de la hutte, pour ranimer le feu. Bientôt une douce chaleur se répandit dans la pièce, et la bête couverte de fourrure blanche souleva légèrement la tête.

— « Tu aimes cela, n'est-ce pas, mon Ami des Neiges ? » demanda Maija en remarquant ce mouvement.

Enlevant raquettes, gants, anorak et bonnet, elle alla examiner le contenu de son garde-manger. Tout au fond, sur l'une des planches, se trouvait une boîte de glucose qu'elle avait rapportée d'un voyage à Kurovesi.

Du glucose serait sans nul doute ce qu'il y aurait de plus réconfortant pour son Ami des Neiges qui, dans l'état où il se trouvait, n'aurait pu absorber aucune nourriture solide. La jeune fille prit un verre sur la planche et délaya la poudre sucrée avec de la neige fondue qu'elle avait mise à chauffer dans la bouilloire, sur le poêle.

La bête était étendue à plat ventre. Elle leva la tête et ouvrit la bouche toute grande pour laisser descendre dans son gosier le liquide sucré. Une partie de celui-ci se répandit sur le lit, mais elle absorba le reste et Maija lui en donna trois verres avant qu'elle refusât de boire davantage.

La jeune fille resta debout près du lit, caressant la douce fourrure en se demandant ce que pouvait bien être l'animal qu'elle avait découvert dans la forêt. Bientôt, elle constata que celui-ci ne frissonnait plus car il faisait beaucoup plus chaud dans la hutte.

Elle utilisa toute l'eau qui restait dans la bouilloire pour donner à son protégé une nouvelle ration de glucose, en ayant soin de mettre davantage de poudre. Quand l'animal eut fini de boire — en renversant beaucoup moins de liquide que la première fois — il posa la tête entre ses pattes et ferma les yeux. Maija se redressa, sourit à son Ami des Neiges endormi, et remit son anorak : il était temps d'aller chercher un peu de nourriture pour elle-même.

Une fois rhabillée pour sortir, elle alla prendre son attirail de pêche posé sur un tas d'outils, dans un coin de la hutte. La canne était faite d'une matière verdâtre et transparente — une sorte de verre, à ce que son ancien possesseur avait dit à Maija. En tout cas, c'était certainement l'une des plus belles cannes à pêche dont la jeune fille se fût jamais servie.

Dehors, elle s'assit sur un gros rocher gris près du trou qu'elle avait creusé dans la glace. En hiver, elle pouvait marcher à pied

sec jusqu'à ce rocher, mais, l'été, il formait une petite île entourée d'eau peu profonde. Maija jeta dans le trou une poignée de vers pour appâter le poisson, puis elle lança sa ligne et s'assit pour attendre, en posant la canne sur un morceau de bois fourchu qui dépassait d'une crevasse.

Tout en regardant son bouchon flotter sur l'eau sombre, elle pensait à son Ami des Neiges. Elle avait déjà soigné et guéri des animaux malades, mais celui-ci était différent des autres. Il était impossible de savoir ce qu'il était ni d'où il venait, et Maija était convaincue qu'aucun professeur de la ville n'aurait pu le lui apprendre. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il existait. Lorsqu'elle l'avait retiré du tas de neige, elle s'était rendu compte que c'était un mâle et, maintenant qu'elle lui avait donné un nom, elle pensait à lui comme à un ami masculin. Car, lorsqu'elle les connaissait bien, elle considérait toujours comme des personnes les bêtes qu'elle aimait à choyer.

Les pattes froides de l'Ami des Neiges se terminaient par des doigts épais et courts, presque entièrement cachés par la fourrure. Peut-être avait-il aussi un pouce à chaque patte, mais Maija n'avait pas pu le voir. Les dents qui se trouvaient à l'intérieur de sa bouche sans lèvres étaient capables tout autant de déchirer que de mordre ou de mâcher et, comme un être humain, l'Ami des Neiges devait se nourrir aussi bien de viande que de végétaux. Il ressemblait à un petit ours polaire, mais ce n'était pas un ours. C'était un être tel que Maija n'en avait encore jamais vu de semblable.

L'Ami des Neiges dormait encore, roulé en une boule blanche et soyeuse, quand Maija rentra dans la hutte bien chauffée. Sans le déranger, la jeune fille s'assit pour vider les poissons qu'elle avait pêchés. Elle se demandait si l'Ami des Neiges mangeait du poisson, et s'il le préférait cuit ou cru. Ce serait sans doute facile à savoir, se dit-elle. Puis elle se rappela qu'elle ne l'avait pas entendu émettre le moindre son : l'Ami des Neiges n'avait même pas grogné lorsqu'elle l'avait pris dans ses bras. Peut-être était-il muet, comme le vieillard qui avait vécu dans cette hutte jusqu'au jour où le froid l'avait tué.

Vers le soir, Maija donna de nouveau à manger à son protégé. Celui-ci avala deux truites du lac — cuites — but l'eau qu'elle lui offrit et s'installa de nouveau pour dormir sur le lit. D'après l'inclinaison de sa tête et l'expression de ses yeux dorés, la jeune fille comprit qu'il lui était reconnaissant de ce qu'elle faisait pour

lui. Elle lissa la fourrure de sa tête et le laissa dormir en paix.

Comme l'Ami des Neiges occupait l'unique lit de la hutte, force fut à la jeune fille de s'étendre par terre devant le vieux poêle de porcelaine. En temps normal elle dormait à la manière ancienne, assise dans son lit, le dos appuyé contre le mur, et se coucher à plat sur une surface unie était pour elle une nouveauté. Elle s'en amusait encore lorsque le sommeil la prit.

Vers le matin, juste avant de se réveiller, elle rêva qu'elle se trouvait dans la terre-sans-hommes, lieu paisible et agréable qui ne ressemblait guère à ceux dont elle rêvait d'ordinaire. L'Ami des Neiges était à ses côtés et la guidait à travers les clairières illuminées par la douce lueur du soleil couchant. Dans cette contrée, les animaux se parlaient sans émettre le moindre son et, le sachant, Maija fut certaine que son Ami des Neiges essayait de lui transmettre un message...

Elle se réveilla, la tête sur le plancher. Pendant un moment, elle crut que mur et plancher avaient changé de place au cours de la nuit et que l'énorme poêle allait s'abattre sur elle. Puis elle se rappela où elle était, pourquoi elle y était, et la pièce reprit pour elle son aspect normal.

Comment allait l'Ami des Neiges ce matin ? Maija se dirigea vivement vers le lit, posa les mains sur le montant de bois et se pencha en souriant vers son protégé. Celui-ci leva les yeux vers elle et se redressa lentement, pour se mettre debout sur ses deux pattes de derrière. Il était guéri ! Maija poussa un cri de soulagement.

Mais, soudain, sa joie se changea en frayeur car l'Ami des Neiges lui avait jeté ses bras autour du corps, tel un ours étouffant sa victime. Elle eut le temps de se dire : « Il va me tuer, après tout ! »

Mais l'Ami des Neiges l'avait lâchée et était retombé sur le lit avant qu'elle eût le temps de comprendre ce qui s'était passé. Ses yeux dorés regardaient fixement la jeune fille et il paraissait tout aussi bouleversé qu'elle-même. Un flot d'idées confuses envahit l'esprit de Maija : « Pauvre Ami des Neiges ! Je l'aime bien... Il voulait me montrer sa reconnaissance et je lui ai fait peur... Je suis désolée : j'aurais dû comprendre... L'Ami des Neiges est capable d'amour... Il m'a fait connaître la terre-sans-hommes... » Elle s'efforçait de se calmer en se disant que l'Ami des Neiges connaissait ses pensées. S'il ne parlait pas, c'est que ceux de sa race

n'avaient pas besoin de la parole pour se comprendre : il le lui avait prouvé dans le rêve qu'ils avaient fait ensemble. Mais avait-elle réellement partagé ce rêve avec l'Ami des Neiges ?...

En regardant son protégé étendu sur le lit, elle eut honte de ses doutes. Elle le prit dans ses bras et le serra contre elle sans ressentir aucune confusion : il avait besoin d'elle, donc elle devait l'aider.

Pendant le petit déjeuner, qu'ils prirent devant le poêle, l'Ami des Neiges jeta un coup d'œil, à travers la grille de métal, sur la tourbe qui se consumait lentement à l'intérieur : sans doute voulait-il s'assurer que le feu ne s'éteignait pas. En l'observant, Maija acquit la certitude qu'il n'avait souffert que de froid et d'épuisement et qu'il se remettait rapidement.

Le repas s'achevait. Elle lui offrit la dernière truite. Il fit un signe de la tête, tendit la patte et saisit le poisson.

— « Ce repas t'a-t-il plu, Ami des Neiges ? » demanda la jeune fille. Cette fois, le mouvement de tête qu'elle obtint en réponse signifiait incontestablement « oui ». L'Ami des Neiges restait muet, mais il avait trouvé un moyen de se faire comprendre d'elle. Maija avait l'habitude de hocher la tête en signe d'approbation, et l'Ami des Neiges avait dû saisir ce que voulait dire ce geste. L'étrange créature apprenait très vite.

L'occasion lui fut bientôt donnée de faire montre de son nouveau talent. Maija, ayant désormais à subvenir à leurs besoins à tous deux, décida de retourner pêcher dans la journée. Elle était en train de dégager sa ligne du tas d'outils lorsque l'Ami des Neiges s'avança vers elle d'un pas lourd et, dressé sur ses pattes de derrière, se mit à hocher vigoureusement la tête comme un chien qui demande à sortir. La jeune fille s'apprêtait à lui demander : « Tu veux venir avec moi ? » Mais, avant qu'elle eût prononcé sa phrase, l'Ami des Neiges secoua de nouveau la tête d'une manière qui ne laissait aucun doute quant à ses intentions.

Maija et son protégé se mirent donc en route ensemble à travers la forêt couverte de neige. La jeune fille n'allait jamais pêcher dans le lac qui se trouvait près de sa hutte. Elle conduisit son compagnon vers celui au bord duquel elle se rendait habituellement, espérant le récompenser ainsi pour le rêve de la terre-sans-hommes qu'il lui avait inspiré.

Dans ce lac se trouvait la coque pourrissante d'un petit cargo qui avait fait autrefois, chaque semaine, la traversée de Teuvasaari à Savonlinna. Délabré à présent, le navire restait pris dans la glace près de la rive bordée d'arbres et, chaque année, s'enfonçait plus profondément dans la vase. L'Ami des Neiges se mit joyeusement en devoir d'explorer l'épave, tandis que Maija s'attelait à la tâche plus sérieuse de prendre du poisson. De temps à autre, son compagnon se montrait, puis disparaissait de nouveau sous le pont croulant pour aller fouiner dans les cales sombres du petit navire, dont le plancher était couvert de glace, l'eau ayant pénétré à l'intérieur par les trous de la coque.

Maija s'était assise sur une planche encore solide à l'arrière du navire, d'où elle pouvait voir la rive opposée du lac. A part le trou qu'elle avait creusé elle-même, la glace s'étendait en une nappe unie. A l'extrémité est du lac la neige s'était entassée en une énorme muraille blanche, qui constituait la seule élévation de terrain dans cette région plate.

La jeune fille vit soudain son compagnon se hâter vers elle en s'efforçant d'attirer son attention. Au moment où il arrivait, elle entendit derrière elle un bruit de branches qu'on écarte. Posant sa ligne sur le pont de bois, elle se tourna vers la rive, cherchant à déceler un mouvement dans les arbres.

Un homme de haute taille et vêtu de fourrure sortit de la forêt. L'Ami des Neiges s'enfuit et disparut dans un trou du pont.

— « Je pensais bien vous trouver ici, » dit le chasseur.

— « Allez-vous-en ! » cria Maija. C'était son ami Timo, mais elle n'était pas d'humeur à accepter la compagnie d'un être humain.

— « Qu'est-ce donc que j'ai vu là, près de vous ? » demanda l'homme. « Un ours polaire ? Vous vous entourez vraiment des bêtes les plus étranges ! »

— « Laissez mon Ami des Neiges tranquille ! » dit Maija. Après tout, Timo était un chasseur et le compagnon de la jeune fille possédait la plus merveilleuse fourrure qui pût exister...

— « Je ne veux pas lui faire de mal, » reprit Timo, qui restait debout sur la rive sans chercher à s'approcher du vieux navire. « Vous préférez vraiment les animaux aux humains, n'est-ce pas ? » ajouta-t-il.

— « Pouvez-vous me le reprocher ? » répliqua Maija. Puis, comme Timo était un brave homme et qu'il s'était montré bon

pour elle lors de son voyage à Kurovesi, elle reprit d'un ton moins brusque : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

— « Je suis venu vous prévenir qu'Igor est en route pour vous retrouver. »

Igor était un géant russe qui, six mois plus tôt, avait tenté de violer Maija. Celle-ci avait réussi à lui échapper, mais l'homme avait juré de revenir. Cependant, elle n'aurait pas cru que son retour fût si proche.

« Maija, » répéta Timo, « je vous dis qu'Igor arrive. »

Elle ne répondit toujours pas. Igor revenait et, maintenant, elle avait son Ami des Neiges à protéger : une bête malade, possédant une fourrure de ce prix, ne resterait pas longtemps en vie auprès d'un chasseur tel qu'Igor !

Devant le mutisme de la jeune fille, Timo haussa les épaules et se détourna pour partir : il l'avait avertie ; ce qu'elle avait à faire à présent ne regardait plus qu'elle seule.

— « Timo ! » appela Maija. L'homme s'arrêta et la regarda d'un air interrogateur. Un reste de conscience la poussa à lui crier : « Merci ! » Timo agita la main en signe d'adieu et s'éloigna. Quelques secondes plus tard il avait disparu dans l'ombre.

L'Ami des Neiges passa prudemment la tête hors de son refuge, puis, voyant que tout danger était écarté, il sortit de son trou et rejoignit Maija à l'arrière du navire. La jeune fille ramassa sa ligne et regarda tristement son compagnon en disant : « Je voudrais bien vivre dans la terre-sans-hommes ! »

Malgré la nouvelle apportée par Timo, Maija continua à pêcher pendant deux heures encore. Elle se rendait parfaitement compte que la seule arme dont elle pût se servir était le couteau passé dans sa ceinture. Les fusils étaient restés dans la hutte, et la jeune fille n'avait pas l'intention de se précipiter chez elle pour les prendre, simplement parce qu'Igor était en route pour la retrouver. Elle se préparerait à le recevoir, mais en choisissant son heure. En attendant, elle continuerait à pêcher à l'arrière du navire.

Son calme étrange inquiétait l'Ami des Neiges qui, assis à côté d'elle, tournait constamment la tête vers la forêt. Maija n'avait pas eu besoin de lui expliquer la situation : ses pensées, qu'il avait captées, l'avaient parfaitement renseigné.

La jeune fille se sentit un peu moins sûre d'elle-même quand, suivie de son compagnon, elle reprit le chemin de la hutte. Igor

pouvait l'attendre n'importe où, dans le bois le plus proche ou même près du lac au bord duquel se trouvait la hutte. Maintenant elle regrettait de n'être pas allée aussitôt chercher un fusil. L'Ami des Neiges paraissait fatigué, et cela aussi, c'était la faute de Maija. Il y avait moins d'une journée qu'elle l'avait recueilli, à demi-mort, sur le tas de neige : elle n'aurait jamais dû l'emmener aussi loin sans lui avoir laissé le temps de se reposer.

Bientôt, elle dut le prendre dans ses bras et le porter pendant le reste du trajet et, une fois de plus, les petits oiseaux qui vivaient sous le toit de la hutte, la virent transporter son Ami des Neiges à travers le lac gelé.

La neige qui entourait la hutte ne portait que les empreintes des pattes d'un canard sauvage. Igor n'était pas encore arrivé.

Maija entra et déposa son protégé sur le lit. Il roula sur lui-même et se pelotonna de nouveau. L'idée vint à l'esprit de Maija que son compagnon n'était sans doute pas habitué à vivre à une température au-dessous de zéro. Sa ressemblance avec un ours polaire n'était qu'apparente. Peut-être devrait-elle lui confectionner un manteau à porter dehors : il comprendrait aisément l'usage des vêtements.

Tandis que son Ami dormait, Maija sortit de nouveau pour voir s'il y avait trace d'Igor. Elle s'était munie de la carabine à air comprimé qui était son arme préférée, et dont elle n'aurait pas hésité à se servir si elle avait rencontré Igor. Mais, ne trouvant pas celui-ci, elle retourna à la hutte.

Lorsqu'elle arriva, son Ami des Neiges était réveillé et reniflait avec curiosité le coin de la pièce où étaient empilés les objets divers appartenant à la jeune fille, en se demandant manifestement à quoi ils pouvaient bien servir. Elle le lui expliqua en détail : bien qu'il ne pût comprendre les mots qu'elle prononçait, il lisait dans ses pensées. Elle lui montra aussi des objets sans utilité pratique et qu'elle conservait uniquement parce qu'elle les aimait, notamment un bouclier en fer des lacs et une bague d'argent qu'elle avait extraits d'un tumulus. Sur le mur de bois de la hutte étaient cloués le gouvernail du navire sur lequel Maija et son compagnon s'étaient rendus ce matin-là, ainsi que la gravure sur bois, grandeur nature, d'un canard en plein vol, faite par le vieillard muet qui avait construit la hutte bien des années auparavant.

Le dernier des trésors de Maija était un bijou incolore que Timo et elle avaient découvert dans une maison en ruine près de

Kurovesi. La maison avait appartenu autrefois à un professeur en renom, mais elle était vide depuis de nombreuses années. Timo, qui était très intelligent et aurait pu passer pour un homme de la ville s'il avait été vêtu de façon plus correcte, avait appris à la jeune fille à tenir le bijou devant une lampe allumée pour y voir briller les lumières du prisme. L'Ami des Neiges comprit très vite de quoi il s'agissait lorsqu'elle le lui montra, mais ses petits doigts courtauds ne pouvaient tenir le bijou sans masquer la lumière de la lampe. Aussi, après deux ou trois essais sans résultat, dut-il laisser Maija reprendre le bijou.

Cette nuit-là, dans les rêves de la terre-sans-hommes que fit Maija, son Ami des Neiges — qui avait la taille d'un homme — marchait à ses côtés en tenant dans chaque main un bijou dont l'éclat flamboyant illuminait toute la forêt.

Puis cette vision s'éteignit, et seule demeura pour Maija la certitude de l'amour que son Ami des Neiges éprouvait envers elle, envers les êtres de sa propre race et envers le pays qui était le sien. Ce sentiment d'amour qu'elle percevait était si puissant que la jeune fille sanglotait de joie. Peu à peu elle sentit ses joues se mouiller et se rendit compte qu'elle pleurait dans son sommeil. Alors, elle ouvrit les yeux et releva la tête.

Elle était toujours dans la hutte. A la lueur spectrale de la lune, elle distinguait tous ses objets familiers, et elle comprit que la terre-sans-hommes était bien loin de là. Aussi se mit-elle à pleurer — pour une raison toute différente de celle qui l'avait fait sangloter dans son sommeil. Mais, bientôt, cette émotion se dissipa. La jeune fille se calma et, au bout d'un moment, s'endormit de nouveau.

Le rêve qu'elle fit alors fut plus net que les précédents. Son Ami des Neiges parvenait à lui faire connaître plus clairement ses pensées. Cette fois encore, il la conduisit à travers la terre-sans-hommes, la présentant à tous les animaux et lui faisant admirer les paysages qu'il aimait. Les bois de son pays étaient plantés, non pas de pins, mais d'arbres à larges feuilles comme il en pousse dans les contrées méridionales. A plusieurs reprises, son compagnon lui désigna des créatures couvertes de fourrure blanche qui appartenaient à sa propre race. Les petites bêtes duvetées jouaient dans une vaste clairière, à la douce lumière du soir, sous la surveillance de leurs parents. En voyant le soleil rouge très

bas à l'horizon, Maija comprit que, dans la terre-sans-hommes, c'était toujours le soir ; mais cette constatation ne fit qu'augmenter sa joie car, de tous les moments de la journée, elle préférait justement le soir.

L'Ami des Neiges la conduisit à travers la forêt en suivant un étroit sentier. Tout près, on entendait un bruit de chute d'eau et, bientôt, le sentier déboucha devant un torrent. Maija put voir l'eau bouillonner entre les rives et disparaître en tourbillon derrière elle. Un poisson fit un bond à la surface, puis plongea de nouveau dans l'eau sombre.

— « Encore un petit bout de chemin, » semblait dire l'Ami des Neiges. Maija le suivit le long du torrent, en remontant le courant. En cet endroit les arbres étaient moins touffus et il y avait moins de broussailles. Assez loin devant elle, la jeune fille distingua, derrière les arbres, une ombre énorme qui semblait être un mur noir. Le bruit de l'eau était devenu beaucoup plus fort et, un moment plus tard, Maija et son compagnon se trouvèrent dans un petit espace sans arbres, devant la cascade qui tombait du rocher d'une hauteur de plus de six mètres. Ce paysage rappela à la jeune fille les escarpements qu'elle avait vus à Isolahti. Des arbustes et des ronces poussaient dans le sol, à l'ombre de la falaise ; des fougères et de la mousse sur les rochers humides, à l'endroit où l'eau tombait, ainsi que sur le rebord de la falaise. Le bruit de la cascade était semblable à une musique.

L'Ami des Neiges se dirigea vers la cascade, et Maija vit une ombre plus noire derrière l'éclaboussement d'eau. Elle se hâta de suivre son compagnon et se trouva bientôt dans une caverne dont le sol, formé de petits cailloux ronds, était couvert d'un tapis de foin.

— « Voici ma maison, » dit l'Ami des Neiges.

— « C'est merveilleux ! » s'écria Maija. Elle pénétra dans la caverne en baissant la tête pour ne pas se cogner au plafond trop bas, et s'assit sur le foin à côté de son ami. De l'endroit où ils se trouvaient ils voyaient l'eau tomber en cascade à l'extérieur.

L'Ami des Neiges expliqua que cette caverne menait tout droit à la falaise et, en tournant la tête, Maija, dont les yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, constata que la caverne était beaucoup plus longue qu'elle ne l'avait cru tout d'abord : elle ne pouvait en voir la fin.

— « Elle va jusqu'à votre pays, » dit l'Ami des Neiges.

Il ajouta que, depuis des années, il explorait la caverne et qu'un jour, en suivant un nouveau couloir, il avait pénétré dans le rocher plus avant qu'il ne l'avait encore jamais fait. Voyant une lumière devant lui, il avait poursuivi sa route et s'était bientôt retrouvé dans un pays tout à fait différent du sien. La neige et la glace qui en recouvraient le sol étaient pour lui des choses entièrement nouvelles. Il s'était promené au hasard, explorant cette étrange contrée gelée, jusqu'au moment où il s'était rendu compte qu'il s'était égaré. Alors il avait désespérément cherché l'entrée de la caverne sans parvenir à la découvrir et, épuisé de fatigue, s'était affaissé sur le tas de neige.

C'est ainsi que l'Ami des Neiges était entré dans la vie de Maija. Mais, malgré le nom que celle-ci lui avait donné, ce n'était nullement un animal des neiges : il venait d'un pays au climat très doux, où l'hiver était inconnu.

La jeune fille se dit qu'il serait bon de vivre toujours dans cette caverne, avec son Ami des Neiges à ses côtés. Dans la terre-sans-hommes, nul chasseur ne viendrait l'importuner. Elle se souvint des jeunes animaux qu'elle avait vus jouer dans la clairière, et évoqua le parfum assoupissant des bois qu'elle avait traversés. Dans sa joie, elle s'accrocha au cou de son compagnon et l'étreignit avec amour pour le remercier de lui avoir montré tout cela.

Au matin, la jeune fille se réveilla et ses rêves lui revinrent clairement à l'esprit. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, comparant sa vie dans la hutte à celle des êtres de la terre-sans-hommes. Si elle avait pu choisir, elle savait bien laquelle de ces deux existences elle aurait préférée... Mais ce choix lui était donné ! Quelque part, tout près de là, se trouvait la terre-sans-hommes. Si son Ami des Neiges voulait bien lui faire un tableau mental du paysage, elle était certaine de le reconnaître.

Mais, pour cela, il lui fallait poursuivre pendant quelques minutes encore son rêve avec l'Ami des Neiges. Elle ferma les yeux, essayant de dormir ; mais le sommeil la fuyait. Finalement, elle abandonna la partie. Elle ne connaîtrait pas ce jour-là l'emplacement de la caverne car, à présent, elle était trop éveillée pour rêver, et son Ami des Neiges ne lui parlait qu'en rêve.

Si seulement elle avait pu dormir un peu plus longtemps, elle aurait appris où se trouvait l'entrée de la caverne et, ce matin même, elle serait partie avec son ami, abandonnant à jamais le

monde des humains. Mais, maintenant, il lui fallait attendre toute une journée que le sommeil revînt la prendre, et peut-être n'en aurait-elle pas le temps. Igor était en route pour la retrouver et elle ne doutait pas qu'il vînt tout droit à la hutte. Mais elle saurait bien lui faire face ; les filles de sa race ne se dérobent pas à leur devoir.

Peut-être parviendrait-elle à empêcher Igor d'arriver jusqu'à la hutte. Elle devait le tenir à l'écart de l'Ami des Neiges, car Igor était un chasseur et il chercherait à tuer l'animal pour s'emparer de sa fourrure.

En regardant dehors, elle constata qu'il était encore tombé de la neige pendant la nuit. Toutes les traces anciennes étaient effacées et l'air était froid et pur. Cela rendait plus facile la tâche de Maija car, si elle découvrait maintenant des empreintes de pas, elle pourrait être certaine que celles-ci étaient récentes. Après le petit déjeuner, la jeune fille et son compagnon s'assirent par terre près du poêle pour mettre au point la stratégie de la journée.

Mais ils furent interrompus par deux coups frappés à la porte, tandis qu'une voix de basse appelait : « Maija ! »

Igor était là ! La jeune fille se leva vivement et saisit sa carabine en se disant : *Il faut cacher mon Ami des Neiges !* Et comme celui-ci s'élançait vers un coin de la pièce, elle arracha du lit une couverture et la jeta sur lui. Maintenant, il était en sécurité.

Alors, elle ouvrit brusquement la porte et fit face à Igor, en pointant sa carabine contre la poitrine de l'homme. Il se tenait debout, immobile, sur le seuil. Elle avait oublié qu'un homme pût atteindre une taille aussi élevée et celui-ci, dans ses fourrures d'hiver, lui paraissait encore plus grand qu'autrefois. Ses yeux étaient énormes et brillaient d'un sombre éclat.

— « Je voudrais vous parler, Maija ; puis-je entrer ? » demanda-t-il d'un ton lent, ni doux ni bourru.

— « Non ! » cria-t-elle. Le laisser entrer dans la hutte, alors que, six mois plus tôt, elle l'avait vu s'éloigner en titubant dans la neige, perdant son sang par une blessure qui avait de peu manqué le cœur... Le couteau avec lequel elle lui avait porté ce coup était accroché à présent à la ceinture de Maija. « Nous pouvons parler ici, » reprit-elle.

L'homme fit glisser de ses épaules son lourd havresac, le laissa tomber à terre, dans la neige, et s'assit dessus en disant : « Très bien. Restons donc ici pour causer ! Je vous désire, Maija... »

— « Je pourrais facilement tirer sur vous, » riposta la jeune fille qui, tout en examinant son interlocuteur, regrettait de ne pas avoir emporté son fusil de chasse. Une carabine à air comprimé était une arme bien légère pour venir à bout de ce géant ! « Et, à supposer que je ne tire pas, j'ai là un couteau qui connaît déjà le goût de votre sang, » ajouta-t-elle.

— « Ne parlez pas ainsi, Maija, » protesta Igor. « Je ne vous veux pas de mal. Je vous désire et je veux être auprès de vous, voilà tout. »

— « Je préfèrerais vous tuer que de vous garder auprès de moi ! » s'écria-t-elle en passant un doigt sur la détente de son arme. Elle savait ce qu'était cet homme. Il venait à elle la main tendue en un geste plein de cordialité, mais son visage était dénué d'expression.

« Allez-vous-en, Igor, » reprit la jeune fille. « Laissez-moi tranquille. Je ne veux rien de vous, absolument rien. Si vous restez, je vous tuerai. »

Elle pensait à son Ami des Neiges blotti sous la couverture. Igor ne manquerait pas de tirer sur lui s'il voyait cette fourrure magnifique.

— « Vous êtes devenue bien dure, Maija ! » dit le géant. « Vous ne devriez pas vivre seule. »

— « Je ne suis pas seule, » protesta-t-elle. « J'ai mes amis ! »

— « Vos amis ! Ces bêtes que vous dorlotez dans votre lit ? » reprit-il d'un ton de mépris. Puis, plongeant son regard dans celui de la jeune fille, il demanda : « Maija, vous souvenez-vous de ce que c'est que de vivre avec un homme ? »

— « Je me souviens de *vous* ! » répliqua-t-elle.

— « J'ai montré trop de hâte alors, Maija. Je ne vous avais pas comprise. Je serais plus perspicace à présent. »

— « Et moi, je suis suffisamment perspicace pour ne pas vous faire confiance ! » s'écria-t-elle.

Tout en parlant, elle avait sans le vouloir abaissé le canon de son arme. S'en apercevant, elle le redressa aussitôt. Il lui semblait qu'Igor et elle étaient seuls au monde et qu'autour d'eux la nature ne formait qu'une tache blanche et confuse. Dans le lointain, on entendait chanter un oiseau.

— « Je ne vous veux pas de mal, croyez-moi ! » répéta le géant, la main toujours tendue.

— « Si vous ne me voulez pas de mal, pourquoi avoir fait... ce que vous avez fait ? » demanda Maija.

— « Je croyais que vous le souhaitiez, tout comme moi, » répondit-il. Dans son visage dénué d'expression, seuls les yeux paraissaient vivre.

— « Vous vous trompiez, Igor. Et maintenant, allez-vous-en et ne revenez plus jamais ! » répliqua la jeune fille avec une violence qui lui parut forcée, même à elle.

Igor se leva et sa silhouette massive se détacha en noir sur la neige. Prise de frayeur devant ce brusque mouvement, Maija faillit presser la détente. Mais elle se retint à temps.

— « Un autre homme est-il venu chez vous cette année, Maija ? » demanda le géant.

— « Je n'ai laissé personne pénétrer dans ma hutte depuis votre départ, » répondit-elle.

— « Ah ! » dit simplement Igor. Il ramassa son havresac et le remit sur ses épaules en glissant ses bras dans les courroies. Jamais Maija n'aurait été capable de soulever un tel poids, mais le géant le portait sans effort.

— « Je ne m'éloignerai pas beaucoup, Maija, » reprit-il en se tournant vers elle. « Je resterai dans le voisinage à attendre que vous changiez d'avis. »

— « Vous pourrez attendre indéfiniment ! » riposta Maija.

Elle le regarda s'éloigner et disparaître derrière les arbres. Partait-il vraiment ? Dans ce cas, elle devait le suivre, mais il lui fallait emporter une arme plus puissante que sa carabine.

De retour dans la hutte, elle alla soulever la couverture sous laquelle s'abritait son Ami des Neiges, et trouva de nouveau celui-ci roulé en une boule blanche. A son approche il se leva et se frotta contre elle en se tenant debout sur deux pattes, comme un homme. Comme elle était pressée, elle se contenta de caresser rapidement la fourrure qui couvrait sa tête en disant :

— « Reste ici, mon Ami des Neiges. Je vais à la poursuite d'Igor. » Et elle referma la porte sur lui, sachant qu'il serait en sécurité dans la hutte.

La jeune fille suivit le géant jusqu'au moment où celui-ci s'apprêta à traverser le lac suivant. Alors, elle s'arrêta : si elle continuait à le suivre sur l'étendue glacée, il ne pourrait manquer de la voir en se retournant. Et ce lac était si long et si large qu'on ne pouvait le traverser qu'en suivant la route directe. Dissimulée derrière des arbres, Maija regarda Igor se diriger vers la rive opposée et disparaître bientôt à sa vue. Elle attendit pen-

dant près d'une demi-heure, mais ne le vit pas revenir. Elle n'osait plus poursuivre sa route de crainte qu'il se fût caché pour la guetter et, déçue, elle prit le parti de retourner à la hutte.

C'était un morne après-midi, sans soleil ni vent. Le ciel était couvert de nuages pâles comme la glace qui s'étendait sur le lac. Maija était étendue sur le rocher gris, comme un phoque se reposant sur une île, avec l'Ami des Neiges à ses pieds. Elle aimait à pêcher de ce rocher ; mais, en ce moment, elle ne pêchait pas : elle ne regardait même pas le lac, bien que ses yeux fussent grands ouverts.

— « Où qu'il se trouve, Igor ne peut être bien loin, » dit-elle. Et l'Ami des Neiges fit un signe de tête approbatif. « Mais je déteste avoir des gens autour de moi, » poursuivit la jeune fille, « et celui-ci est pire que tous les autres. Il faut que je fasse quelque chose ! Je peux, soit aller à sa recherche, soit rester ici et attendre qu'il revienne. »

Il lui fallait régler le problème d'Igor avant de se mettre en route, avec son Ami des Neiges, vers l'entrée de la caverne. La pensée qu'Igor pût les suivre jusqu'à la terre-sans-hommes lui était insupportable.

« Je dois donc prendre une décision, mon Ami des Neiges, » dit-elle. « Mais que ferai-je quand j'aurai retrouvé Igor ? Je voulais le tuer, mais l'idée ne m'en est pas venue au moment où j'aurais pu facilement tirer sur lui parce qu'il m'aurait laissée l'approcher... »

De sa main gantée, elle caressait doucement une petite fente du rocher. S'en apercevant, elle s'arrêta dans son mouvement et ajouta : « Cette main aurait pu tuer Igor ce matin. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? »

Bien qu'elle se fût contentée de murmurer ces mots, sa voix lui parut très forte. Elle baissa le ton pour reprendre :

« Non, je n'ai pas voulu le tuer ! Il ne s'est pas comporté en ennemi. Il est venu à moi la main tendue ; il m'a dit ce qu'il avait à me dire, puis il est reparti. Maintenant, il attend de voir ce que je vais faire. Hier, à pareille heure, je le haïssais, et ce matin aussi. Mais maintenant, c'est fini : c'est comme si tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre. »

Après avoir laissé errer son regard de côté et d'autre, la jeune fille le posa bientôt sur son Ami des Neiges, dont la fourrure,

d'une blancheur immaculée, faisait contraste avec la couleur terne et hivernale du paysage et elle reprit : « Toi, du moins, mon Ami, tu n'as pas changé : tu es toujours toi-même. Peux-tu me conseiller ? »

Et il fit un signe d'approbation !

« Dois-je partir à la recherche d'Igor ou rester ici pour attendre son retour ? » demanda Maija. « Si je pars, il me faudra de nouveau te laisser seul dans la hutte, car Igor vit de la vente des fourrures. Dois-je partir, mon Ami des Neiges ? Dis-le-moi. »

Il eut un hochement de tête presque imperceptible.

« Dois-je rester ? » demanda encore la jeune fille.

Cette fois, il ne bougea pas du tout la tête.

« Je partirai donc ! » s'écria Maija, « et je le retrouverai, où qu'il soit ! »

Elle sentit un souffle froid contre sa joue. C'était le vent du soir qui venait balayer les nuages. Debout sur la pointe la plus élevée du rocher, Maija leva les yeux vers le ciel. Pendant un moment, les nuages au-dessus de sa tête se dissipèrent et elle distingua le pâle disque du soleil. C'était un présage.

Il y avait une étroite bande de ciel clair à l'horizon quand la jeune fille se mit en route sur les traces d'Igor. La neige ne tomberait pas, ce soir, mais la gelée serait plus épaisse que d'ordinaire. Maija se demandait où Igor pourrait bien passer la nuit.

Elle suivit la piste du géant et acquit bientôt la certitude que celui-ci dirigeait ses pas vers le vieux navire immobilisé par les glaces dans le dernier port vers lequel il eût fait route. La jeune fille avait montré ce navire à Igor lorsqu'ils étaient encore amis, et le géant ne l'avait pas oublié.

Igor installé dans le navire qu'elle considérait comme le sien, sur le lac où elle aimait à venir pêcher ! A cette pensée, Maija sentit sa haine se réveiller et elle accéléra le pas.

Elle arriva bientôt au navire et se hissa sur le pont, qui se trouvait à environ un mètre vingt au-dessus de la glace. Puis, marchant avec précaution sur les planches encore solides, elle se dirigea vers la poupe. Des traces de pas sur la mince couche de neige indiquaient qu'Igor s'était promené sur le navire. Mais il n'était plus là.

Maija s'assit sur une planche à l'arrière. C'était de là qu'elle pêchait quand Timo était venu lui annoncer le retour d'Igor. Timo qui sortait de la forêt, derrière elle...

Et soudain, elle vit la silhouette massive d'Igor se détacher en noir sur le fond blanc du paysage et se diriger vers elle, venant de l'autre extrémité du lac. Le géant n'était plus guère qu'à trois cents mètres d'elle et se déplaçait rapidement sur la glace. Maija hocha la tête et pointa vers lui son fusil de chasse, mais sans poser son doigt sur la détente.

Maija, Maija, que vas-tu faire ? se dit-elle.

Le tuer serait inutile, car elle ne le haïssait plus. Elle poussa un soupir, posa le fusil à terre et attendit l'arrivée du géant.

— « Quel bonheur de vous revoir si vite ! » dit celui-ci. Et sa voix de basse avait pris, cette fois-ci, une intonation cordiale.

— « Vraiment ? » répondit la jeune fille. « Ne croyez pourtant pas que j'aie changé d'avis, Igor. »

— « Alors, pourquoi êtes-vous venue ? »

— « J'ai besoin de savoir ce que vous faites. »

— « Je chasse ! » dit le géant. Il plongea la main dans son havresac — Maija remarqua que son paquetage n'y était plus — et en tira un canard sauvage. « Il me faut de la nourriture dans ma petite maison, » ajouta-t-il.

— « Votre maison ? Que voulez-vous dire ? » demanda Maija.

— « Je vais vous la montrer. Venez. »

Il remit le canard dans son sac et se dirigea vers un grand trou, près du pont. Ce trou était carré et devait être recouvert d'une trappe quand le navire était encore en service. Partant de là, un petit escalier de bois conduisait à une pièce sombre et vide, qui constituait autrefois la salle des machines, dont tous les appareils avaient été enlevés depuis des années par des amateurs de métal.

Igor se mit en devoir de descendre l'escalier. Maija se pencha pour ramasser son fusil et le suivit, une main sur le couteau passé dans sa ceinture. L'intérieur du navire s'éclairait au fur et à mesure qu'elle descendait.

« J'allume une chandelle à votre intention, Maija, » dit Igor, qui s'était agenouillé pour poser sur le sol glacé une épaisse chandelle blanche. Le plafond, constitué par le pont de bois, n'était qu'à quelques pouces de sa tête. Maija se courba pour s'approcher de lui. Elle voyait ses quelques effets personnels posés bien en ordre sur une planche, dans un coin.

— « Allez-vous vivre ici ? » demanda-t-elle en s'agenouillant devant lui.

— « Oui, Maija. Je n'ai pas d'autre endroit où aller, » répon-

dit-il. A la lueur jaune de la chandelle il avait un aspect très solennel.

La jeune fille jeta un coup d'œil autour d'elle. A part les objets appartenant à Igor, il n'y avait plus, dans cette ancienne chambre des machines, que de la glace et du bois. La pâle lumière du jour pénétrait par les innombrables trous percés dans les parois et dans le pont. Maija pensa à sa hutte, au vieux poêle dans lequel brûlait de la tourbe, et à l'Ami des Neiges qui attendait son retour. Elle aurait eu pitié d'Igor si elle avait su que c'était là le seul endroit où il pût se réfugier. Mais il l'avait choisi lui-même.

La jeune fille se redressa et se dirigea vers le petit escalier de bois en disant : « Inutile de gaspiller votre chandelle, Igor. »

Dehors, le vent était un peu tombé, mais les nuages continuaient à se disperser. Une pâle lune apparaissait au-dessus du grand amas de neige, à l'est.

— « Maija, » dit le géant.

Elle se retourna pour lui faire face.

« Pourquoi êtes-vous venue ? »

Il la dominait de son énorme taille. Igor était un géant, non un homme. « Vous êtes ici dans mon pays, » répondit la jeune fille. « Je dois avoir l'œil sur vous pour savoir ce que vous faites. »

— « Vous m'avez déjà dit cela, Maija, mais je ne crois pas que vous le pensiez. »

— « N'essayez pas de me faire douter de moi-même, Igor : cela ne marchera pas ! Je sais parfaitement ce que je dis. » Elle se rendait compte qu'elle avait commis une erreur en venant : sa visite ne ferait qu'encourager Igor.

— « J'espère que vous allez rester un moment ici, » dit ce dernier. « Voulez-vous partager mon repas ? Je... »

— « Non, Igor, je ne puis accepter votre offre. »

— « Mais vous avez déjà mangé en ma compagnie. Ai-je donc tellement changé ? »

— « Avez-vous oublié la façon dont vous vous êtes conduit envers moi et ce que je vous ai fait ? » demanda-t-elle en passant la main sur le manche de son couteau. « Votre blessure s'est-elle déjà cicatrisée ? »

— « Et la vôtre, Maija ? Je croyais vous avoir comprise, mais je me suis trompé. Et j'ai payé cette erreur en sang et en

temps. Maija ! Nous étions heureux alors, et nous pourrions l'être encore ! Pourquoi resterions-nous ainsi séparés ? »

— « Pourquoi ne pas me prendre maintenant, au lieu d'attendre que je me donne à vous ? » répliqua la jeune fille.

— « Vous m'avez appris à me contraindre, Maija. Jamais plus je ne m'imposerai à vous. »

— « Alors, allez-vous-en, laissez-moi en paix et tenez-vous à l'écart de mes lacs. Je ne veux pas de vous ici ! »

— « Maija, je ne renonce jamais à ce à quoi je tiens. Je resterai ici à vous attendre, jusqu'à ce que vous veniez à moi. Vous êtes seule à présent ; mais, un jour, vous changerez d'avis. »

Je ne suis pas seule, pensa-t-elle. *J'ai mon Ami des Neiges.* Cependant, l'Ami des Neiges était différent. Elle pouvait lui parler, mais il était incapable de lui répondre. Ce n'était pas la même chose que d'être avec Timo... ou avec Igor.

Puis-je me suffire à moi-même, ou bien suis-je incomplète sans un autre être ? se demanda la jeune fille, dont les pensées suivaient, ces jours-ci, un cours étrange. C'était la faute de ce géant qui se tenait là, devant elle.

« Vous avez dans l'esprit une image de moi, » dit Igor. « Et cette image change, sous l'empire de votre haine, au fur et à mesure que vos souvenirs deviennent ce que vous voulez qu'ils soient. Mais l'image n'est pas du tout ressemblante. Vous l'avez créée vous-même : c'est l'image de l'ennemi que, selon vous, je devrais être. Maija, maintenant que me voici devant vous, ne vous souvenez-vous plus de ce que je suis ? »

— « Assez ! » cria la jeune fille. « Laissez-moi ! »

— « Je ne vous touche pas, Maija, » protesta Igor. « Ce que vous redoutez n'est qu'en vous-même. »

— « Cela suffit ! » répliqua Maija, sentant qu'elle devait s'éloigner de lui. « Je rentre chez moi. Et n'essayez pas de me suivre ! » ajouta-t-elle en descendant du navire, tandis qu'Igor lui criait : « Je resterai ici jusqu'à ce que vous reveniez, Maija ! »

Elle courut retrouver l'abri de la forêt et suivit le sentier d'un pas chancelant, sans très bien savoir où elle allait. Cependant, elle atteignit bientôt la rive du lac suivant, ralentit son allure pour traverser l'étendue glacée et prit, d'un pas plus normal, le chemin de sa hutte.

Elle comprenait soudain pourquoi elle avait quitté si précipitamment Igor. Ce n'était pas la frayeur qui l'avait fait fuir : c'était la honte.

Le trajet jusqu'à la hutte lui parut interminable. Le temps lui-même semblait s'être gelé. Enfin, elle arriva à son lac et vit devant elle la vieille maison de bois qui lui était si familière. Elle imaginait son Ami des Neiges endormi, enroulé sur lui-même, près du poêle.

En approchant de la hutte, elle s'aperçut que la porte était ouverte, bien qu'elle se rappelât parfaitement l'avoir fermée. Elle avança, le fusil en main, prête à tirer, et cria : « Qui est là ? Sortez ! »

Pas un bruit... Peut-être la hutte était-elle vide. Dans ce cas, où était l'Ami des Neiges ? Maija s'apprêtait à regarder à l'intérieur lorsqu'elle vit quelque chose bouger dans la neige, à sa gauche.

L'Ami des Neiges se précipita vers elle en bondissant le long de la rive comme un jeune chien. Elle le regarda avec surprise, jeta un coup d'œil vers la porte ouverte et se mit à rire. L'animal s'était lassé de rester enfermé dans la hutte. Maija avait eu autrefois des chats qui savaient ouvrir le loquet de l'intérieur, et l'Ami des Neiges était beaucoup plus intelligent que n'importe quel chat.

Elle le prit dans ses bras pour l'emporter dans la hutte. Sans doute son ami s'était-il senti seul et abandonné. Mais, si elle l'avait négligé ce jour-là, c'était à cause d'Igor. Elle ne le ferait plus et, si tout allait bien, tous deux seraient bientôt ensemble dans la terre-sans-hommes.

La jeune fille la voyait déjà en rêve, cette terre-sans-hommes et, cette nuit-là, elle ne pleura pas dans son sommeil. Elle oublia complètement Igor pour se laisser conduire par son Ami des Neiges au pays du soir éternel, où les feuilles des arbres bruissaient au souffle de la brise et où on entendait le bruit chantant de la cascade. Cette cascade fascinait Maija. En hiver, quand tout était gelé, elle avait la nostalgie de l'eau qui coule. La vie était tellement plus belle dans la terre-sans-hommes, se disait-elle dans son rêve. Et, au cours des minutes qui précédèrent son réveil, l'Ami des Neiges lui montra l'entrée de la caverne. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle connaissait le chemin qui mène à la terre-sans-hommes et elle savait qu'elle seule pouvait suivre ce chemin. Aucun autre être humain ne devait découvrir le tunnel qui donnait accès au pays de l'Ami des Neiges.

Timo avait pris l'animal pour un ours polaire, et sans doute se demandait-il ce qu'un ours faisait dans cette région. Mais, pas

plus qu'Igor il ne devait apprendre la vérité. Maija savait bien ce que feraient les deux chasseurs dans la terre-sans-hommes. Timo la laisserait tranquille, elle en était certaine ; mais Igor pourrait chercher à la suivre et elle devait l'en empêcher. Elle aurait pu le tuer, mais, pour une raison ou une autre, elle n'en avait plus envie. Peut-être trouverait-elle un autre moyen de l'écarter de son chemin.

Ce matin-là il soufflait un vent d'est glacial et, en levant les yeux vers le ciel, Maija se dit que le soleil ne se montrerait pas avant longtemps. Après le petit déjeuner, elle se tint un moment debout sur le seuil de la porte, se demandant ce qu'il convenait de faire. Il était certain qu'elle ne pouvait aller jusqu'au tunnel, mais elle se demandait si elle parviendrait à persuader Igor de s'éloigner. Elle se posait encore la question lorsqu'elle entendit les coups de feu.

Le bruit était faible, mais bien reconnaissable. La jeune fille pensa tout d'abord que c'était Igor qui chassait, car le son venait de la direction où se trouvait le géant. Puis elle entendit un autre coup de feu, plus aigu et qui semblait provenir d'une arme différente. Elle écouta intensément et, quelques secondes plus tard, entendit les deux fusils tirer en même temps.

L'Ami des Neiges, qui était assis à l'entrée de la hutte, vint se placer debout à côté d'elle. Elle lui tapota l'épaule en disant :

— « Je me trompe peut-être, mon ami, mais il me semble bien reconnaître ces fusils : ce sont ceux d'Igor et de Timo. »

Une question lui vint aussitôt à l'esprit : « Si c'est Timo, que fait-il ici ? » De nouveau, elle donna une petite tape amicale à son Ami des Neiges et reprit : « Il faut que je sache pourquoi il est venu. Je vais aller voir ce qui se passe. »

A l'expression du visage de son Ami des Neiges elle comprit clairement que celui-ci se demandait : « Vais-je encore rester seul dans la hutte ? »

— « Je ne peux pas te permettre de m'accompagner, » dit la jeune fille. « Je sais bien que j'avais promis de ne plus m'en aller, mais ce ne serait pas prudent pour toi. »

Les deux hommes étaient probablement en train de tirer l'un sur l'autre. Aucun d'eux n'aurait tiré sur elle, sauf par accident ; mais, en ce qui concernait l'Ami des Neiges, c'était une autre af-

faire : ils auraient parfaitement pu le tuer pour le seul plaisir de tuer, s'ils s'étaient manqués mutuellement.

Maija s'apprêtait à ramener son Ami des Neiges dans la hutte lorsqu'elle se rappela qu'il ne lui était plus possible de l'obliger à rester à l'intérieur. Il avait appris à ouvrir le loquet et elle ne pouvait pas fermer la porte à clef de l'extérieur. Elle envisagea un instant de le laisser dans le hangar mais celui-ci n'avait pas de verrou. De plus, ce n'était pas un endroit très agréable.

La jeune fille ne pouvait se permettre de perdre du temps pendant que s'échangeaient les coups de feu. Elle rentra donc dans la hutte et réunit hâtivement les objets indispensables au voyage qu'elle allait entreprendre : anorak, raquettes, gants, bonnet, couteau, fusil...

L'Ami des Neiges ne voulait pas rentrer, et elle dut le porter dans la hutte en lui expliquant pourquoi elle devait, encore une fois, l'abandonner. Elle était certaine qu'il la comprenait, mais beaucoup moins sûre qu'il lui obéirait ! Elle referma la porte derrière elle et s'éloigna, s'attendant à tout moment à entendre l'animal courir, en haletant, derrière elle. Mais, à son grand soulagement, la porte ne s'ouvrit pas.

La jeune fille arriva bientôt au bord du lac sur lequel vivait Igor. En jetant un coup d'œil à travers les arbres, elle se rendit compte que le vieux navire était désert. L'échange de coups de feu avait lieu à l'extrémité est du lac, près du grand amas de neige.

Ce n'était pas là un amas de neige ordinaire. Sur cet emplacement s'élévaient autrefois de hauts et solides bâtiments de brique — chose étrange dans ce pays où presque toutes les maisons étaient construites en bois. Mais ces bâtiments étaient maintenant en ruine, et seuls subsistaient quelques murs délabrés et des tas de moellons. Les rafales de neige les avaient recouverts d'une épaisse couche blanche qui remplissait les interstices des murs, et la neige s'était amoncelée sur les plus élevées des ruines pour former une haute colline blanche. L'énorme amas de neige s'étendait sur la plaine entre l'extrémité du lac et les forêts avoisinantes. Du côté qui touchait au lac se dressait une série de monticules et d'arêtes de glace sous laquelle la surface du sol était complètement cachée. Le pied risquait à tout instant de s'enfoncer dans un tas de moellons ou dans une crevasse remplie de neige. Les deux hommes n'auraient pu trouver un endroit plus approprié où se mettre à l'affût pour tirer l'un sur l'autre.

De son abri derrière les arbres, Maija apercevait les chasseurs dont les silhouettes lui apparaissaient comme deux petits points noirs. L'un d'eux devait être Igor — car il semblait que l'un des points fût plus gros que l'autre. Mais l'autre homme était-il bien Timo ? C'était probable, car Timo se trouvait dans la région et il savait qu'Igor était revenu.

Cependant, la jeune fille tenait à s'en assurer par elle-même. Elle se dirigea donc à travers bois jusqu'au petit lac qu'elle venait de traverser. Son plan était d'aller jusqu'à l'extrémité est de ce lac, puis de contourner le plus grand lac, de façon à laisser toujours entre elle et les deux hommes l'abri des arbres de la forêt.

Les coups de feu continuaient à retentir tandis qu'elle suivait la rive du petit lac. Si les deux chasseurs restaient où ils étaient, elle pourrait sans difficulté s'approcher de l'adversaire d'Igor. La jeune fille avançait toujours et, bientôt, elle atteignit l'endroit où un petit cours d'eau unissait les deux lacs.

Soudain, elle se rendit compte avec un sursaut d'étonnement qu'elle n'avait pas entendu de coups de feu depuis longtemps ! Peut-être le combat était-il terminé ? Elle se hâta à travers les arbres vers le cours d'eau gelé, atteignit la pente blanche par laquelle se terminait l'amas de neige et, passant devant les pots de cheminée qui sortaient de la couche de neige comme une rangée de bizarres sculptures, arriva à l'extrémité du lac. Il n'y avait personne en vue, mais cela ne signifiait rien. Les deux hommes pouvaient se trouver n'importe où dans ce chaos. La neige, en cet endroit, s'était amoncelée autour des murs en ruine, créant un fouillis de petits monticules ronds et d'arêtes sans forme. En plusieurs points, ces arêtes étaient si larges et si hautes qu'on eût dit qu'un géant des temps passés était enseveli sous la neige.

Tandis qu'elle examinait l'étrange paysage qui s'offrait à ses yeux, Maija vit un homme sortir de derrière un tas de neige. C'était Timo.

Il la vit aussitôt, lui aussi, et lui fit signe de rester immobile. Puis il la rejoignit en rampant dans la neige.

— « Ne vous faites pas voir d'Igor, » murmura-t-il. « Eloignons-nous d'ici en restant à l'abri des arbres. »

La jeune fille aurait voulu lui poser bien des questions, mais, comprenant que le moment était mal choisi pour cela, elle le suivit le long d'un sentier menant à un vaste terrain boisé. Ils le

traversèrent et se trouvèrent bientôt au bord d'un lac guère plus grand qu'une mare.

— « Sommes-nous assez loin ? » demanda Maija.

— « Oui, pour le moment du moins, » répondit Timo. « Je ne pense pas qu'Igor nous suive. Mais que faites-vous ici ? »

— « J'ai entendu les coups de feu. Je savais qu'Igor était là, et j'ai voulu savoir contre qui il se battait — et pourquoi. »

— « Vous ne devriez pas vous montrer aussi curieuse envers vos voisins, » dit Timo, « cela risque de vous attirer des ennuis. L'un de nous aurait pu tirer sur vous par erreur, et que se serait-il passé ? »

— « Moi aussi, j'aurais pu tirer sur l'un de vous, » fit remarquer la jeune fille. « Igor s'est installé sur le vieux navire. Le saviez-vous ? »

— « Oui. Et je suppose qu'il a l'intention d'aller vivre ensuite dans votre hutte. »

— « Je ne le laisserai pas faire ! » s'écria Maija. « Mais, dites-moi, Timo, pourquoi Igor et vous avez-vous tout à coup cessé de tirer ? » ajouta-t-elle, sans demander pourquoi ils avaient commencé.

— « Je n'ai presque plus de balles, » répondit Timo. « Je vais aller en chercher dans ma réserve et, lorsque je reviendrai, j'achèverai le travail. »

— « Vraiment ? Mais combien de balles avez-vous gaspillées sans le toucher ? »

— « Trop, » avoua-t-il. « Mais, tôt ou tard, Igor se serait laissé voir un peu trop longtemps. » Il hocha la tête en se rappelant ses coups manqués et reprit : « Je dois m'en aller à présent, Maija. Ma réserve n'est pas loin mais, si je tarde trop, je risque de perdre la trace d'Igor. »

Il disparut parmi les arbres. Maija le regarda s'éloigner, puis reprit le chemin de sa hutte, en se disant qu'il valait mieux laisser les deux hommes vider leur querelle et revenir quand tout serait terminé.

Mais cette affaire la tracassait et, tout en traversant le bois de pins, elle pensait à l'intrusion des deux chasseurs dans son pays. Celui-ci était si paisible jusqu'à ce que ces hommes soient venus y semer la pagaille ! Cependant, elle ne parvenait à détester ni l'un ni l'autre des chasseurs, pas même Igor. Le géant avait eu raison, la veille, en lui rappelant qu'ils avaient été heureux ensemble. Maintenant elle pouvait penser à lui sans ressentir de co-

lère, et tous les petits faits que, dans sa haine envers lui, elle avait oubliés, lui revenaient à l'esprit.

Soudain, elle entendit crier son nom : « Maija ! »

Igor l'attendait près du grand amas de neige, comme si les pensées de la jeune fille l'avaient fait surgir à ses côtés. Sa silhouette se détachait, énorme et sombre, sur la neige. Il avait dû s'approcher pour tenter de savoir pourquoi Timo avait cessé de tirer.

Les yeux tournés vers la forêt, il demanda : « Où est Timo ? »

— « Il est allé chercher des munitions, » répondit Maija. « Il va revenir. »

— « Bon. Je me refusais à penser qu'il avait pris la fuite. »

Tout naturellement, Maija se retrouva marchant aux côtés du géant. Elle ne savait pas très bien comment elle en était venue là, mais elle acceptait le fait.

— « Vous avez parlé à Timo, » reprit Igor. « Vous a-t-il dit quels piètres tireurs nous étions, tous les deux ? »

— « Oui, il m'a dit qu'il avait gaspillé trop de balles. Comment avez-vous pu vous manquer mutuellement aussi souvent ? »

— « Nous nous déplacions de tous côtés, en utilisant les vieux murs comme abri, » répondit Igor. « Je n'ai jamais vu un endroit comme celui-ci. »

Maija l'imagina bondissant, faisant feu, se laissant tomber à terre ou se jetant de côté quand une balle sifflait à dix centimètres de lui. En s'approchant davantage, elle verrait probablement des traces de ce duel cauchemardesque entre les deux chasseurs. Mais, dès que ce fut possible, Igor et elle regagnèrent le sol plus ferme du lac gelé.

Loin devant elle, Maija apercevait le vieux navire. C'était là que, deux jours plus tôt, Timo lui avait appris le retour d'Igor. La jeune fille et son Ami des Neiges étaient en train de pêcher gaiement, ignorant encore qu'un ennemi approchait. Et voici qu'à présent Maija se dirigeait vers le navire en compagnie de cet ennemi, sans en ressentir aucune frayeur.

L'homme qui marche à tes côtés pourrait bien mourir aujourd'hui, disait à son oreille une voix qu'elle avait déjà entendue murmurer en des moments comme celui-ci... Car, si Igor était obstiné, Timo, lui, était impitoyable.

— « Qu'avez-vous fait pendant tout le temps que vous avez passé loin d'ici, Igor ? » demanda la jeune fille pour chasser ces pensées importunes.

— « Vous voulez savoir ce que j'ai fait ? » répéta le géant d'un ton hésitant.

— « Oui. Où étiez-vous ? »

— « J'ai suivi la côte jusqu'à l'endroit où on construit de nouvelles routes et, dès que j'ai été remis de ma blessure, j'ai trouvé du travail. »

Et, pendant tout ce temps, il n'avait cessé de penser à la femme qui avait failli le tuer ! « Vous êtes-vous plu là-bas ? » demanda encore Maija.

— « Le coin est joli ; moins que la région des lacs, pourtant. Mais j'y ai mené une vie agréable. »

Il semblait prendre plaisir à parler avec elle, ce géant d'ordinaire si taciturne. Il lui parla du temps qu'il avait passé en compagnie de l'équipe de constructeurs chargée d'amener la route toujours plus avant dans la forêt. En l'écoutant, Maija voyait en imagination un long ruban gris se dérouler à travers la brousse, et des hommes en sueur travailler avec acharnement, abattant les arbres, semant de pierres le sol brunâtre. Elle éprouvait un curieux bien-être à entendre Igor lui raconter, de sa voix grave, ses aventures de l'été passé.

Ils arrivèrent bientôt au vieux navire, et la jeune fille suivit le géant sur le pont puis le long du petit escalier menant à la salle des machines. Le pas lourd d'Igor résonnait sur le plancher.

Tout à coup, une petite forme blanche sortit d'un trou percé dans le pont et fit un bond de côté. C'était l'Ami des Neiges qui avait dû s'échapper de la hutte pour suivre Maija !

Igor saisit son fusil et visa l'animal qui courait dans la neige. « Non ! » hurla Maija d'une voix haletante, au moment où il faisait feu.

L'Ami des Neiges continua à courir, mais il y avait des taches de sang sur la glace derrière lui.

— « Pourquoi avez-vous crié, Maija ? » demanda le géant. « J'ai failli le manquer. »

Elle abaissa le canon de l'arme au moment où il s'apprêtait à viser de nouveau et répondit avec désespoir : « C'est mon Ami des Neiges ! Vous l'avez tué ! »

— « Maija... » commença Igor en la regardant d'un air stupéfait.

Mais elle ne l'écoutait plus. Il lui fallait rejoindre son Ami des Neiges ! Elle sauta à bas du navire et se mit à courir de

toute la vitesse de ses jambes sur la rive du lac en criant : « Mon Ami ! Arrête-toi ! »

Mais le fugitif poursuivit sa route, s'éloignant d'elle de plus en plus. Il se dirigeait tout droit vers le grand amas de neige. S'il disparaissait derrière les arbres, Maija perdrait aussitôt sa trace. Elle entendit du bruit derrière elle et comprit qu'Igor s'était lancé à sa poursuite — ou à la poursuite de l'Ami des Neiges. A cette pensée, elle se mit à courir plus vite et sentit la rage l'envahir de nouveau. Elle aurait volontiers tué Igor en ce moment, s'il s'était trouvé à portée de son fusil. Mais il lui fallait d'abord rattraper l'Ami des Neiges, car le perdre à présent serait peut-être le perdre pour toujours.

L'animal semblait ralentir un peu sa course, mais il était encore loin en avant. Il avait presque atteint l'amas de neige et son labyrinthe de vieux murs couverts de neige. Maija se trouvait à une quinzaine de mètres de lui lorsqu'elle le vit disparaître derrière une arête de glace. Elle s'y précipita à sa suite.

La jeune fille avait vu autrefois une plage sur laquelle les falaises, en s'affaissant, avaient semé d'énormes galets. Elle avait eu bien du mal à escalader ces tas de pierres, mais, du moins, elle avait alors une surface solide sur laquelle appuyer ses pieds. Ici, il n'y avait rien de solide : elle enfonçait continuellement dans la neige et ne pouvait un seul instant détourner ses yeux du sol. Sous la mince couche de neige pouvait se trouver un monceau de briques, aussi bien qu'une crevasse dans laquelle elle risquait de tomber. Même lorsqu'elle croyait avoir découvert une arête solide, le vieux mur s'écroulait dès qu'elle posait le pied dessus.

Elle parvint cependant, à grand peine, à conserver son équilibre et chercha des yeux son Ami des Neiges. Mais elle ne découvrit aucune trace de lui. Elle l'appela, épiant tout mouvement qui pourrait se produire autour d'elle ; mais elle ne vit rien. Il était parti ! Peut-être pourrait-elle encore se rendre dans la terre-sans-hommes, mais, à présent, là aussi, elle serait seule. Elle avait perdu son Ami des Neiges !

Lentement, très lentement, elle se retourna. Le mur de brique croulant et couvert de neige bougeait sous ses pieds.

Igor l'avait suivie, mais son énorme silhouette n'impressionnait plus la jeune fille. Délibérément, elle leva son fusil pour viser l'homme qui avait tiré sur son Ami des Neiges.

— « Maija, écoutez-moi, » dit le géant.

Il se jeta de côté au moment où elle tirait. Avant que Maija

pût le viser de nouveau, la neige s'effondra sous ses pas et elle tomba dans un creux.

Elle resta un moment immobile, les yeux levés vers le ciel gris ; puis elle se remit debout pour partir à la recherche d'Igor. Il avait dû se mettre à l'abri quelque part, car elle savait que son coup de fusil ne l'avait pas atteint. Tenant son arme toute prête, la jeune fille attendit qu'il se montrât de nouveau.

Bientôt, elle vit sa tête apparaître un bref instant. Elle tira, mais le géant, cette fois encore, esquiva le coup — et la balle alla se perdre dans la neige au-dessus de lui.

— « Maija ! » cria-t-il, « je ne savais pas que cette bête était à vous ! »

Maintenant, elle avait repéré sa position. S'il se montrait, ne fût-ce qu'une fraction de seconde, elle ne le manquerait plus.

« Maija, » reprit Igor, « vous savez bien que jamais je n'aurais voulu faire de mal à un de vos animaux favoris ! Si vous m'aviez dit qu'il était de vos amis, je l'aurais laissé tranquille ! »

Mais les mots étaient impuissants à calmer la rage qui s'était emparée de la jeune fille. Son Ami des Neiges était perdu dans la forêt, blessé, mourant peut-être, et, cette fois, il n'y avait plus de Maija pour le recueillir ! Bien entendu elle avait l'intention d'aller à sa recherche, tout en sachant que c'était inutile. Mais, auparavant, elle devait tuer cet homme.

— « Sortez, Igor ! » cria-t-elle. « Montrez-vous ! »

Son défi n'obtint pas de réponse. Saisie de crainte à la pensée qu'Igor pourrait s'échapper, Maija s'avança avec précaution sur le sol semé d'embûches. A deux reprises elle glissa et s'enfonça jusqu'à la taille dans des creux remplis de neige.

Lorsqu'elle atteignit l'endroit où elle avait vu Igor pour la dernière fois, elle ne trouva plus que la marque de sa balle. Les traces dans la neige indiquaient que le géant avait contourné en rampant l'un des murs les plus élevés. Il cherchait donc à lui échapper.

Maija suivit ces traces, sentant sa rage céder peu à peu le pas à une froide détermination. Elle poursuivait le géant méthodiquement, le forçant à reculer en direction de la forêt ; et, chaque fois qu'il se laissait voir, elle tirait. L'Ami des Neiges n'était plus en ce moment pour elle qu'un vieux souvenir : c'était à peine si elle se rappelait pourquoi elle pourchassait Igor.

Bientôt, elle se rendit compte qu'il répondait à ses coups de feu par d'autres coups de feu, et le choc qu'elle en ressentit la

tira de sa rêverie. Igor était caché derrière un petit monticule formé par de la neige accumulée autour d'un tas de briques — tout ce qui restait d'un des petits bâtiments. Il devait être étendu à plat ventre dans la neige. Maija comprit qu'il ne pouvait pas reculer davantage sans se faire voir d'elle.

Entre Igor et la forêt s'étendait une bande de terrain plat et nu. S'il quittait son abri actuel, le géant n'aurait pas d'autre endroit où se réfugier, car Maija aurait tiré sur lui avant qu'il eût parcouru cinq mètres.

Les premiers coups de feu d'Igor étaient passés loin du but : sans doute répugnait-il à tuer la jeune fille. Celle-ci se demandait si une balle parviendrait à traverser le monticule, mais conclut qu'elle serait probablement arrêtée par les briques cachées sous la neige.

— « Maija ! » appela de nouveau le géant. A plusieurs reprises déjà, il s'était adressé à elle sans qu'elle y prêtât attention. « Maija, » reprit-il, « comment avez-vous pu changer de la sorte ? Nous traversions paisiblement le lac ensemble. Je ne savais pas que cet animal était à vous ! »

Il ne se lassait pas de répéter cette même phrase tandis que Maija le pourchassait. Enfin, elle se décida à lui répondre :

— « Je vous ai déjà renvoyé une fois, Igor. Et je ne vous avais pas demandé de revenir. Vous saviez quel accueil vous attendait ! »

— « Je devais revenir, Maija : il fallait que je vous revoie. »

— « Suis-je donc tellement différente des autres femmes ? »

— « Oui, Maija. Votre visage est semblable à un esprit mauvais qui me hante partout où je vais. Pouvais-je faire autrement que de revenir ? »

— « Vous pouviez rester où vous étiez, » répondit-elle en sortant de derrière le monticule où elle s'était cachée, pour aller se planter devant le refuge d'Igor. « Vous pouviez rester où vous étiez et oublier que vous m'avez jamais connue. »

Entre elle et l'abri derrière lequel se dissimulait Igor, il n'y avait qu'une petite étendue de neige. La jeune fille se dirigea vers le géant, mettant ses pieds dans les empreintes de pas qu'il avait laissées.

— « J'ai essayé de vous oublier, Maija, » dit Igor, « mais cela ne m'a pas été possible. »

Il avait dû l'entendre approcher car, quittant son abri, il se dressa soudain devant elle, redevenu un géant, et reprit : « Voyez-vous, Maija... je vous aime. »

Elle secoua la tête. Dans son cœur, à présent, il n'y avait plus place pour la sympathie. Elle épaula son fusil.

Mais Igor tira le premier. Sa balle alla se loger dans le bras droit de la jeune fille, à qui la douleur aiguë fit lâcher son fusil.

Le géant fit un pas en avant pour le ramasser. Maija, tenant son bras blessé, ne pensa même pas à se servir de son couteau. La féroce passion de la chasse qui l'avait animée s'était éteinte, la laissant étrangement désemparée. Le fait qu'Igor eût tiré sur elle lui était plus pénible à supporter que la douleur elle-même.

Le géant s'approchait lentement d'elle, une curieuse expression sur le visage.

Mais un cri retentit : « Igor ! »

A l'orée de la forêt, son fusil à la main, se tenait Timo.

Maija regarda le chasseur avec étonnement. Elle était restée si longtemps seule avec Igor qu'elle avait oublié qu'il pût y avoir d'autres êtres au monde.

Autour d'eux, tout était silence et attente. « Je dois donc vous affronter tous les deux, » dit enfin Igor en poussant un profond soupir. Il laissa tomber à terre le fusil de Maija et saisit le sien d'un geste vif. Mais Timo tira avant lui. Le géant chancela, tenta en vain de riposter, et s'écroula dans la neige.

Sans éprouver la moindre émotion, Maija regarda le corps immobile. Igor était mort.

Timo venait vers elle, mais elle recula en criant : « Ne me touchez pas ! »

Il s'arrêta à quelques pas d'elle et dit : « Laissez-moi regarder votre bras, Maija. »

C'était un ordre : il ne lui demandait pas de le laisser approcher, il la sommait de lui obéir. Il l'avait sauvée de la convoitise d'Igor, mais c'était un homme, lui aussi... La jeune fille ramassa son fusil de sa main gauche et commanda : « Restez où vous êtes, Timo ! Ne me suivez pas ! » Et, passant devant lui, elle prit la direction de la forêt. Il la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait, mais elle n'osa pas affronter son regard. Au bout de quelques pas, elle se mit à courir pour retrouver l'abri des arbres, et ne s'arrêta que lorsqu'elle se fut enfoncée très avant dans le sombre labyrinthe de pins. Alors, elle appuya son corps tremblant contre l'écorce parfumée.

Plus rien ne lui paraissait réel. Son monde avait tellement changé en si peu de temps ! Igor était mort, Timo n'était plus le

même et l'Ami des Neiges avait disparu. Si seulement son Ami et elle avaient pu partir pour la terre-sans-hommes la veille, avant que tout cela fût arrivé...

L'Ami des Neiges ! Maintenant que la colère de Maija était tombée, elle savait comment le retrouver. Il avait quitté le lac pour s'en aller vers l'amas de neige et devait avoir pénétré depuis longtemps dans la forêt. En empruntant le même chemin, elle retrouverait facilement la trace de ses pas et suivrait cette piste jusqu'à ce qu'elle le découvrît lui-même. Si Igor ne s'était pas trouvé là pour distraire son attention, elle aurait pu suivre son Ami des Neiges dès que celui-ci s'était enfui.

Maija ne voulait pas, pour l'instant, s'occuper de son bras blessé. Timo avait raison : il lui faudrait des soins, mais ceux-ci pouvaient attendre. L'Ami des Neiges était beaucoup plus important que ce bras. De nouveau, Maija avait un but.

Lorsqu'elle fut arrivée assez loin de l'endroit où elle avait laissé Timo et le cadavre d'Igor, la jeune fille quitta avec précaution l'abri des arbres. Rien ne bougeait autour d'elle. Certaine que Timo ne l'avait pas suivie, elle commença ses recherches. La neige était lisse en cet endroit et elle distinguait sur la surface blanche l'empreinte de petites pattes, dont certaines étaient celles de canards sauvages.

Enfin, elle découvrit la piste de l'Ami des Neiges, marquée de petites taches rouges à côté de la double rangée d'empreintes rondes qui se perdaient en direction de la forêt. Ces empreintes ne pouvaient être celles d'aucun autre animal. Un peu plus loin, elle aperçut la petite forme blanche qui lui était si familière, écroulée dans la neige au pied d'un pin.

— « Mon Ami des Neiges, » dit doucement la jeune fille en caressant la tête soyeuse, « réveille-toi. C'est Maija. »

Il n'y eut pas de réponse. L'animal était dans un état plus critique encore que le jour où elle l'avait vu pour la première fois. Son cœur battait très faiblement et la balle tirée par Igor lui avait fait une vilaine blessure dans le flanc. Sa fourrure blanche était maculée de sang.

— « Je vais t'emmener chez toi, » dit Maija. « Tu y seras en sécurité, mon Ami. »

Mais il lui était pratiquement impossible de le hisser sur ses épaules en s'aidant de son seul bras gauche. D'ailleurs, l'animal lui paraissait beaucoup plus lourd à présent. Au prix de longs et

pénibles efforts, elle parvint à le placer sur son dos. Elle se redressa en tremblant, le soutenant de sa main valide.

« Tout ira bien, mon Ami des Neiges, » dit-elle. « Nous rentrons à la maison. » Et elle reprit lentement le chemin qu'elle avait suivi pour venir, courbée en deux sous sa charge. Son bras droit était complètement engourdi, mais la blessure avait cessé de saigner depuis un moment.

Maintenant, elle savait où trouver l'entrée cachée de la terre-sans-hommes : elle était dans la bonne direction.

Elle continuait à parler, exprimant tout haut ses pensées, bien qu'elle sût que son compagnon ne pouvait plus l'entendre. « C'est fini, à présent, mon Ami des Neiges, » murmurait-elle. « Je vais te ramener chez toi et il n'y aura plus aucun homme auprès de nous. Ils ne nous suivront pas là-bas. »

Ce poids sur ses épaules rendait la démarche de la jeune fille incertaine, mais elle continuait cependant à avancer. Quelle que fût la difficulté du voyage, il lui fallait atteindre le tunnel. « Nous serons tout seuls là-bas, mon Ami des Neiges, » reprit-elle. « Nous nous installerons dans ta caverne pour regarder l'eau tomber en cascade. Il n'y aura personne d'autre, mon Ami : seulement toi et moi, ensemble, dans le soir... Toi et moi... »

Et elle poursuivit sa route en chancelant dans la neige.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : A quiet kind of madness.

ALAIN DORÉMIEUX

La Porte des mondes

Après **Histoires fantastiques de demain**, Alain Dorémieux a récemment présenté aux éditions Casterman une seconde anthologie de science-fiction américaine : **Histoires des temps futurs** (critique dans ce numéro). En tant qu'auteur, il a publié en 1967 chez Eric Losfeld un recueil de nouvelles : **Mondes interdits.** Le présent récit est une histoire d'aventures, délibérément écrite dans une veine inspirée d'auteurs comme Catherine Moore, Edmond Hamilton ou Leigh Brackett. Il constitue en fait une sorte d'hommage au space-opera (hommage non dénué d'une certaine volonté de pastiche).

1

VUE du dôme d'observation, Alphanor apparaissait comme un fleuve scintillant, une myriade de lumières piquetant l'océan de la nuit. Debout sur la terrasse, Sirguel contemplait le panorama nocturne de la cité. Aussi loin que portait son regard, la marée lumineuse palpitait, comme tressautant sous l'effet d'une sourde vie interne. Seule, à l'horizon, une étroite bande de ténèbres signalait les lisières de la ville, l'orée du désert habité par les hordes des rongeurs des sables.

Sirguel se tenait debout, à l'extrémité de la terrasse du dôme. Grand, les cheveux fauves, le regard perçant, il était revêtu de la tenue jaune et ocre des astronautes assermentés, membres de l'O.R.I. — l'Office des Relations Interplanétaires. Se détournant, il fit signe à la créature qui se trouvait derrière lui : un petit être sphérique, la tête en cône, le corps recouvert d'un duvet mauve attestant ses origines végiennes. « Herko, nous redescendons, » transmit-il mentalement. En réponse il reçut une onde d'approbation. Les zerghis ne prenaient pas toujours la peine de formuler en termes précis leurs pensées ; parfois un simple concept abstrait leur suffisait.

L'astronaute, suivi de Herko, gagna un ascenseur qui les dé-

posa au niveau du sol. Ils sortirent de l'édifice, se mêlèrent à la foule tapageuse qui déambulait dans les rues. « Où aller pour la soirée ? » interrogea Sirguel par la même voie télépathique. Alphanor avait le surnom de Perle de la Galaxie ; maintenant qu'il avait contemplé de haut cette perle de lumière dans son écrin de nuit, il était en quête de distractions plus matérielles.

Quartier des plaisirs, ville basse, émit avec son laconisme habituel le zerghi. Comme toute mascotte télépathe originaire de Véga, il savait les caprices et les goûts de son maître. Les aptitudes psychiques de ces êtres leur permettaient de jouer un rôle multiple. Ils guidaient en chaque circonstance les astronautes, les avertissaient en cas de danger, leur servaient de compagnon mental dans les solitudes spatiales. Leurs facultés s'entremêlaient à celles du cerveau de leur détenteur au point qu'ils devenaient une sorte de sixième sens.

Sirguel avait atterri deux heures plus tôt sur Gerboise 2. La mission qui l'amenait — un transport de minerai — était accomplie, et il disposait d'une soirée libre avant de se présenter le lendemain à l'O.R.I., en vue d'une nouvelle affectation. Il comptait bien mettre ce loisir à profit, car Alphanor avait la réputation d'être l'une des cités les plus dépravées de la galaxie.

Herko sur ses talons, il avait atteint la limite des quartiers résidentiels. Une zone de parcs à promenade et de jardins botaniques les conduisit à l'entrée de la ville basse. Là, les rues se faisaient étroites et tortueuses, les maisons vieillies accoudaient les unes aux autres leurs façades délabrées. C'était l'Alphanor des premiers temps, celle des pionniers, construite à l'aventure autour du port spatial primitif, méprisée maintenant comme une tare par la métropole administrative qui avait rayonné autour de ce noyau originel.

Une ruelle en degrés, à la forte déclivité, mena Sirguel et le Végien au fond d'un cul-de-basse-fosse, place obscure entre des murs élevés. Des formes les frôlaient dans l'ombre, une main agrippa le bras de Sirguel et une voix féminine murmura des mots indistincts à son oreille. Il se dégagea, prit la direction d'une autre venelle au fond de la place. Herko le suivait à la distance de liaison psychique réglementaire : moins de dix mètres.

La seconde ruelle débouchait sur un lieu violemment éclairé, empli par les clameurs et les musiques barbares émanant des tavernes. C'était là l'entrée de la ville basse, le début du quartier des plaisirs. Dans une rue moins étroite que les précédentes, mar-

chait une foule aux yeux drogués ou avides. Des échoppes à l'entrée barrée d'une tenture bariolée côtoyaient les tavernes entre lesquelles circulaient des groupes criailleurs. Navigateurs de toute espèce, trafiquants et pirates de l'espace, vertueux citoyens d'Alphanor venus s'encanailler : tous étaient assemblés dans le coude à coude fraternel de l'ivresse. Dans les coins d'ombre en retrait, des filles aux yeux de braise abordaient les passants, enveloppées dans les larges capes noires qui étaient la mode des hétaïres d'Alphanor et sous lesquelles, prêtes à se dévoiler à la demande, elles étaient nues de la tête aux pieds, revêtues de leurs seules parures de métal précieux.

Sirguel passait de l'une à l'autre, observant leur corps d'un regard appréciateur, quand une rumeur éloignée lui fit lever la tête. Une décharge mentale du zerghi crépita dans son esprit : *Attention : rester à l'écart.* La rumeur s'amplifiait ; les rangs de la foule s'écartèrent, livrant passage à une femme qui courait à perdre haleine. Deux choses frappèrent d'emblée Sirguel : elle était très belle — et elle semblait en proie à la terreur.

Elle passa près de lui en le bousculant mais, un mètre plus loin, trébucha et s'écroula sur le pavé. Au même instant surgirent ses poursuivants : quatre hommes vêtus de la tunique grise et pourpre des prêtres du culte de Belgor. C'était là la plus mystérieuse des sectes religieuses en exercice sur Gerboise 2, celle sur laquelle couraient les bruits les plus inquiétants et les plus invérifiables.

Les prêtres s'arrêtèrent, cherchant la fugitive. D'une main, Sirguel avait aidé celle-ci à se relever et l'avait attirée contre lui, la protégeant de son bras. Il vit alors qu'elle était très jeune — presque une enfant. Soudain l'un des prêtres les désigna du doigt. Tous quatre s'approchèrent. Sous le masque sombre dissimulant leur visage, seuls leurs yeux étaient visibles. La foule apeurée se recula : on craignait les prêtres de Belgor, soupçonnés d'actes immondes, et personne ne se souciait de leur faire obstacle.

Un nouveau signal d'alarme provint de Herko : *Danger. Partir d'ici.* Une fois de plus, Sirguel négligea l'avertissement. Tenant contre lui la fille frémissante, il regardait sans broncher les prêtres qui s'avançaient. De sa main droite, il avait dégainé son éclateur. Sa voix s'éleva : « Si vous touchez à un cheveu de cette fille, vous en répondrez devant l'O.R.I. » Les prêtres hésitè-

rent, marquant une pause. L'O.R.I. était un organisme puissant et respecté ; son nom suffisait à les impressionner, d'autant que leur secte n'avait pas d'existence légale.

Ils se concertèrent puis l'un d'eux se détacha du groupe. D'une voix fortement accentuée, aux sonorités gutturales, il prit la parole :

— « Elle est à nous. Votre devoir est de nous la rendre. »

— « Mon devoir, » répliqua Sirguel, « me commande de respecter les désirs d'une jolie fille qui passe à ma portée. Et si j'en juge par son attitude, elle doit avoir une fière envie de vous fausser compagnie. »

L'autre réprima difficilement un geste de menace. « Elle a trahi ses devoirs. Elle mérite d'être châtiée. »

— « Châtiée, vraiment ? Approchez-la donc, si vous tenez à faire connaissance avec cet éclateur. »

Le prêtre eut un mouvement du bras en direction de sa ceinture. Le doigt de Sirguel se raidit sur la détente. Une décharge fusa dans un éclair mauve. Avec un grognement rauque, l'homme enserra de sa main valide son poignet blessé. Autour d'eux, la foule inquiète avait reflué.

« Simple éraflure, » annonça Sirguel. « La prochaine fois, je prendrai moins de précautions. »

Le prêtre recula vers ses compagnons et d'autres palabres s'ensuivirent. Une hostilité sourde planait sur la foule qui se tenait à distance respectueuse. Enfin, les prêtres interrompirent leur conciliabule. En un aveu de défaite, ils tournèrent les talons. Mais dans les regards furieux qu'ils jetaient à Sirguel, il entrait plus que du dépit : une froide détermination, une implacable volonté de vengeance. Ils disparurent et Sirguel relâcha son étreinte, libérant la fille qu'il avait gardée étroitement enlacée. Alors seulement il entendit sa voix. D'un ton monocorde, comme se parlant à elle-même, elle murmura :

— « Vous les croyez partis ? Vous vous trompez. »

— « Venez, » dit Sirguel sans autre commentaire.

Il l'entraîna par le bras et elle le suivit, comme indifférente. « Alors, » railla Sirguel à l'adresse de Herko qui se mettait en branle à leur suite, « ce danger si terrible était grossi par ton imagination paranoïaque. »

La riposte cinglante ne se fit pas attendre : *Le danger EST la femme. Il faut la fuir.*

« Allons, » émit Sirguel avec désinvolture, « la prudence te rend parfois timoré. Pense à la monotonie, si je t'écoutais... »

Un bloquage psychique émana de l'extra-terrestre, comme si ce dernier, froissé, avait entrepris de bouder. Sirguel ne chercha pas à rétablir le contact. Son intérêt était tout entier tourné vers la fille. Il lui demanda à brûle-pourpoint :

— « Quel est votre nom ? »

Elle parut s'arracher à quelque contemplation intérieure :

— « Noara. » Un temps, puis elle ajouta de façon quasi automatique : « Et le vôtre ? »

— « Peu importe. Je suis astronaute, je suis ici depuis ce soir et je repars demain. Cela suffit. »

Ils avaient atteint une rue plus tranquille, aux tavernes moins nombreuses. Il la guida vers une terrasse. « Venez boire. Vous devez en avoir besoin. »

Il commanda deux verres de shotl, et pour Herko une de ces décoctions siliceuses dont les zerghis raffolaient et qu'ils absorbaient, une fois répandues sur eux, par capillarité.

— « Je devrais sans doute vous remercier, » dit la fille d'un air morose. « Sans vous, je serais entre leurs mains. »

— « Pourquoi vous poursuivaient-ils ? »

— « Difficile à dire. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. »

Elle regardait fixement le fond de son verre, en faisant tournoyer le liquide rougeâtre. Sirguel la détailla. Mince, la peau mate, une longue crinière brune, elle était d'une rare séduction. Elle avait le front curieusement bombé des natives de Gerboise et des yeux singuliers, couleur flamme, à la pupille verticale, comme il n'en avait jamais vu qu'aux femmes-chats d'Olliphante.

Il posa instinctivement une main sur la sienne. « Si vous avez besoin d'aide... »

Il la sentit se contracter.

— « Moi ? Absolument pas. Qu'est-ce qui vous fait croire... ? »

— « Quand des gens vous pourchassent et qu'on les fuit, c'est en général signe d'ennuis. »

— « Des ennuis ? Non, c'était un simple incident. »

Elle parlait avec brusquerie, sur la défensive. Il décida de se taire. A cet instant Herko rétablit le contact avec lui et lui transmit une série de symboles : *Image d'une fiole de poison. Image d'un brasier ardent. Image d'un précipice sans fond. IMAGE MULTIFORME D'UN PIEGE.* Les visions défilaient comme en un kaléi-

doscope. Le message du zerghi se faisait pressant, insistant. Par bravade, Sirguel affecta encore une fois de l'ignorer.

Il vida son verre d'un trait. « Si nous allions ailleurs ? »

— « Ailleurs ? » dit la fille avec une expression cynique. « Dans une maison de plaisir, dans un des lupanars où l'on peut emmener ses propres partenaires ? »

— « Où vous voudrez. Je veux simplement que vous restiez avec moi. »

— « Vous n'êtes pas mon protecteur. Et en cas de danger, je saurais me protéger seule. »

— « Tout à l'heure, il ne vous a pas été inutile de me rencontrer. »

— « C'est entendu, vous m'avez tirée d'un mauvais pas. Mais je veillerai moi-même à éviter le retour d'une telle situation. »

Elle s'était levée. « De toute façon je dois partir. »

— « Déjà ? Mais nous avons à peine eu le temps de... »

Elle coupa la banalité qu'il s'apprêtait à dire : « Je suis attendue. Et je vous ai dit que je n'avais pas besoin de vous. »

Il la retint par le poignet et un sourire de loup découvrit ses dents. « Demain, » dit-il. « Nous pouvons nous retrouver. »

— « Si vous voulez. » Elle restait distante. « Je ne peux pas vous promettre... »

Sirguel réfléchit. Il passait à l'O.R.I. à la première heure ; sans doute bénéficierait-il d'un répit d'une demi-journée avant de repartir en mission.

— « Midi, même endroit, » proposa-t-il.

— « J'essaierai. » Elle dégagea son poignet, sans brusquerie. « Inutile de me suivre. »

Elle s'éloignait déjà. Il la regarda partir. Elle s'éclipsa sans se détourner. Sirguel commanda un autre verre de shotl puis regarda Herko. Le silence télépathique de celui-ci lui paraissait lourd de reproche (mais sans doute avait-il trop l'habitude de prêter des sentiments humains à l'extra-terrestre).

— « Herko, tu connais la règle : une femme a d'autant plus d'attrait qu'elle se refuse au premier abord. Ou plutôt non : j'oubliais que, sur votre monde, la sexualité est une chose inconnue. Et maintenant, » poursuivit-il, « j'ai le choix entre un voyage au paradis du shotl ou une nuit d'orgie avec les plus belles prostituées d'Alphanor. Que suggères-tu, toi le guide impartial ? »

Une fois de plus, Herko s'abstint de répondre.

2

Le lendemain matin, Sirguel sortit du bureau local de l'Office des Relations Interplanétaires avec un nouvel ordre de mission en poche. Il devait partir le soir même pour la constellation de Rigel. Il lui restait une heure à occuper avant midi. Il en profita pour se rendre à la bibliothèque publique, où il consulta les rares ouvrages sur la secte de Belgor.

Peu d'entre eux reposaient sur des témoignages concrets ; la plupart reprenaient un tissu d'anciennes légendes. Selon ces dernières, cette secte sanguinaire était le vestige d'un culte jadis florissant, entré maintenant dans la clandestinité. Ses adeptes étaient censés se consacrer à des rites sauvages et orgiaques. On parlait de délires sexuels collectifs, de sacrifices de vierges, d'une grande prêtresse mystérieuse vouée au culte du Dieu Noir, Belgor. Mais nul témoin n'avait jamais assisté à ces cérémonies, et personne ne pouvait mentionner les lieux qui en étaient le théâtre.

Les ouvrages plus objectifs n'apportaient guère de lumières supplémentaires. Tout au plus soulignaient-ils la fréquence des disparitions de jeunes filles sur Gerboise 2 durant la saison de la pleine lune : disparitions attribuées, sans preuve certaine, aux adeptes du culte de Belgor. Même lorsque les prêtres opéraient ouvertement, ils le faisaient en toute impunité, car les témoins éventuels des enlèvements gardaient un mutisme obstiné, et si par hasard on retrouvait celles qui en avaient été victimes, le traumatisme qu'elles avaient subi les rendait incapables de parler. Quant aux assassinats et autres perversités, ce n'étaient que des bruits incontrôlables ; jamais on n'avait retrouvé le cadavre mutilé d'un de ces sacrifiés dont l'imagination populaire racontait les tortures.

Sirguel quitta la bibliothèque sans être plus renseigné. L'heure étant venue de rencontrer Noara, il prit le chemin de la ville basse. Celle-ci était déserte à cette heure matinale ; un silence incongru avait succédé au tumulte hystérique des heures nocturnes. Sirguel parcourut les ruelles vides aux tavernes encore closes. Seules demeuraient ouvertes les boutiques, aux étals protégés du soleil par des auvents, aux intérieurs sombres à demi masqués par les tentures multicolores. Sirguel huma l'air, identifiant le parfum des épices et celui des herbes à brûler, ainsi que le relent des odeurs féminines laissées par les prostituées de la nuit.

Il atteignit l'endroit du rendez-vous et s'interrogea sur la venue

de Noara. L'acceptation donnée par la jeune fille lors de son départ hâtif ressemblait plutôt à une échappatoire. Pourtant, sans savoir pourquoi, Sirguel avait l'intuition qu'elle viendrait. Un instant se passa avant qu'il comprenne que cette notion émanait en fait du zerghi.

En même temps, l'extra-terrestre lui relayait à nouveau le message de péril imminent déjà transmis la veille, un message qui devenait si intense que Sirguel sentait son cerveau vaciller sous l'impact télépathique. Puis il y eut derrière lui un bruit léger de pas sur le pavé, un froissement d'étoffes accompagné d'un tintement de bracelets. Il se retourna : Noara lui faisait face.

Une tunique aux reflets fauves, aux dessins contrastés, drapait son corps et descendait jusqu'à ses pieds chaussés de sandales richement ornées. Son visage était fardé à la manière des femmes de Gerboise, les yeux auréolés de pourpre, la bouche pareille à une fleur noire. Sur elle, étincelaient aux feux du soleil les bagues, les colliers et les bracelets.

Sirguel avait gardé le souvenir d'une sauvageonne farouche, aux vêtements à demi en lambeaux. Cette nouvelle Noara le déconcertait, malgré le sourire qu'elle tenait à lui adresser.

— « Vous êtes donc venue ? » dit-il.

Elle haussa les épaules. « Il fallait bien remercier pour de bon mon sauveteur. »

Il y avait dans sa voix une ironie qui déplut à Sirguel. Il eut un geste de la main vers elle. « Puisque vous êtes ici, peut-être allez-vous me donner les détails que vous m'avez si soigneusement cachés hier soir. »

Le visage de la fille se ferma et il sut que, comme la veille, elle ne parlerait pas. Mais dans ce cas, pourquoi s'était-elle rendue au rendez-vous ? Elle devait bien se douter qu'il chercherait à en apprendre davantage sur elle, sur ceux qui la traquaient, sur ses liens avec eux.

Comme si elle devinait ses pensées, Noara secoua la tête avec une expression indéchiffrable. « Vous êtes curieux de nature, n'est-ce pas ? Eh bien, venez avec moi : ce que je vais vous montrer vous intéressera. »

Quelque chose décidément avait changé dans sa voix. Celle-ci avait une intonation sèche et froide qui causait à Sirguel un malaise. Il accepta de la suivre et, chemin faisant, tenta de renouer la conversation par des allusions à leur première rencontre. Noara ne lui répondait que par monosyllabes. A côté d'eux le zerghi se

déplaçait, comme flottant au ras du sol. Ses pensées, mélange de refus et de révolte, baignaient l'esprit de Sirguel en vagues obsédantes. Mais il était décidé à ne pas reculer, à percer le secret de l'étrange attitude de Noara.

Devant une boutique d'antiquités en retrait elle s'arrêta, soulevant la tenture et s'effaçant pour lui laisser franchir le seuil. Sirguel pénétra à l'intérieur et, tout d'abord, ses yeux accoutumés au soleil ne distinguèrent rien dans la pénombre ambiante. Il percevait près de lui la présence de Noara, le parfum qui montait d'elle, le cliquetis de ses bracelets. Puis une autre odeur s'imposa à lui : bizarre, non identifiable, provenant de l'intérieur de la boutique. En la respirant Sirguel sentit quelque chose se hérisser en lui, comme le frisson que provoque le contact avec un être immonde.

Lentement, sa vision s'adaptait ; il discernait mieux l'intérieur de la boutique obscure, ses étagères chargées de bijoux polis, de fourrures luisantes, de bibelots barbares venus de tous les mondes. Il observa Noara. Immobile à côté de lui, elle avait le corps tendu, le regard fixé droit devant elle. Sirguel vit que ses pupilles étaient anormalement dilatées : il songea qu'elle devait être sous l'influence d'une drogue. Etait-ce la clé de son comportement insolite ?

Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage, car Noara, avec une soudaineté mécanique, bougeait de nouveau, lui adressant la parole : « Suivez-moi. »

Elle se dirigeait vers le fond de la boutique. Il l'accompagna, les sens en alerte, une main sur la hanche, à proximité de la crosse de son éclateur. Le frisson qu'il avait déjà éprouvé le reprit, et il comprit qu'il lui était communiqué par la réaction de Herko à ce lieu.

Il regarda autour de lui, s'étonna : « Où est le patron de la boutique ? »

— « Il a été prié de s'absenter. » La voix de Noara se chargea d'impatience : « Venez, ne tardons pas. »

La sensation de danger transmise par le zerghi se faisait de plus en plus imminente. Mais Sirguel ne parvenait pas à lui donner un sens. Il devenait tout d'un coup bizarrement détaché, comme étranger à cette situation. Seule une part lucide de son cerveau continuait de réagir : à ce niveau, il se demandait encore

qui était Noara, quel rôle elle jouait, si, capturée par les prêtres de Belgor et transformée par eux en automate docile, elle avait été dépêchée vers lui pour l'entraîner dans un piège. Mais ces pensées étaient floues, comme dépourvues de substance réelle. Une fascination le gagnait; une lourdeur analogue à un engourdissement hypnotique envahissait peu à peu son corps.

A son extrémité, la boutique d'antiquités se resserrait en un couloir étroit où ils s'engagèrent. Au bout de ce couloir, un mur était tendu d'une draperie noire qui semblait absorber toute lumière, sans renvoyer de reflet. A voir ce noir mat et absolu, on aurait pu se croire à l'embouchure d'un puits de ténèbres, ouvert sur le néant.

Il s'agissait pourtant bien d'une étoffe, car Noara y porta la main et sous ses doigts des plis se propagèrent comme des vagues. D'un geste sec, elle tira la draperie sur le côté. Sirguel haussa les sourcils : ce n'était pas un mur qu'elle recouvrait, mais un écran à la surface fluide, parcouru de mouvements en spirale, à l'intérieur duquel palpitaient des luminescences argentées.

Le zerghi qui les avait accompagnés se manifesta de nouveau, en projetant une image symbolique. Sirguel eut la vision fugitive d'une série d'univers reliés entre eux par des portes, comme les maillons d'une chaîne. Il sut alors devant quoi il se trouvait. La boutique trompe-l'œil était en réalité un relais ouvrant sur un passage interdimensionnel.

Sirguel regarda sa compagne. Rigide, les yeux exorbités, elle scrutait l'écran comme s'il eût offert un spectacle visible pour elle seule.

— « Qu'attendez-vous de moi ? » questionna-t-il.

— « Que vous me suiviez. »

— « Où ? »

— « Là-bas. » Elle désignait l'écran de la main. « Vous connaîtrez une aventure rare, que peu d'hommes ont l'occasion de vivre. »

— « Et si je refuse ? »

Pour la première fois elle lui fit face. Son regard intense fit à Sirguel l'effet d'une brûlure. Très douce, mais sans aucune intonation particulière, sa voix s'éleva :

— « Au point où vous en êtes, vous ne comprenez donc pas que vous ne *pouvez plus* refuser ? »

Les réflexes de Sirguel lui commandèrent un mouvement de recul. Mais ses muscles refusèrent de se mouvoir. Il était comme

cloué sur place. Noara se rapprocha de lui en lui prenant la main. « Venez. Et laissez derrière vous cette ridicule boule de duvet qui vous suit comme une ombre. Cette créature ne vous sera d'aucune utilité là où nous allons. »

De sa main libre, elle actionna des commandes disposées sur le mur. La surface de l'écran se troubla, comme agitée de remous. Il devint brusquement opaque. Les doigts de Noara affermirent leur prise sur le poignet de Sirguel. « Avancez en même temps que moi. »

Ils étaient tout près de l'écran maintenant. Ils firent un autre pas. Sirguel eut l'impression d'entrer en contact avec un mur de fumée impalpable, quelque chose d'aussi facile à franchir qu'un rideau de perles.

3

D'AUSSI facile en effet. Quelques secondes, quelques pas supplémentaires, et en se retournant Sirguel vit l'écran derrière lui. Ils venaient de traverser la Porte, de passer la frontière dimensionnelle.

— « Le zerghi ? »

— « Resté de l'autre côté. L'écran s'est refermé avant que votre chien fidèle ait eu le temps de vous rejoindre. »

Autour d'eux régnait un jour flou, comme à l'intérieur d'un monde aquatique. De lents courants lumineux dérivaient à leur rencontre. Sirguel avait l'impression de flotter.

« Nous sommes dans la zone de transition interdimensionnelle, » expliqua Noara. « Un pont entre deux mondes, si vous voulez. Mais nous atteindrons bientôt notre destination. »

Une vive zone lumineuse se précisait devant eux. Ebloui par son éclat, Sirguel ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il demeura aveuglé un instant, puis les contours du paysage qui l'entourait se révélèrent. C'était une plaine gris fer, hérissée d'échardes métalliques, qui s'étendait à perte de vue sous un ciel couleur de sang séché. Un vent continu soufflait, éveillant d'un bout à l'autre de l'horizon des échos musicaux, modulés dans des tonalités discordantes.

« Voici Golkonde, planète du dieu Belgor, » annonça Noara.

Sirguel hocha la tête. Il comprenait maintenant comment les

adeptes de Belgor pouvaient échapper à toute investigation. Les assises de leur culte se situaient fort loin de Gerboise 2, si loin qu'aucune police ne pourrait les démasquer à moins de percer le secret des Portes. Leur base d'opérations était sur un autre plan dimensionnel...

Noara s'était mise en marche en l'invitant à la suivre. A son insu, Sirguel actionna l'appareil miniaturisé qu'il portait, fixé sous les cheveux, au-dessus de l'oreille droite : un amplificateur mental relié directement, par un système d'électrodes, aux circonvolutions de son cerveau. Il pouvait ainsi, dans les cas exceptionnels, communiquer même à distance avec Herko. Mais pourrait-il atteindre celui-ci, par-delà les espaces incommensurables qui devaient les séparer ? Alphanor n'était distante que de quelques mètres par la Porte interdimensionnelle ; mais quel gouffre spatio-temporel pouvait s'étendre en réalité entre les deux mondes ?

Sirguel lança un message simple, en concentrant sa pensée sur quelques notions précises. Il décrivait à Herko son environnement, lui demandait de prendre contact avec l'O.R.I. et de conduire ses agents jusqu'à la boutique-piège, lui indiquait l'emplacement du dispositif d'activation de l'écran. Le message achevé, il attendit, anxieux, prêt à désespérer. Puis il tressaillit. De lointains prolongements télépathiques l'effleuraient, les ramifications presque imperceptibles d'une pensée émise à des immensités de là. L'amplification mentale avait eu une portée suffisante. Le zerghi l'avait capté !

Sirguel amplifia le circuit récepteur et la pensée de Herko se fit nette, résonnant à l'intérieur de son esprit : *Message reçu. Instructions seront suivies.* Soulagé, Sirguel reporta alors son attention sur le paysage alentour. Ce qu'il vit lui arracha un sursaut de surprise.

Sous ses yeux, le panorama achevait de se modifier !

La métamorphose accomplie à son insu était totale. Dans le ciel devenu vert émeraude, d'ultimes coulées pourpres se diluaient. Un océan doré remplaçait la plaine grise, dont des lambeaux apparaissaient encore en surimpression, et Noara et lui marchaient sur une plage de sable rose bordant cet océan.

Sirguel comprit alors la nature exacte du monde où ils se trouvaient. Gorkonde était une planète à illusions, un de ces mondes rares qui constituaient de vastes réceptacles hypnotiques, des réservoirs de visions. Celles-ci étaient dues aux Machines à Images disposées des millénaires plus tôt par une civilisation disparue,

aux pouvoirs parapsychiques immenses, qui avait essaimé dans toute la galaxie. Jamais on n'avait compris le rôle des Machines à Images. On savait simplement que sur certaines planètes, perdues au hasard des routes galactiques, on en trouvait en état de marche. Et sur ces planètes, *tout* pouvait se passer.

C'était l'une de ces planètes qu'avaient choisie, pour y célébrer leur culte, les sectateurs du dieu Belgor. A ceci, une raison évidente : si un visiteur éventuel se présentait, ayant découvert fortuitement l'une des Portes, les illusions créeraient un camouflage suffisant pour le dérouter.

L'attention de Sirguel se reporta sur Noara et il constata, avec un léger choc, qu'elle aussi subissait une transformation. Les Machines à Images ne se contentaient pas de changer le décor selon un plan préétabli ; obéissant à de mystérieuses facultés d'improvisation, elles traitaient également les êtres vivants placés sous leur influence. Et Sirguel voyait la silhouette de Noara s'estomper, ses contours palpitant comme sous l'effet d'une sourde vie interne. Ses cheveux bruns prenaient un éclat fauve, des lignes anguleuses recomposaient son visage arrondi, ses yeux étincelaient d'un éclat viride. Son costume hiératique s'effaçait, comme si sa substance eût été peu à peu dissoute, et cette disparition révélait le rose ambré des chairs maintenant à demi dénudées, sous de légers voiles soulignant les formes du corps.

La métamorphose s'acheva. Noara — la nouvelle Noara — le regarda et un sourire s'inscrivit sur ses lèvres. « Mon aspect vous surprend ? Je ne suis pas seule à avoir changé. »

Il haussa les sourcils. « Je ne suis plus le même ? »

— « Vous êtes toujours aussi séduisant, » fit-elle avec une coquetterie affectée.

Sirguel s'interrogea sur les causes de ce changement d'attitude. Noara continuait-elle d'être manœuvrée à distance par les prêtres de Belgor, le cerveau livré à leur volonté ? Ou bien, les effets de la drogue s'amenuisant, redevenait-elle elle-même ? *Elle-même ?* Mais quelle était au juste la vraie Noara ? La petite fugitive farouche du premier soir ? La froide calculatrice qui l'avait entraîné dans un piège ? Ou cette beauté désirable, à la féminité épanouie ?

Il existait un seul moyen de le savoir : tenter de sonder l'es-

prit de Noara. Il pouvait brancher le récepteur télépathique sur la longueur d'onde de ses pensées et essayer de les capter. Essayer surtout de capter le courant profond de la conscience, sous les influx superficiels des personnalités surajoutées.

A la dérobée, il actionna l'appareil et se mit à l'écoute. Tout d'abord il ne perçut qu'un grésillement continu, un bourdonnement confus d'où n'émergeait rien de net. Puis le schéma mental de Noara se précisa, structuré en quelques concepts primaires : *Homme. Attrait physique. Intention de luxure.* Sirguel accorda le récepteur et fouilla plus avant. Progressivement, se dessina le second plan de la conscience : *Piège. Mission. Entraîner l'homme.* En tâtonnant, Sirguel pénétra encore plus loin. L'émission faiblissait. Il régla l'intensité du récepteur au maximum. Le flux mental qu'il recevait maintenant était un tourbillon obscur, où des lambeaux de conscience se détachaient comme des éclairs fugitifs. Sirguel concentra toutes les ressources de son esprit pour établir le contact. Enfin, dans les limbes du cerveau de Noara, il toucha le dernier niveau, aux bornes de l'inconscient : la vraie pensée de Noara enfermée comme un animal dans une cage. Et cette pensée était en proie à la panique, au désespoir, à la tentation du néant. Elle se résumait en une série d'émotions élémentaires et d'idées-force, qui parvenaient à Sirguel en une lente litanie circulaire : *Peur. Sang. Mort. Désir de fuite. Honte de la trahison.*

Sirguel coupa le contact. Il en avait appris assez. Assez pour savoir que Noara n'était pas responsable de ses actes, qu'elle était victime d'un conditionnement psychique, marionnette soumise au caprice de sinistres manipulateurs. L'opération n'avait duré qu'un instant et elle ne s'était aperçue de rien. Elle se tourna vers lui, se rapprocha. Il émanait d'elle un rayonnement sensuel auquel il ne put rester insensible. Il la prit dans ses bras. Un baiser joignit leurs lèvres puis elle murmura : « Tu me suivras partout ? »

— « Partout, » répondit-il. (Et principalement pour te tirer d'affaire, ajouta-t-il intérieurement.) Il était maintenant décidé à aller jusqu'au bout de cette aventure, à démasquer l'odieuse secte des adorateurs de Belgor, à arracher Noara de leurs mains. Il serra son corps contre lui — ce corps dont l'aspect actuel était une illusion. Mais la véritable Noara se tenait cachée sous ces artifices, de même que derrière cette façade conquérante se dissimulait l'esprit qui criait au secours, l'esprit perdu et affolé qu'il venait de sonder.

A ce moment le paysage qui les entourait vacilla, ses lignes se défaisant et se recomposant par vagues successives. Sirguel comprit que les Machines à Images ébauchaient une nouvelle illusion. L'océan doré s'effaçait et un autre décor en gestation s'y superposait. En même temps la femme qu'il tenait dans ses bras devenait floue, pareille à un fantôme transparent. L'espace d'un instant, par une aberration des mécanismes hypnotiques, son visage fit place à un grimaçant masque macabre. Sirguel tressaillit et s'écarta, mais déjà la vision s'évanouissait, des traits commençaient à se dessiner dans le vide, une Noara nouvelle surgissait sous ses yeux.

Quand le phénomène prit fin, ils se trouvaient au sein d'une forêt violette et dense, aux arbres géants. Des rayons de soleil pourpres filtraient par des trouées, des oiseaux criards se faisaient entendre. La forêt ressemblait à un temple immense, consacré au culte indicible d'une divinité disparue. Sirguel en la contemplant demeurait interdit, oublieux même des circonstances où il se trouvait, comme frappé par quelque sortilège.

Auprès de lui Noara se mit à bouger, tel un robot qui accède à la naissance. Elle était vêtue de noir des pieds à la tête ; sous les bandeaux de sa chevelure, son visage était figé en un masque à la sérénité cruelle. Elle dégageait une aura maléfique, et Sirguel se dit que la vision macabre qu'il avait entrevue devait être une sorte de symbole, l'archétype du rôle dévolu à Noara par cette nouvelle illusion.

La voix de sa compagne résonna, rauque et sifflante : « Imbécile qui m'as suivie ! Tu ignores le sort qui t'attend ! »

Sirguel voulut faire un geste vers elle. D'un mouvement rapide, elle sortit d'un pli de sa robe un mince fuseau brillant qu'elle braqua sur lui. Un éclair jaillit et Sirguel s'affaissa, les membres mous, privé de forces. Son corps était comme secoué par une décharge électrique. Il tenta vainement de se relever et rampa sur le sol, en direction de Noara. Celle-ci le regardait, un sourire orgueilleux aux lèvres. Avec férocité elle le repoussa du pied. Sirguel voulut parler mais sa bouche refusait d'émettre le moindre son. Un vertige le saisit ; son cerveau sombrait dans des abîmes vertigineux. Dans un dernier sursaut de conscience, il vit le visage de Noara, déformé par une expression de haine, se pencher sur lui. Derrière elle, à l'arrière-plan, se silhouettaient de hautes statures qui sortaient du couvert des arbres. Sirguel reconnut l'uniforme

gris et pourpre des prêtres du culte de Belgor et perdit connaissance.

4

QUAND il se réveilla, tout était noir autour de lui. Il était allongé sur un sol humide et, contre lui, sentait le contact rugueux d'une muraille suintante. Il s'y arc-bouta, se redressa avec effort. La mémoire lui revenait par vagues. Il revit la forêt violette, le masque sans pitié de Noara, les silhouettes des prêtres surgissant au moment où il était réduit à l'impuissance. On avait dû le transporter puis l'incarcérer dans quelque geôle, sans doute sur les lieux où se réunissaient les adeptes du culte maudit.

Il tenta de longer la muraille pour mesurer approximativement les dimensions de son cachot mais y renonça au bout d'une centaine de pas. L'endroit était apparemment très vaste. Et l'absence totale de lumière donnait l'impression d'être perdu dans une nuit impénétrable. Sirguel se rassit, découragé. Peu après, des bruits de pas retentirent à l'extérieur. Une porte s'ouvrit ; les rayons d'une torche projetèrent une lueur au sommet d'un escalier escarpé, dans un coin reculé. Deux hommes en armes, revêtus d'armures transparentes laissant apparaître des justaucorps et des pourpoints noirs, descendirent les degrés et s'avancèrent vers Sirguel. Celui-ci se releva et leur fit face, prêt au combat. Mais à nouveau un rayon paralysant jaillit d'un fulgurant, à la main d'un des gardes. Sirguel s'effondra. Il se laissa saisir sans résistance.

Cette fois, la décharge avait été assez faible pour qu'il conserve sa lucidité. Les membres figés, il se vit transporté à bout de bras dans des couloirs sombres, éclairés de loin en loin par des torchères aux flammes nauséabondes et fuligineuses. Ses geôliers, en marchant, n'échangeaient aucune parole ; leurs gestes étaient mécaniques, leur visage sans expression. Etaient-ils drogués eux aussi, comme auparavant Noara ?

Le cortège fit halte devant une haute porte à double battant, aux panneaux bardés de barres de fer ouvragées. L'homme qui était en tête l'ouvrit et Sirguel fut mené dans une large pièce aux murs masqués de tentures noires, baignant dans la pénombre. Les gardes se retirèrent ; la porte se referma. Sirguel était

seul. On l'avait déposé sur le sol et il se releva, retrouvant péniblement l'usage de ses membres. Avec une sensation de vertige, il s'avança sur un épais tapis noir qui étouffait totalement le bruit de ses pas. Puis une odeur lui fit froncer les narines. Cette odeur éveillait en lui un souvenir. Au bout de quelques secondes il l'identifia : c'était celle qu'il avait respirée en entrant dans la boutique d'antiquités d'Alphanor.

Soudain des lumières issues de projecteurs invisibles éclairèrent violemment un angle de la pièce resté dans l'ombre. Les muscles de Sirguel se tendirent : il venait de voir apparaître, brusquement révélée par les faisceaux des projecteurs, une estrade tendue de noir. Le sommet de cette estrade était occupé par trois prêtres de Belgor en uniforme rituel, la figure dissimulée par des cagoules sombres. Une force magnétique le happa soudain, l'enserrant comme un inextricable réseau de fines mailles d'acier, et il se trouva transporté, sans pouvoir résister, face à l'estrade. Les prêtres de Belgor, songea-t-il au milieu de la tourmente qui secouait son cerveau, avaient acquis un contrôle étroit de toutes les forces de l'univers.

L'un des prêtres parla, sans qu'il pût savoir lequel, avec ces cagoules qui leur masquaient le visage. Sa voix, rauque et gutturale, ressemblait à celle de cet autre prêtre qu'il avait affronté sur Gerboise, le soir où il avait arraché Noara à ses poursuivants :

— « Tu as soustrait aux désirs du Grand Belgor une de ses servantes, tu as osé défier ouvertement les ministres de son culte. Ton audace est sacrilège, Terrien, et ta curiosité t'a entraîné trop loin. Beaucoup trop loin pour qu'il te soit permis de revenir en arrière. »

Sirguel haussa les épaules. Cette tirade ampoulée ne l'impressionnait pas. Une autre voix s'éleva :

— « Tu apprécieras le raffinement de nos méthodes et l'absurdité de ta conduite. Tu t'es laissé entraîner dans un piège par celle-là même que tu prétendais nous enlever. Ignores-tu que la volonté de Belgor est plus puissante que la tienne ? »

Des mots, encore des mots, songea Sirguel, de plus en plus décidé à ne pas se laisser démonter. Il avait déjà élucidé le mystère du comportement de Noara et il n'y avait rien là qui pût le surprendre. Les pouvoirs psychiques des prêtres étaient sans doute plus perfectionnés encore que leurs techniques magnétiques. Une fois qu'un individu était tombé entre leurs mains et avait été

soumis à l'action de certaines drogues, il leur était possible, par hypnotisme, de reconditionner entièrement sa personnalité.

Mais un autre point préoccupait Sirguel : l'épithète de « servante » du dieu utilisé pour définir Noara. Ce qui reposait la question du rôle exact joué par celle-ci. Ou plutôt du rôle qu'on avait décidé de lui faire jouer. A quel sort était-elle destinée ? Il ne faisait nul doute qu'elle était l'une de ces jeunes femmes que, selon la rumeur publique, les prêtres ravissaient périodiquement. Mais pourquoi ces rapts et dans quel but sinistre ?

Le prêtre qui était au centre de l'estrade leva la main. « Tu doutes encore. Tu refuses d'admettre la toute-puissance de Belgor. Insensé ! Apprends ce qu'il en coûte de le contempler face à face ! »

Le prêtre fit un autre geste. Subitement la pièce fut plongée dans les ténèbres. Ce n'était plus la pénombre où elle était baignée à l'entrée de Sirguel mais une obscurité totale, impénétrable. Puis la lumière revint graduellement. Sirguel vit alors avec surprise que les murs avaient disparu. Il se trouvait au centre d'un espace nu, apparemment sans limites. A une certaine distance de lui et à la hauteur de ses yeux, quelque chose de rougeoyant se matérialisa. Une forme convulsée, agitée de tourbillons internes, qui tournoyait sur elle-même en se rapprochant. Bientôt l'apparition emplit tout l'angle de vision de Sirguel. Celui-ci comprit qu'il se trouvait devant l'image de Belgor.

Une partie de son cerveau résistait et cherchait à voir en face le phénomène : encore un autre fantasme façonné par quelque incroyable machine à hypnose. Mais peu à peu la part consciente de son esprit perdait pied. Sa lucidité était balayée par une terreur sans bornes, ancestrale, issue des replis les plus profonds de son être. Il savait que ce ne pouvait pas être vrai. Et pourtant...

C'était... oui, c'était innommable. Proprement insoutenable. La hideuse vision l'englobait maintenant tout entier. Elle déferlait de toutes parts, elle s'imposait à lui dans toute sa monstruosité tangible. Impossible de reculer devant son évidence. La conscience de Sirguel vacillait sous l'impact de la chose démentielle dont les contours torturés se projetaient vers lui. Comme autant de bras pour le happer, pour déchirer sa chair. Quelque chose au fond de lui se recroquevillait comme sous l'effet d'un attouchement im-

monde. Il se sentait le corps prêt à éclater ; il avait l'impression que chacun de ses nerfs lui était arraché, que sa peau était écorchée vive, qu'un trépan lui vrillait le crâne, pour forer dans le cerveau un trou sans fond.

Sirguel hurla. Mais il n'entendait pas son hurlement. A la place de sa voix il percevait un rire, dont les échos se répercutaient comme sous les hautes voûtes d'une caverne : un rire bestial et forcené, dans lequel se résumaient toute la cruauté du monde, tout le mal primordial. Les vagues de ce rire étaient une tempête où il se noyait. Il sombra. Sa personnalité fut annihilée. Il *fut* Belgor. Il devint l'entité monstrueuse dont il niait la réalité. Il vit par ses multiples yeux, pensa par ses milliers de cerveaux, et il sut que le Mal existait.

Très longtemps après, il eut conscience que la chose s'était retirée de lui — ou plutôt qu'elle avait cessé d'aspirer son être pour le projeter à l'intérieur d'elle. Il s'éveilla et son retour à la vie était aussi pénible et douloureux qu'une naissance. Chaque parcelle de son moi se reconstituait laborieusement, après la désagrégation dont il avait été l'objet. Il ne conservait pas un souvenir entier de sa vision. Mais les bribes qui en subsistaient lui étaient suffisantes pour bénir l'oubli qui l'avait frappé.

Il se trouvait dans son cachot. Il en reconnaissait l'odeur moisie et le sol détrempé sous lui. Comment il y était revenu et depuis combien de temps, il l'ignorait. Il savait simplement que les affres de la faim commençaient à tenailler son estomac, celles de la soif à brûler son gosier. Il se sentait en proie à une faiblesse intense et parvenait à peine à remuer son corps. Il eut du mal à extraire de sa mémoire la notion de son identité, le rappel des circonstances qui l'avaient amené ici. Gerboise 2, Alphanor, la ville basse étaient des souvenirs lointains et dénués de couleurs. Tout cela semblait bizarrement étranger ; c'était un ensemble de choses abstraites qui ne le concernaient pas. Il songea au message qu'il avait transmis à Herko peu après son entrée dans le monde-piège de Gorkonde. Il avait capté la réponse du zerghi indiquant qu'il avait reçu les instructions. Il était évident pourtant, quoi qu'ait pu tenter l'O.R.I., que les efforts pour le sauver avaient échoué. Sinon il ne serait pas encore ici à croupir dans cette geôle sinistre. Mais tout cela avait-il encore quelque importance ? Un immense détachement l'envahissait. Le sort qui pouvait être le sien le laissait indifférent. Comme s'il

s'était dédoublé et qu'il fût en train de se regarder par les yeux d'un autre. Il eut le temps de songer que son intégrité mentale avait dû être lésée en quelque sorte, au cours de l'atroce vision, avant de sombrer à nouveau dans l'inconscience.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait le tira du sommeil, après un nouveau laps de temps qu'il était incapable de déterminer. Il entendit se rapprocher des pas, des mains se saisirent de lui, il fut traîné le long des marches qui menaient aux couloirs. A l'extérieur du cachot, une foule de gardes armés l'attendait. Ils se déployèrent à sa sortie et l'entourèrent. Une longue marche commença. La conscience revenait à Sirguel par degrés. Il se rendit compte qu'ils franchissaient une porte à l'aspect extraordinairement ancien, à l'encadrement chargé de motifs sculptés représentant des cohortes de monstres non-humains. Le souterrain qu'ils empruntèrent ensuite était en déclivité ; son cours en spirale s'abaissait de plus en plus, comme pour plonger dans les entrailles mêmes de la planète. Des relents indéfinissables frappèrent l'odorat de Sirguel, des senteurs séculaires qui semblaient provenir d'un univers situé en d'autres temps et peuplé par d'autres races. L'atmosphère humide du souterrain était suffocante, presque irrespirable. L'air pesant qui y séjournait régnait ici depuis des millénaires, sans jamais avoir été renouvelé.

A mesure qu'ils progressaient, la pente se faisait plus abrupte et ils devaient ralentir l'allure pour éviter d'être entraînés le long du sol glissant. Mais les gardes qui escortaient Sirguel avaient manifestement une expérience précise du trajet ; ils se retenaient à la muraille à des points d'appui et des aspérités qu'ils semblaient connaître de longue date. Sirguel haletait et trébuchait presque à chaque pas. Il se demanda combien de kilomètres ils avaient parcourus. Ce périple interminable paraissait durer depuis des heures. A quelles incroyables profondeurs se trouvait l'endroit où ils se rendaient ?

Enfin lui parvint une sourde rumeur, qui s'amplifiait peu à peu tandis que de lourds parfums d'encens montaient à leur rencontre. A un détour du souterrain, Sirguel sursauta devant ce qui s'offrait à son regard : une salle peuplée par une foule immense, s'étendant à perte de vue sous la lumière fuligineuse des torches. C'était de cette foule prosternée qu'émanait la rumeur : le son d'une litanie proférée sur un ton monocorde par des milliers de bouches. Sirguel comprit qu'il avait sous les yeux le spectacle

qu'aucun mortel n'avait pu revenir décrire après l'avoir vu : le lieu secret où se tenaient les assises du culte de Belgor.

5

ENTRAINÉ par les gardes, il fut conduit jusqu'à un vaste socle de pierre surélevé. On lui fit gravir des gradins. Au sommet du socle se tenaient les prêtres du dieu maudit, au nombre de neuf, toujours revêtus de leur uniforme et affublés de leur cagoule. La foule des adorateurs s'était maintenant redressée. De toutes parts des visages étaient tournés vers Sirguel, le regard brûlant, les traits convulsés par la férocité. Les gardes se massèrent plus étroitement autour de lui et le menèrent vers un entablement. Au centre de celui-ci était creusée une profonde rigole qui débouchait sur une sorte d'auge. De longues traînées brunâtres y étaient incrustées : le sang séché des innombrables victimes qui avaient subi ici un ignoble sacrifice.

Soudain, se détachant du groupe des prêtres, surgit à sa vue Noara. Elle aussi était vêtue d'une tenue rituelle. Un collant de soie rouge sombre épousait entièrement les formes de son corps, ne laissant à nu que la tête et le cou. Par-dessus, elle portait une lourde cape en velours de même couleur, traînant jusqu'à terre. Des bijoux d'une somptuosité barbare ornaient sa poitrine. Ses cheveux pendaient librement et étaient couronnés d'une tiare aux reflets de cuivre. C'était la vraie Noara qui se trouvait devant lui, celle du premier soir sur Gerboise 2, et non plus l'une des femmes illusoires qui l'avaient attiré jusqu'ici. Mais la terrifiante fixité de son regard témoignait de l'état de transe où elle se trouvait.

L'un des prêtres vint à côté d'elle et lui tendit un long poignard à la lame recourbée, au manche incrusté de nacre et de rubis. Noara s'en saisit d'un geste brusque. En même temps les gardes forçaient Sirguel à se courber sur l'entablement. Il banda ses muscles pour leur résister mais ils étaient trop nombreux, leur poigne pesait trop inexorablement sur ses épaules et son dos. Relevant la tête, il vit comme en rêve Noara s'approcher de lui, le poignard brandi, avec son visage fixe aux yeux inexpressifs. Elle s'immobilisa devant lui et, lentement, son bras armé du poignard s'abaissa. Sirguel sut que, dans les secondes à venir, il allait être

proprement égorgé comme un mouton. Il lui restait une seule faible chance d'échapper à son sort. C'était là une procédure d'urgence, un moyen extrême auquel il n'avait que rarement recours. Mais cela lui avait déjà permis plusieurs fois de braver la mort.

Le conditionnement inculqué par l'O.R.I. aux astronautes assermentés mettait en jeu certaines facultés *psi*, comme celle qui permettait, grâce à une action psychique modifiant la structure de base de l'univers environnant, de se déplacer de façon limitée dans le temps. Rassemblant toute son énergie mentale, Sirguel axa sa volonté vers ce but. Son cerveau ne fut plus qu'un seul bloc, concentré sur le résultat à obtenir. Le temps se dilata. La seconde en cours sembla s'étirer interminablement. Le geste du bras de Noara descendant vers lui ralentissait et se figeait. Puis un brouillard noya les contours de la scène. Les données spatio-temporelles s'altéraient. Quand le brouillard se dissipa, Sirguel sut qu'il avait réussi. Il venait de reculer d'une minute dans le temps et se retrouvait à l'instant où Noara faisait son apparition.

Les paradoxes passagers qui s'ensuivirent étaient suffisants pour semer la déroute parmi ses adversaires. En effet la distorsion imprimée au temps par Sirguel s'accompagnait d'un dédoublement apparent de son corps dans l'espace. Aux yeux des gardes qui, une minute plus tôt, le conduisaient à l'entablement de pierre, son double venait de faire son apparition à quelques mètres de là sur ce même entablement. En même temps, le Sirguel prisonnier des gardes fondait entre leurs mains comme de la fumée, tandis que le vrai Sirguel — qui par son saut dans le temps avait annulé la réalité de ce moi antérieur — bondissait vers eux en les bousculant. Il en résulta un moment de confusion dont Sirguel profita pour fendre les rangs des prêtres et s'emparer de Noara, qu'il attira à l'écart. Il arracha à un garde trop surpris pour réagir son fulgurant et, tout en reculant, s'en servit pour tenir en respect ses adversaires. Il n'avait pas lâché Noara qui se serrait contre lui passivement.

L'entraînant avec lui, il dévala les gradins. Devant eux la foule des assistants, effarée, battait en retraite. Sirguel avisa l'entrée d'un passage et s'y engouffra. Face à lui s'ouvrait un souterrain analogue à celui qu'il avait suivi pour se rendre à la salle des sacrifices. Il s'y engagea en courant, emmenant Noara. Dans leur dos, retentirent les pas précipités des adeptes de Belgor qui s'étaient ressaisis et les pourchassaient. Sirguel aperçut un renfoncement obscur et ils s'y dissimulèrent. La troupe passa à leur hau-

teur et s'éloigna. Quand le silence fut revenu, Sirguel sortit avec Noara et emprunta un souterrain adjacent.

Les souterrains décrivaient un véritable labyrinthe mais Sirguel s'orientait sans peine ; il lui suffisait, chaque fois, de choisir la voie la plus ascendante : celle qui remontait vers la surface de la planète. A mesure qu'ils progressaient, l'atmosphère devenait moins humide, l'air moins fétide. Enfin un jour blême éclaira un lointain orifice. Quand ils le franchirent, ils se retrouvèrent à l'air libre. A leur droite s'étendaient les frondaisons de la forêt violette. A leur gauche, à cinq cents mètres de distance, se dressait une vaste construction à l'architecture disparate qui était la partie visible du temple de Belgor. Le caprice du tracé des souterrains les avait fait émerger hors de l'édifice.

Sirguel abandonna la main de Noara et regarda la jeune fille. Elle était tournée vers lui ; malgré son visage défait, un sourire se lisait sur ses lèvres lasses. Dans leur course elle avait perdu ses bijoux et ses ornements, déchiré ses vêtements d'apparat. Des lambeaux arrachés laissaient apercevoir sa peau nue. Elle ne ressemblait plus à une idole inhumaine ; elle n'était plus ce mannequin privé d'âme, cette sacrificatrice sanguinaire. Son regard était vivant et ses yeux brillaient. Elle ouvrit la bouche comme pour parler mais ses lèvres tremblèrent sans émettre un son. Deux larmes coulèrent sur ses joues salies. En un brusque élan, elle se jeta dans les bras de Sirguel.

Subitement des rumeurs s'élevèrent. Un bruit lointain de voix, entrecoupé de cris et de clameurs, retentissait dans l'atmosphère. Sirguel se retourna et vit une horde armée surgir du temple. Leurs poursuivants étaient à nouveau sur leurs traces.

Il éprouva un sentiment de désespoir mêlé de fatalisme. Quelle chance leur restait-il ? Il avait usé sa réserve d'énergie psychique dans la salle des sacrifices, en reculant dans le temps, et ne pouvait plus avoir recours à ce stratagème. La situation était sans issue.

Mais Noara hochait la tête en gardant apparemment tout son calme. « Venez, » dit-elle. « Il nous reste un moyen. »

Elle le conduisit vers la forêt proche en expliquant : « Il y a de multiples seuils invisibles qui permettent de passer d'une zone à illusions à l'autre. J'en connais certains. Ils perdront du temps à localiser celui que nous aurons choisi. »

Ils étaient parvenus devant un grand rocher rougeâtre, qui se dressait au milieu des arbres géants tel un tumulus. « Ici, » indiqua Noara. Elle contourna le rocher. Sirguel la vit à demi disparaître à sa vue. « Suivez-moi, » ajouta-t-elle d'une voix pressante, tandis que les contours de sa silhouette devenaient de plus en plus flous.

Sirguel prit le même chemin. Sans transition, le décor autour de lui bascula, et il se retrouva dans un autre paysage. Il reconnut la plage rose au bord d'un océan doré qu'ils avaient déjà vue à leur arrivée sur la planète. Il se souvint de l'aspect qu'offrait Noara dans cette zone : celui d'une jeune amazone à demi nue sous des voiles transparents. Cette fois le mécanisme à illusions n'agissait plus sur sa compagne : Noara restait la même, avec ses vêtements de grande prêtresse en lambeaux ; et son visage demeurait celui de la jeune fugitive du premier soir.

« Je suis délivrée de leur sujétion, » expliqua-t-elle. « Je ne peux plus être soumise à l'action des Machines à Images. »

Brièvement, elle raconta à Sirguel son histoire. Comme il l'avait deviné, les sectateurs de Belgor enlevaient, à intervalles périodiques, des femmes pour en faire successivement des sacrificatrices et des victimes. Tel était le sort advenu à Noara, et le traitement qui lui avait été réservé. Peu après sa capture, toutefois, elle était parvenue à échapper à ses ravisseurs — c'était ce soir-là que Sirguel l'avait rencontrée. Mais les prêtres l'avaient retrouvée un peu plus tard et réduite à leur merci, en annihilant sa volonté. Grâce aux drogues spéciales qu'ils utilisaient, ils greffaient dans l'esprit de leurs prisonnières des implants hypnotiques, les transformant en robots dociles à leurs ordres.

Il avait fallu le choc mental causé par cette évasion, conclut Noara, pour rompre ses chaînes mentales et la libérer de sa soumission involontaire à ses bourreaux. C'est pourquoi elle était redevenue elle-même : celle qu'il avait vue la première fois, aux abois, cherchant désespérément à s'échapper — et pourtant déjà soumise à son insu à un conditionnement lui interdisant de révéler à son sauveteur le danger qui la menaçait.

Un tumulte éclata dans l'air. Leurs poursuivants venaient à leur tour d'apparaître dans le décor de la plage rose. Noara et Sirguel se mirent à courir. Brusquement, ils se retrouvèrent dans la plaine gris fer du début, hérissée d'échardes de métal. Sirguel comprenait maintenant que les zones à illusions étaient localisées

géographiquement, chacune d'entre elles étant séparée par une frontière stable.

Mais le temps pressait. Les adeptes de Belgor gagnaient du terrain et déjà ils faisaient irruption, à moins de cent mètres d'eux, dans le décor de la plaine métallique. Soudain Noara trébucha et perdit l'équilibre. Sirguel se baissa pour l'aider à se relever. Les yeux de la jeune femme étaient éperdus. « Je ne sais plus où est la Porte, » dit-elle d'une voix haletante. « Le chemin d'Alphanor... je l'ai oublié ! » Très proches maintenant, retentissaient les cris de leurs adversaires qui les rejoignaient. Sirguel leur fit face. Puis autre chose attira son regard.

Sous ses yeux les contours du paysage tremblotaient et s'estompaient, une zone floue s'y dessinait dont le centre était occupé par un tourbillon d'énergie. Et par la faille béante ainsi apparue, à l'issue de la ligne de passage mystérieuse entre deux mondes, il voyait surgir les uniformes vert et or des patrouilleurs de l'O.R.I., il voyait à leur côté la duveteuse masse mauve de sa mascotte symbiotique : l'étrange forme de vie qu'était le zerghi.

— « Herko ! » s'exclama-t-il.

Ainsi, à leur insu, la Porte dimensionnelle était à quelques mètres d'eux ! Au même instant il entendit une voix familière le héler : une voix télépathique qui résonnait à l'intérieur de son cerveau. Il transmit à la créature de Véga un intense message de gratitude : « Je crois bien, Herko, que JAMAIS tu n'étais arrivé aussi à temps ! » A quelque distance de là, les hommes de l'O.R.I. encerclaient les sectateurs de Belgor qui s'enfuyaient en désordre, se repliant par les seuils qui débouchaient sur la zone à illusions adjacente. Certains, frappés par le jet des éclateurs, s'écroulaient sur le sol où ils se tordaient dans un spasme.

Pourtant... (la réponse mentale du zerghi parvenait à Sirguel) *instructions exécutées sitôt données.* De la série d'informations qu'il relayait jusqu'à Sirguel, il résultait qu'il venait seulement de recevoir le message de celui-ci. Aussitôt capté cet appel à l'aide, il s'était téléporté au siège de l'O.R.I. et les agents de l'organisme avaient gagné instantanément les lieux. Le tout n'avait pas duré plus de dix minutes.

Dix minutes ! Sirguel poussa un soupir d'accablement. Dix minutes de temps objectif, quand on pensait à l'accumulation des événements qui s'étaient succédés sur Gorkonde ! Il chancela légèrement, comme au bord d'un abîme sans fond. L'espace et le temps défiaient parfois tous les concepts et leurs mystères étaient

insondables. Il regarda Noara. Celle-ci lui souriait sans comprendre. Il lui prit la main. Autour d'eux retentissaient les dernières déflagrations des armes thermiques, les dernières plaintes des survivants du culte maudit. Sirguel conduisit Noara vers la Porte des mondes. L'horreur de leur aventure sur Gorkonde se dissipait comme un cauchemar impalpable. Oui, après tout, c'était comme s'il avait rêvé tout cela et allait se retrouver dans son univers normal, après une inconscience de quelques minutes où il avait vécu en esprit cet absurde périple, ce délirant enchaînement de circonstances. Ils franchirent tous deux le seuil hyperdimensionnel, se retrouvèrent dans la zone indécise de transition qui séparait les deux mondes. Ils étaient dans un néant gris et feutré. Il y avait à l'autre bout du passage le tumulte et les lumières d'Alphanor, la foule bigarrée, la vie intense. Au-delà, le vaste champ de l'espace et des étoiles, la succession infinie des univers. Et, dans la sienne, la main de Noara abandonnée, paisible, blottie comme un animal confiant.

HENRY SLESAR

Une vie toute tracée

Notre vie est peut-être un roman, ou un film. C'est bien connu. Mais l'important, c'est de ne pas sauter les pages pour aller tout de suite à la fin, ou de ne pas regarder le scénario...

LEGGET s'était bien aperçu que Mitch Cohen l'évitait mais, dans son état végétatif de ces dernières semaines, cela lui avait fort peu importé. Mais maintenant, cela lui importait, et il l'avait pratiquement coincé contre le mur non-figuratif de Thomajon's, un petit bistrot du Sunset Strip. Ils étaient devenus amis depuis leur rencontre à une réception donnée par le studio. Ils avaient découvert qu'ils étaient tous deux des fils de Chicago, transplantés comme les palmiers. Ils partageaient la même nostalgie de rigueur, et la même attitude, critique envers Los Angeles, et cynique envers les milieux de cinéma. Il y avait trois ans de cela. Mitch travaillait d'arrache-pied du bon côté de la caméra, c'est-à-dire derrière, et empochait de confortables chèques. Legget lui, dont l'ambition était de devenir producteur, arrivait tout juste à se maintenir à flot sur les eaux tumultueuses de Hollywood.

Legget savait d'ailleurs parfaitement pourquoi, depuis leur dernier déjeuner commun à la Plume de Coq, Mitch ne tenait pas particulièrement à le revoir. « Allons, n'en parlons plus, » dit Mitch généreusement en effaçant le passé d'un geste de sa large patte. « Je voyais bien que ça n'allait pas, Norman. Cette ville te porte sur les nerfs. A propos, tu as trouvé du travail ? »

— « Oui, » dit Legget sans lever les yeux de son verre. « Depuis ce matin. Assistant de Marty Lang à Universal. »

— « Bravo ! Tu bouges de nouveau ! »

— « Exactement, Mitch, je *bouge*. Je ne suis plus au point mort, et je tenais à te le dire. » Il leva les yeux sur son ami, sans craindre de lui montrer l'intensité de son regard. « J'ai trouvé ma réplique, Mitch, juste comme je te l'avais dit. J'avais perdu ma réplique, et puis je l'ai retrouvée. »

— « Norman, Norman, » gémit Mitch, « ne recommence pas à avoir ces *idées...* »

— « Ce ne sont pas des idées, mais des *faits*. Je sais que j'ai dû te paraître cinglé la dernière fois, parce que je n'avais pas de preuves. Mais maintenant, j'en ai, Mitch. Je peux *tout* prouver, à n'importe qui. Je te demande seulement de m'écouter.

» Je t'avais déjà parlé de mon aventure à Chicago. Je travaillais dans un vieux building de Michigan Avenue, à écrire des articles publicitaires à la noix, sur le nettoyage à sec, l'aviculture et Dieu sait quoi encore. Tu connais ces immeubles commerciaux : un million de portes en verre dépoli avec des noms bizarres dessus : des gens qui fabriquent des couronnes en or, des boîtes en carton ondulé et un tas de machins... Un jour, j'avisai une porte où il y avait marqué : PRODUCTIONS DESTINÉE. Ç'aurait pu être quatorze millions de choses différentes, bien sûr, mais ma curiosité était éveillée et je suis entré me renseigner. Je fus reçu par une fille au visage complètement vide, dont je ne pus rien tirer de précis. J'entrevis des millions de classeurs et entendis le bruit de milliers de machines à écrire. Elle me proposa même de parler à un des directeurs, mais cela ne m'intéressait plus tellement et je laissai tomber.

» Les choses en seraient restées là si, un jour, je n'avais pas cherché le Théâtre de l'Ouest de Willie Hyam, qui se trouve quelque part vers Ventura. Il voulait que je fasse un petit speech à ses élèves-comédiens. Je me perdis et aperçus, bien à l'écart derrière les poteaux téléphoniques, un petit immeuble en stuc blanc. Je ne l'aurais sans doute pas remarqué, n'était cette plaque à côté de la porte, qui disait : PRODUCTIONS DESTINÉE. Ma curiosité fut piquée au vif. Quoi qu'il en fût, ces gars de Chicago avec leurs classeurs et leurs machines à écrire avaient une succursale sur la côte ouest.

» Je suivis la même routine que la première fois. La réception que me réserva la secrétaire fut glaciale — elle désirait connaître la raison de ma visite, mais la raison *précise*. Je me fis passer pour un journaliste intrigué par leur raison sociale, mais cela ne me mena nulle part, d'autant plus que je n'avais pas de carte de presse. Mais cette fois, j'insistai jusqu'à ce qu'un gars se dérange. C'était un homme grand et maigre du nom de Ankim, habillé comme un entrepreneur de pompes funèbres. La seule chose dont je me souvienne de son visage, ce sont ses cheveux blancs et cireux, sans doute faux. Lorsque j'y repense, le plus cu-

rieux, c'était le *vide* de son visage, et le vide du visage de la fille. Il fut poli sans obséquiosité, mais ne m'apprit rien. Lorsque je lui demandai si sa compagnie avait quelque chose à voir avec le cinéma, en sous-entendant que j'étais une huile et pourrais peut-être les aider, il sourit et me dit : dans un sens, dans un sens très limité. La prochaine chose dont je me souvienne — écoute-moi bien, car cela devient complètement dingue — c'est d'être assis au volant de ma Volks. Je n'avais pas bu, et je n'ai eu aucune perte de conscience, mais j'étais simplement *là*, remontant le Hollywood Freeway vers Westwood. Je ne vis jamais le théâtre de Willie Hyam, et mon seul souvenir des Productions Destinée était une sensation viscérale glaciale qui me tordait jusqu'à la moelle. C'était comme si j'avais pris contact avec une chose située en dehors de toute *réalité* — rien à voir avec des histoires de fantômes — un peu comme la, Dieu merci, seule fois que j'ai pris de la drogue — tu te souviens, j'avais l'impression d'avoir des yeux au bout des doigts... Non, Mitch, je vois ce que tu penses, mais tu te trompes. Je n'avais pas bu ni pris de la cocaïne. J'étais... secoué, voilà tout.

» Bref. Je ne repensai plus aux Productions Destinée pendant au moins un an et demi, jusqu'à ce que ce damné brouillard descende sur moi.

» Je ne sais comment décrire ça. C'était une sorte de léthargie, d'inertie, mais plus que cela. C'était l'époque de mon divorce d'avec Phyllis, et je crus d'abord que cela avait un rapport, mais non. Quitter Phyllis, c'était comme couper un membre mort depuis des années — je ne sentis même pas la hache tomber. J'agissais comme un automate; poussé par mes instincts et mes habitudes, je me propulsais entre la salle à manger, la salle de bains et la chambre à coucher. Je ne désirais voir personne, aller nulle part, ni faire quoi que ce soit. Je rassemblai finalement suffisamment d'énergie pour exposer mon cas à Fiedler — c'est mon psychiatre — et il appela ça un syndrome d'*Oblomov*, d'après le héros d'un roman russe qui perd le goût de la vie et reste tout le temps au lit. Je n'en étais même pas là — j'étais indifférent, mais insatisfait.

» Evidemment, cela influa défavorablement sur mon travail. J'étais avec Dmitri chez Warners et, comme tu le sais, il m'a fichu dehors. Je m'en fichai complètement ; je n'essayai même pas de trouver autre chose. Je passais toutes mes matinées à traîner dans la maison, et tous mes après-midi au cinéma. Sans doute

un reste de mon enfance : j'y étais tous les jours, au balcon, regardant bouche bée d'autres vivre ma vie pour moi. Cela correspondait parfaitement à mon état d'âme. Je vis tous les films de la ville, certains même deux fois. Ce fut alors que je me souvins des Productions Destinée.

» Mitch, cesse de regarder autour de toi. Je ne vais pas devenir violent. Je sais que ma théorie t'a paru complètement cinglée la dernière fois, mais tu ne savais pas tout. Après tout, ce n'est pas seulement *ma* théorie, la prédestination et tout ça. D'innombrables civilisations y ont cru pendant des siècles. *C'était écrit.* Tu connais cette phrase, Mitch. Tout est écrit d'avance, sur une sorte de... papier céleste. Toutes nos vies. Le Karma. Le Destin. Kimset. La *Destinée,* Mitch, tu comprends ?

» Ce fut alors que me vint l'idée que c'étaient peut-être les gens des Productions Destinée qui Ecrivaient. Après tout, si c'est *Ecrit,* réellement *Ecrit,* il faut bien que quelqu'un l'écrive, au sens propre du terme. Prends un film, par exemple. Ce n'est évidemment qu'une simulation de la réalité, de la vie, mais il faut l'*écrire* d'abord, il faut bien que quelqu'un dise aux acteurs ce qu'ils doivent dire et faire. Et il me sembla que, si *ma* vie était ainsi écrite, j'avais peut-être simplement... *perdu ma réplique.* C'était la seule explication possible, Mitch, c'est peut-être ce qui arrive à des millions de gens qui perdent leur réplique dans le manuscrit de leurs vies...

» Je voulais en avoir le cœur net. Il me fallut plusieurs jours pour retrouver l'immeuble de stuc blanc des Productions Destinée — et je vis que son architecture était trompeuse ; il n'était pas si petit que cela. Cette fois, j'étais allé jusqu'à me munir d'une ancienne carte de presse, et je ne bougeai pas de l'antichambre jusqu'à ce que la secrétaire au visage vide fût allée chercher Mr Ankim.

» Je lui dis sans détours ce que je pensais de la nature des Productions Destinée et du travail qui s'y faisait. Il se força à sourire, et feignit de me prendre pour un fanatique religieux, mais je ne me laissai pas faire. Je continuai à jouer le rôle du « reporter » et le menaçai de le dévoiler au public californien — en entendant cela, il devint encore plus blanc et cireux et me demanda de venir dans son bureau privé.

» Et là, il me dit toute la vérité, Mitch. C'était bien cela. C'était ici que *Tout Etait Ecrit.* Tout. Ta vie. Ma vie. La vie de tout le monde.

» Tu me regardes de nouveau d'un drôle d'air. Bah, je ne t'en blâme pas. Mais écoute la suite. Il m'en donna la preuve. La preuve que tout était écrit ici. Non, pas tout. Ce n'était que la succursale de Los Angeles. Ils en avaient des milliers de par le monde, me confia Ankim avec lassitude. A cause de l'explosion démographique, ils devaient sans cesse ouvrir de nouveaux bureaux, et trouver de nouveaux moyens de déguiser leurs activités. Et, bien sûr, ils se mettaient à la page. Dans le temps, ils écrivaient la vie d'un homme comme un roman de l'époque victorienne, mais maintenant ils utilisaient des techniques plus rapides, sous la forme de scénarios... Ne me regarde pas avec ce sourire, Mitch ; j'ai vraiment *vu* un de ces scénarios, *le mien*...

» Oui, oui, réellement. J'expliquai à Ankim ce qui m'arrivait, comment j'étais en quelque sorte *embourbé*. Je lui dis que j'avais perdu ma réplique dans le scénario de ma vie, et que je voulais la retrouver, que je voulais savoir ce que je devais faire maintenant. Cela ne lui plut pas du tout. Il me dit que je faisais erreur, que les gens avaient souvent des périodes d'indécision, mais que personne ne perdait jamais sa réplique. Imagines-tu qu'il me conseilla même de me faire psychanalyser ? Je lui dis qu'il n'y avait rien à faire, que je voulais *savoir*. Je voulais que l'on me conseille, que l'on me guide, que l'on me *dirige*. Il me répondit qu'il n'en était absolument pas question, que personne ne pouvait voir le scénario de sa propre vie, jamais, que c'était strictement interdit par le Règlement. Je lui expliquai que je ne désirais pas tout lire, que je ne *voulais pas* savoir tout ce qui allait m'arriver, surtout pas... Je désirais simplement connaître ma prochaine réplique, ma prochaine *scène*. Et s'il ne m'y aidait pas — je ne te le cache pas, Mitch, je l'ai menacé de tout dévoiler au monde entier, et lui ai dit qu'il regretterait amèrement de n'avoir pas fait cette petite entorse au Règlement...

» Il finit par céder. Il appuya sur un bouton, puis dit à la secrétaire au visage vide ce qu'elle devait faire. Elle étouffa un cri de surprise, mais obéit docilement. Elle revint avec un scénario. Oui, Mitch, un *scénario*, plus gros que l'annuaire du téléphone de Los Angeles — Dieu merci ! Mon histoire semblait encore confortablement longue. Puis, Ankim chercha lui-même où j'en étais resté. Ce n'était même pas encore à la moitié du scénario, et il ne m'en montra que deux, trois pages. Et devine ce qu'il y avait marqué ? SCÈNE 13490, et elle se passait *dans les bu-*

reaux des Productions Destinée ! Tu vois, Mitch, même ma visite chez eux ! Tout était *Ecrit*. A la machine, pour être précis.

» Puis il me montra la page suivante, avec la SCÈNE 13491, INTÉRIEUR - JOUR - BUREAU DE MARTY LANG.

» Je te le jure, Mitch, la scène entière y était. Moi et Lang, parlant du film qu'il se préparait à faire pour Universal, bavardant de choses et d'autres. Puis, il me faisait une proposition, que j'acceptais. La scène se terminait là, et Ankim m'arracha le scénario des mains.

» Je ne protestai pas. Ankim paraissait très embêté, et je n'insistai pas pour en savoir davantage. Il me raccompagna très amicalement — je suppose qu'il était soulagé que ce fut terminé — et alla même jusqu'à passer son bras autour de mon épaule. Au passage, il me montra les interminables files de classeurs et une centaine de filles au visage anonyme tapant sur leur IBM. Il me laissa dans un couloir à une certaine distance de la réception, disant qu'il devait remettre mon scénario en place. Il y avait marqué quelque chose sur la porte du bureau où il entra, mais je n'y prêtai pas vraiment attention sur le moment. J'étais trop occupé à penser au lendemain, me demandant si cela se passerait vraiment comme c'était écrit...

» Le lendemain matin — *ce* matin, Mitch — j'allai carrément voir Marty Lang à Universal. Sans avoir pris rendez-vous, sans le prévenir de ma visite. Je dis simplement au garde que je voulais le voir, et Lang accepta. Il y avait neuf chances sur dix pour qu'il refuse, mais il accepta. Et sais-tu, Mitch ? Nous jouâmes la scène. La même scène. Exactement *comme elle avait été Ecrite*. Je connaissais toutes mes répliques, et il connaissait les siennes — comme s'il avait passé la nuit à les potasser. Et, comme prévu dans le scénario, je devins son assistant. »

Mitch Cohen ne dit rien pendant un bon moment. Puis, il eut un pâle sourire. « Dis-moi, as-tu le droit de me dire tout ça ? Je suppose que tu lui a promis le secret lorsqu'il t'a permis de regarder dans ton... scénario ? »

— « Oui, » dit Legget en repoussant son verre. « Je le lui avais promis, mais il est difficile de taire une pareille chose. Je pense qu'Ankim s'en est rendu compte, et c'est cela qui me fait peur, Mitch, terriblement peur... »

Mitch regarda sa montre. « Bigre, je ne savais pas qu'il était si tard, Norman. Il faut absolument... »

Legget posa sa main sur le bras de son ami. « Mitch, je me rappelle maintenant de ce qu'il y avait marqué sur la porte du bureau où Ankim était allé porter mon scénario... »

— « Sérieusement, Norman, il faut vraiment que je parte. On doit passer des rushes ce soir... »

— « Mitch, *écoute-moi.* Sur la porte, il y avait marqué : *Salle de Rewriting.* »

— « Comment ? »

— « Salle de Rewriting, » répéta Legget, mais son ami n'eut aucune réaction. Au lieu d'insister, il lui tapa amicalement sur l'épaule.

« Bien sûr, mon vieux, » lui dit-il avec un sourire empli de lassitude. « Va voir tes rushes. Je ne voulais pas te retenir si longtemps. »

— « Il faudra qu'on se revoie, » dit Mitch. « Phyllis et toi — enfin, je veux dire tu pourrais peut-être venir passer un week-end avec nous au Canyon. »

— « Bien sûr, » dit Legget. « Avec plaisir. »

Après le départ de Mitch, il demanda au garçon de lui servir la même chose. Il y avait de plus en plus de monde dans le bar. Un jeune couple avait pris place non loin de lui. La jeune fille était élégamment vêtue et répondait aux boniments de son compagnon avec une indifférence glaciale. Legget écouta le rythme familier de leur discussion, puis regarda avec intérêt le jeune homme serrer les mâchoires avec colère, avant de se lever et de partir. La jeune fille accepta ce départ avec une parfaite indifférence et jeta à Legget un long regard de côté. Comme il serait satisfaisant de se glisser sur le tabouret vide, de faire connaissance avec elle et de lui raconter, d'une façon aussi enjouée que possible, l'histoire que Mitch Cohen ne voulait pas croire ! Bien entendu, elle n'y croirait pas davantage, mais Legget avait besoin de parler encore des Productions Destinée, d'Ankim, du scénario et de cette terrible Salle de Rewriting. Il venait juste de prendre sa décision lorsqu'il se rendit compte que la jeune fille, les bouteilles et le bar commençaient à pâlir et à disparaître, comme dans un fondu enchaîné...

Traduit par Frank Straschitz.
Titre original : The moving finger types.

SALLY DANIELL

Un enfant pas comme les autres

Les enfants ne cessent de s'étonner, de s'émerveiller des choses les plus simples ; ils découvrent sans cesse et chaque geste leur est une expérience. Pour cela nous les envions parfois et, parfois, nous nous demandons s'ils ne voient pas plus loin que nous, si leur regard ne leur révèle pas autre chose que nous ignorons et qui pour toujours nous restera caché... On a écrit de nombreuses pages sur ce thème mais Sally Daniell nous prouve ici qu'il est aussi inépuisable que la magie enfantine.

LORSQUE pour la première fois, ce mercredi-là, Matthew entendit le langage étrange des Errants, il ne le reconnut pas pour tel. Ce n'était qu'une suite de sons creux et hésitants, à la sonorité grave mais sans timbre défini, un peu comme un ancien 78 tours joué sur 33 tours, et qui n'étaient guère plus remarquables que la plupart des phénomènes bizarres qui parvenaient journellement à ses sens perturbés. Il se trouvait alors au milieu du terrain vague, en train de construire un appareil aussi compliqué qu'inutile avec des bouts de fil de fer rouillé et des boîtes de conserve, et après avoir tendu l'oreille un instant il ignora tout simplement ce drôle de bruit.

Il avait en effet la possibilité d'isoler son esprit à volonté de ce qui ne lui plaisait pas. Comme on le lui avait suffisamment répété, il savait qu'il était un enfant pas comme les autres. Il était né avec un cerveau endommagé qui l'affligeait de toutes sortes de réflexes incontrôlés, de tics et de balbutiements nerveux. Ses réactions étaient la plupart du temps brutales, son écriture difficile, sa démarche claudicante et à certains moments il avait l'impression bizarre d'être déphasé par rapport à ce qui était autour de lui. En échange, il lisait les livres de la bibliothèque du collège et se savait capable, sans toutefois oser le crier sur les toits, de percevoir si bien les motivations des gens qu'il comprenait leurs

actions bien mieux, la plupart du temps, qu'ils ne les comprenaient eux-mêmes.

Le vendredi, sa mère l'envoya chercher du pain à la boulangerie voisine et là il renversa une pile de biscuits. « Maladroit ! » rugit le vendeur. « A ton âge, tu devrais regarder où tu mets les pattes ! » Matthew essaya de remettre en place les boîtes éparpillées sur le sol mais ne réussit qu'à écraser son pain.

Une fois dehors, il lui fallait affronter la bande de garnements qui tenaient la rue à cet endroit, jetant devant eux des capsules de bière et des mégots et apostrophant les passants. « Tiens, voilà le génie, » railla l'un d'eux. « Où tu vas comme ça, l'artiste ? » Puis ils se mirent à lui jeter des capsules et des pierres dans les jambes dans l'espoir de le troubler et de le faire tomber. « Alors, chétif, on va faire les commissions pour sa maman ? »

— « Il me semble, » murmura Matthew en évitant un projectile.

— « Il *lui* semble, écoutez-moi le génie, » lança dédaigneusement un autre tout en visant posément la tête de Matthew qui esquiva le caillou de justesse et battit en retraite.

En traversant le terrain vague, Matthew médita sur cet incident. Trouverait-il un jour la formule magique qui clouerait définitivement le bec à ces énergumènes ? Non qu'il les considérât comme une réelle menace. Mais il ne supportait pas l'idée qu'ils avaient jeté leur dévolu sur lui parce qu'ils le voyaient infirme et le jugeaient donc nécessairement demeuré. N'ayant que sept ans, il ne pouvait pas savoir que rien de ce qu'il ferait ne pourrait modifier leur opinion à ce sujet.

Arrivé à peu près au milieu du terrain vague, Matthew s'arrêta pour écouter. C'était encore ce bruit. Il semblait moins éparpillé, plus pressant que la dernière fois. Il y avait une espèce de rythme qui le faisait penser à ces petits nuages noirs qui parfois surgissent de nulle part dans un ciel d'été, s'assemblent en quelques instants sans jamais sembler se déplacer puis s'effilochent sous l'action d'une brise invisible. Un intense babillage l'entourait maintenant de toutes parts, situé visiblement au niveau du sol. Il y avait peut-être quelque chose, après tout.

Il posa son pain sur une motte d'herbe sèche et s'accroupit, tendant l'oreille. « Holà, avorton, par ici ! » entendit-il, et il sursauta d'étonnement. Vivement, il regarda de tous les côtés, certain d'être tout seul dans le terrain vague. Il n'y avait guère qu'un endroit où l'on pût se cacher. Il se dirigea en boitillant vers un

amas de ferraille qui émergeait d'un buisson de ronces. « Nous sommes ici, l'ami. Est-ce que tu nous reçois ? » Les yeux écarquillés, un peu effrayé mais trop curieux pour abandonner la partie, Matthew examina avec soin chaque recoin du labyrinthe de broussailles et de détritus. Il décida que personne ne pouvait se dissimuler dans un tel endroit mais demanda, pour en avoir le cœur net : « Il y a quelqu'un ? » Sa voix criarde résonna étrangement au milieu du grondement constant d'où semblaient issus les mots qu'il avait entendus tout à l'heure.

— « C'est ce que je disais : il nous capte. »

— « Il est aveugle. »

— « Guide-le. »

Les voix se mêlèrent alors en un brouhaha confus entrecoupé de silences, puis Matthew entendit ces mots : « Holà, avorton, est-ce que tu me vois ? Concentre-toi. Tu m'entends ? Concentre-toi. »

Figé dans une immobilité absolue, les yeux rivés sur le buisson chantant, Matthew essayait de tous ses nerfs tendus d'évoquer la présence invisible. Rien ne se produisit. Le terrain vague resta aussi désert que jamais. Il tourna les talons et s'enfuit de toute la vitesse de ses pauvres jambes vers l'endroit où il avait déposé son pain.

Il n'était plus là. Matthew parcourut désespérément le sentier poussiéreux pour n'y trouver qu'un éclat de verre bleuté, de vieux papiers graisseux et un petit os d'oiseau blanchi par le soleil. Un imposant silence l'enveloppait. Etait-ce le bruit qui avait cessé, ou bien son esprit qui s'était fermé ? Quelque chose de pas naturel était en train de se produire, ou s'était déjà produit, et cela échappait à sa compréhension ou à son contrôle. Un picotement lui parcourut le cuir chevelu. Il jeta un dernier coup d'œil furtif autour de lui et reprit le chemin de la maison aussi vite que ses jambes rétives voulurent bien le porter.

Il trouva sa mère dans la cuisine en train de rincer une pile de moules à tartes. Sa mère ! Matthew s'agrippa aux pans du tablier imprimé et enfouit son visage dans les fleurs d'azur qui sentaient la cannelle et l'eau de vaisselle. « Où est ce pain ? » demanda-t-elle en le secouant.

Matthew baissa les yeux vers le sol, qui consistait en un linoléum beige parsemé de petits ronds de couleur destinés à camoufler les taches mais qui était cependant toujours reluisant. « Allons, réponds, » insista-t-elle.

Il remarqua les rangées de petits gâteaux qui refroidissaient sur la table derrière elle. « C'est en traversant le terrain vague, » bredouilla-t-il. « J'ai voulu le poser à terre une minute. »

— « Et pourquoi au nom du ciel as-tu fait cela ? »

— « Je voulais voir quelque chose. Un os. »

— « Je comprends. Et le pain est parti tout seul, sans doute ? »

— « Je crois que des enfants l'ont pris pendant que j'avais le dos tourné. »

Elle poussa un profond soupir et fit claquer la porte du buffet. « Tu *crois* ! »

— « J'en suis sûr. » Il soutint le regard de sa mère. « Je t'assure, maman, que je dis la vérité. »

Elle déposa à grand fracas les moules à tarte dans le tiroir de la cuisinière. « Les vilains garnements. J'espère que tu ne suis jamais leur mauvais exemple. » Elle lui lança un regard accusateur. « Et maintenant, il faut que tu ailles me chercher un autre pain. » Matthew prit un air boudeur. « Je n'y peux rien, il est bientôt l'heure de déjeuner et je ne peux pas faire de sandwiches sans pain. Tu as de l'argent ? »

Il mit la main dans la poche de son short et fit sonner les pièces.

« Très bien. Tu peux y aller. Et ne traîne pas cette fois-ci, vilain garçon. »

Maussade, Matthew sortit en traînant la jambe et refit le même chemin en sens inverse, à cette exception près qu'il resta prudemment cette fois-ci à distance du terrain vague.

Pendant tout le déjeuner, Matthew se contenta de grignoter les bords de son sandwich sans rien dire. « Qu'est-ce qu'il t'arrive, génie ? » le taquina sa grande sœur. « Qu'est-ce que tu mijotes dans ta grosse tête ? » Assis à l'autre bout de la table de cuisine, leur petit frère, Sidney, pouffa de rire.

— « Papa n'est pas content quand tu me dis ça. »

— « Papa est parti travailler, gros malin ! » Et ce disant, elle avança vivement la main par-dessus la table et lui pinça le gras du bras. Il fit un geste brusque et renversa son assiette. Des miettes de thon et des rondelles de concombre roulèrent sur le sol.

— « Que se passe-t-il ? » demanda sa mère qui remontait de la cave les bras chargés de linge. « Oh ! encore toi, Matthew ? »

— « C'est Poppy qui m'a fait tout renverser. Elle m'a pincé. »

— « *Moi ?* » dit Poppy en ouvrant de grands yeux tout ronds pour feindre une vertueuse indignation. « Tu es un menteur ! »

— « Mat-thew est un menteur ! » scanda le petit frère.

Matthew secoua désespérément la tête en fermant les yeux et en se bouchant les oreilles. « Je ne sais pas ce que nous allons faire de toi, » lui dit sa mère. « Tu devrais faire tes exercices de coordination plus souvent. Est-ce que tu les as faits aujourd'hui ? »

— « Pas encore. »

— « Eh bien, tu les feras après déjeuner. Est-ce que tout le monde a terminé ? »

— « Oui, maman, » dit Poppy en portant docilement son assiette jusqu'à l'évier. « Est-ce que je peux aller chez Laura, maman ? »

— « Si tu veux, Poppy. Matthew, si tu n'as plus rien à faire, veux-tu finir cette histoire pour ton petit frère avant sa sieste ? Je le lui avais promis, mais je n'ai pas le temps et il faut que je nettoie ce... » Matthew descendit de sa chaise et alla chercher le livre sans écouter la fin.

Il lut à Sidney une histoire qui s'appelait *Le lutin de la mine de charbon,* tirée d'un livre que leur avait donné leur grand-mère. La reliure verte était déchirée et devait dater de plus d'un siècle. Les dorures aux fers et les illustrations romantiques donnaient à l'ouvrage un charme démodé. Sidney écouta l'histoire de bout en bout, couché sur son lit en chien de fusil, mais lorsqu'elle fut terminée il déclara : « Les lutins ça n'existe pas et les fées non plus. »

Matthew se mit à regarder son petit frère comme s'il n'était pas là. Sidney s'agita : « Ne me regarde pas comme ça ! » cria-t-il.

Matthew sortit de son état de stupeur et referma le livre. « La lecture est finie, maman ! » appela-t-il. Lorsqu'elle entra dans la pièce, il demanda : « Est-ce que je peux prendre des gâteaux pour aller du côté du ravin, maman ? »

— « Si tu veux, mais pas trop. Laisses-en pour ton père quand il rentrera. Ne fais pas de miettes dans la cuisine. Elle se pencha vers Sidney et l'embrassa : « C'est l'heure de la sieste, mon chéri. »

Matthew descendit à la cuisine et emplit ses poches de gâteaux.

Le « ravin » était une dépression boisée située entre une rue de petites maisons et le collège. Ses versants recouverts d'une végétation touffue étaient escarpés et formaient une espèce de jungle

miniature au fond de laquelle coulait le torrent. Le sol était fait d'une argile malléable qui permettait de façonner de jolies figurines. Des arbres abattus ménageaient entre leurs racines entrelacées des creux de fraîcheur et d'ombre. De l'un de ces creux, Matthew avait fait son sanctuaire d'été. Chaque fois qu'il le quittait, il en camouflait l'entrée à l'aide de feuillage et de brindilles qu'il retrouvait toujours intacts.

Mais cette fois-ci le feuillage et les brindilles étaient éparpillés devant l'entrée du refuge. Il passa la tête pour regarder à l'intérieur. Tout semblait en ordre : la niche qu'il avait creusée au-dessus d'une racine, les livres dans leur sac de plastique, la torche électrique gainée de caoutchouc. « Ce doit être le vent, » dit Matthew à haute voix, « ou peut-être un écureuil. » C'était le seul endroit où il pouvait se parler tout seul sans encourir de railleries. Des après-midi entiers, il avait tenu ici d'interminables conversations avec des compagnons imaginaires.

L'espace d'une seconde, Matthew crut entendre le bruit caractéristique du terrain vague ; puis une voix dit : « Tout juste, l'ami, ce doit être le vent. » On entendit un éclat de rire collectif, puis d'autres voix, dont certaines semblaient venir de très loin.

— « Où êtes-vous ? *Qui* êtes-vous ? » s'écria Matthew.

— « Regarde bien, et tu nous verras. »

Matthew se tourna vers le sentier escarpé qu'il avait pris pour descendre. Il aurait voulu avoir des ailes. Même ici, dans son unique sanctuaire, il fallait qu'il fût en butte à des plaisanteries stupides. Mais soudain, à travers un voile de larmes, il commença à distinguer quelque chose. Il cligna des paupières, ses pupilles s'élargirent. Des feuilles craquèrent, des branches basses remuèrent imperceptiblement. De la danse ambiguë de l'ombre et de la lumière sur les racines et les vrilles, des formes impossibles émergèrent indistinctement.

La première silhouette que Matthew réussit à localiser pleinement fut celle d'un petit homme qui lui arrivait à hauteur des genoux et qui était pourvu d'une magnifique barbe rousse. « Ne t'affole pas, l'ami, » lui déclara ce petit personnage d'un air effronté, « nous sommes tes amis. »

Matthew était incapable de répondre. D'autres nains semblables au premier apparurent, jacassant comme des pies et souriant gaiement. Ils portaient des vêtements flous aux couleurs claires, un peu comme les pyjamas de laine de Matthew. Ils allaient nu-pieds et possédaient tous une barbe et une magnifique crinière

de cheveux bouclés. En les regardant de plus près, il vit que chacun avait sa physionomie et son individualité propre, tout comme chez les personnes ordinaires. Et lorsqu'il remarqua leurs longues oreilles pointues, il perdit toute retenue et s'écria : « Vous êtes des lutins ! »

Le silence se fit et le nain à la barbe rousse s'avança. « Les lutins, » dit-il, « ce n'est rien du tout. »

— « Alors, ce n'est pas ce que vous êtes ? »

— « Mais si, nous sommes les lutins ; et aussi les farfadets, les gnomes, les elfes et les sylphes. Tout ça, c'est nous. » Il plissa ses petits yeux oblongs et ajouta tout doucement : « Seulement, on ne biche plus pour la gloire, comme avant. A partir de maintenant, ça barde. » Ses traits se détendirent. « Nous sommes les Errants. »

— « Ah ! je n'avais jamais entendu parler de vous sous ce nom, » répondit poliment Matthew tout en continuant de les dévisager. Ce n'était pas tant leur taille qui l'intriguait que certains aspects de leur comportement. Malgré une attitude apparemment nonchalante, ils étaient toujours sur le qui-vive. Une malice perpétuelle semblait animer leurs visages barbus d'aimables chenapans. En les voyant, Matthew avait envie de rire. Il pencha la tête pour s'assurer qu'il n'y avait personne derrière lui et se baissa maladroitement pour s'asseoir sur une grosse racine à fleur de sol. Même ainsi il était plus grand qu'eux et joua un instant à être leur roi sur son trône. Puis il demanda : « Pourquoi est-ce que je ne vous ai pas vus avant ? Où habitez-vous ? Est-ce que quelqu'un d'autre sait que vous existez ? N'y a-t-il que des hommes parmi vous ? »

— « Holà, pas si vite, » dit Barberousse en riant. « Bien sûr que nous avons nos familles. Elles se cachent en attendant que nous prenions une décision à ton sujet. »

— « Et pourquoi faut-il que vous preniez une décision ? » demanda Matthew, pas rassuré.

— « Fais marcher ta cervelle, l'ami. Si les tiens ne savent pas que nous sommes là, ils ne peuvent pas nous rechercher pour nous mettre dans des cages, faire de nous leurs jouets ou nous donner à manger au chat. Mais tu nous reçois. Tu pourrais être une grave menace si tu n'étais pas de notre côté. »

— « Oh ! mais je suis avec vous, l'ami, de tout cœur. » Sans effort, il avait adopté les mots des Errants. Il glousse de plaisir.

— « Bien parlé, l'artiste, » approuva un nain aux cheveux jaunes. « Maintenant, écoute-moi. Sais-tu pourquoi tu ne nous voyais pas jusqu'à maintenant ? » Matthew secoua la tête. « C'est parce que tu n'étais pas branché sur la bonne longueur d'onde. Il y en a de toutes sortes, tu comprends, des millions. Vous en utilisez une, et nous avons les nôtres. Nous étions là tout le temps, et toi aussi, mais nous ne pouvions pas nous rencontrer. Parce que toutes ces ondes, celles que vous connaissez, comme par exemple le son et la lumière, mais aussi toutes les autres, qui n'aboutissent peut-être nulle part parce que personne ne sait les capter, toutes ces ondes passent par nous, et nous vous les renvoyons, mais vous ne vous en doutez pas parce que vous n'avez pas les récepteurs qu'il faut, tu comprends ? »

— « Je vois, » dit Matthew qui était pendu à ses lèvres, fasciné.

— « Et voilà que tout à coup, ce récepteur, toi tu l'as. Comment expliques-tu cela ? »

— « Je ne sais pas. Je devais être sur une autre longueur d'onde, comme vous dites. » Il prit un air songeur. « Mais si vous êtes tout le temps dans nos histoires, c'est que d'autres vous ont vus comme moi. »

— « Sans doute, » admit Barberousse. « Mais pas depuis plusieurs siècles. » Il regarda Matthew d'une drôle de façon. « Je ne comprends pas ce qu'il se passe dans ton cas. »

Matthew rougit et répondit lentement : « Je suis censé avoir le cerveau un peu... » Il entendit un froissement derrière lui et se retourna juste à temps pour voir un énorme chien qui dévalait le sentier dans sa direction. Lorsqu'il chercha des yeux ses nouveaux amis, ils avaient disparu.

Le chien s'arrêta pour humer l'air, frétilla de la queue puis s'éloigna au petit trop dans un froissement de broussailles. Où étaient passés ses amis ? Une espèce de désarroi l'envahit, qui le surprit par son intensité. Mais peut-être allaient-ils revenir. Assis immobile, il regardait la lumière mouvante des taillis, et un par un, ils firent leur réapparition. Ils se laissaient glisser le long des frênes, des érables et des bouleaux argentés, ou sautaient des branches les plus basses. « Vous êtes d'excellents grimpeurs, » fit remarquer Matthew, soulagé.

— « Bien sûr, » répondit un nain d'un ton quelque peu morose. « Autrement, comment ferions-nous pour survivre ? Nous avons beau être invisibles, nous ne faisons pas le poids. »

— « Ecoute, » demanda Barberousse qui devait, décida

Matthew, être quelque chose comme leur chef. « Comment as-tu fait pour nous perdre ainsi ? »

Matthew prit un air fautif. « C'est à cause du chien. Je n'ai pas pu me concentrer. »

— « Tu devrais t'entraîner, l'ami. Si tu pouvais rester, comme nous, branché sur les deux longueurs d'onde à la fois, tu deviendrais un super-Errant. » Plusieurs nains se mirent à rire ; quelques-uns s'approchèrent de Barberousse, avec qui ils se mirent à discuter avec animation. Les autres commencèrent à murmurer entre eux. Matthew s'agita, mal à l'aise, et fit passer le poids de son corps sur son autre jambe.

Finalement, Barberousse s'écarta du groupe et se rapprocha de Matthew. Il plissa ses petits yeux graves et rusés : « Ecoute, gamin, » dit-il tout doucement. « Je parie que tu ne savais pas qu'il existe autant d'Errants que d'humains. » Matthew parut surpris. « Seulement, nous, nous ne récoltons que des clopinettes, tu comprends ? Il n'y en a que pour les géants. Depuis les temps les plus reculés, nous avons dû nous cacher et voler et mystifier pour gagner notre dîner. » Il éclata soudain de rire en regardant Matthew. « Captivant, n'est-ce pas ? Mais écoute bien la suite : notre prochaine mystification sera aussi la dernière. Après ça, à nous la bonne soupe et les piaules de luxe. Qu'est-ce que tu en dis, hein ? »

Matthew se fit songeur. « C'est ce que vous vouliez dire tout à l'heure par : *A partir de maintenant ça barde* ? »

— « Exactement. Bon, est-ce que tu es avec nous ou pas, maintenant ? Parce que, avec ta taille, tu pourrais nous aider. »

Matthew hésita. « Vous aider à quoi faire ? »

— « Eh bien, à organiser cette grande mystification. Cela te plaira, tu verras. N'importe quel gamin de ton âge serait ravi d'être à ta place. Et d'ailleurs, tu ne peux plus nous laisser tomber. Tu ferais mieux d'accepter. » Matthew fronça les sourcils d'un air perplexe. Barberousse eut un haussement d'épaules étonné : « Comment ? Tu veux dire que ça ne t'intéresse pas de devenir un super-Errant ? »

Matthew lui sourit. Ce n'était qu'un jeu ; bien sûr qu'il acceptait ! « C'est d'accord, » dit-il, « je suis avec vous » ; et aussitôt il retrouva tout son entrain.

— « Bravo. Mais d'abord, il faut que tu apprennes à garder le contact en même temps avec eux et avec nous. »

— « Avec un peu d'entraînement, je suis sûr que j'y arriverai. »

L'assemblée des Errants, qui était restée jusqu'à présent à peu près immobile, commença à se mettre en marche. C'était comme si une brise soufflant au ras du sol balayait le moindre recoin, la moindre anfractuosité ou aspérité qui se présentait devant elle. Partout où Matthew faisait porter son regard, il voyait des Errants par centaines. Ils avaient dû arriver tout l'après-midi sans qu'il y prêtât attention. C'était tout simplement incroyable.

— « Il est temps de nous séparer, » dit Barberousse. « Pas un mot, surtout. » Et à la suite des autres il disparut dans la jungle miniature.

Au bout d'un moment, lorsqu'il vit qu'ils ne reviendraient pas, Matthew commença à entendre des bruits familiers : des voix dans le lointain, des portes qui claquaient, des voitures qui passaient. Tous ces bruits de tous les jours semblaient anormalement forts, comme si pendant sa fantastique aventure ils étaient devenus plus réels. Mais est-ce que les Errants étaient réels, eux ? Il n'avait pas eu l'occasion de les toucher, et ils n'avaient rien laissé derrière eux. Il se pencha vers le sol d'argile et ne décela pas la plus petite empreinte. Il les avait peut-être rêvés, et après ? Cela faisait d'eux des créatures rien qu'à lui. Il pourrait venir ici quand il en aurait envie et les évoquer à son gré pour qu'ils lui tiennent compagnie.

Mais ils ne ressemblaient à aucune des créatures qu'il avait imaginées jusqu'ici. Ils avaient dit des choses inattendues, ils avaient eu l'air tour à tour amical et menaçant. Et après tout, c'était encore mieux s'ils existaient. Le ravin n'avait jamais été pour lui un sanctuaire inviolable. D'autres gosses venaient y jouer en bandes, des chats s'y battaient, même les adultes s'y aventuraient parfois. Il existait des douzaines de sentiers foulés par d'innombrables pieds. Mais avec la communauté des elfes derrière lui, Matthew pouvait espérer se débarrasser de tous ces intrus et régner littéralement sur ces lieux. Naturellement, il n'entrait pas dans ses intentions d'imposer sa loi aux Errants qui étaient un peuple intelligent, indépendant et adulte par surcroît. Avec quelle habileté ils avaient su éviter l'énorme chien de tout à l'heure ! Après avoir rôdé pendant des siècles aux abords des habitations humaines, il est certain qu'ils devaient avoir plus d'un tour dans leur sac. Ils ressemblaient beaucoup aux lutins du livre de Sidney, vifs comme la poudre, lestes comme le vent et frivoles comme des chatons. Mais ils n'étaient pas à envier, avec la vie qu'ils menaient. Demain, il leur apporterait un présent.

Il se souvint des petits gâteaux qu'il avait sur lui et décida de les laisser derrière lui en gage d'amitié. Il porta la main à la poche et vit qu'ils étaient morcelés. Allait-il insulter les Errants en laissant des miettes sur le sol, comme pour les petits oiseaux ? Les mains pleines, il songea que peut-être en ce moment même ils le regardaient. Il fourra le tout dans sa bouche, se lécha les mains. Il ne pouvait vraiment pas traiter de haut de si fières créatures. En remontant péniblement le sentier de sa démarche claudicante, il comprit soudain qui avait volé son pain. On ne pouvait guère les en blâmer.

Ce soir-là, à l'heure du dîner, Poppy arriva toute radieuse avec une histoire de soucoupe volante. « C'est Laura qui l'a vue. Elle m'a *juré* que c'était vrai. Elle revenait du cinéma avec sa sœur et en passant devant le collège elles ont vu un objet tout brillant dans le ciel ! Laura dit qu'elle devrait avertir les journaux. »

— « Quel journal ajouterait foi au récit de deux crétines ? » demanda Matthew entre ses dents. Elle le fusilla du regard. « Et d'abord, » reprit-il, « à quoi est-ce que ça ressemblait ? Est-ce que ça se déplaçait ? »

— « Je ne te le dirai pas à *toi*, gros malin. » Elle tourna un visage candide vers son père : « Et toi, papa, qu'est-ce que tu en penses ? »

— « Je serais plutôt de l'avis de ton frère, » dit-il en souriant.

Poppy abattit sa fourchette sur la table. « Je ne vois pas pourquoi les gens ont si peu d'imagination ! » se plaignit-elle, prête à éclater en sanglots. « Vous ne croyez que ce que vous pouvez expliquer ! Je suis sûre que les soucoupes volantes, ça existe, ainsi que des tas d'autres choses bizarres que... » (ici, elle fixa sur son père un regard de défi) « vous ne seriez même pas capables d'imaginer ! »

Ses parents éclatèrent de rire, mais Matthew déclara gravement : « Là, Poppy, je suis peut-être d'accord avec toi. Peut-être que je connais une chose bizarre qui te ferait dresser les cheveux sur la tête. »

— « Oh ! toi, génie, pour ce qui est d'inventer des histoires, je sais que tu t'y connais. »

— « Poppy ! » aboya son père.

— « Pardonne-moi, papa, » dit-elle d'une voix douce. « Mais il

est tout le temps en train de raconter des trucs invraisemblables, tu ne peux pas savoir... »

— « Ce sont des choses que je *lis*, crétine. Si ces idiotes de filles lisaient davantage, elles n'auraient pas besoin d'inventer des histoires de soucoupes volantes. »

— « Ça suffit comme ça, les enfants, » dit la mère.

Matthew demanda encore un peu de riz à l'espagnole. « Regardez-moi ce gros lard, » dit Poppy. « Il va bientôt peser plus que moi. »

La maman de Matthew lui versa une demi-cuillerée de riz dans son assiette. « Poppy est mal élevée, » dit-elle, « mais elle a raison. »

Mais Matthew ne l'entendit pas. Il pensait aux Errants. Ils n'étaient pas moins incroyables que la soucoupe volante de Poppy, mais leur existence ne semblait pas faire de doute. Peut-être aurait-il fallu le dire à quelqu'un. « Tu ne peux plus nous laisser tomber. Tu ferais mieux d'accepter. » Cela sonnait comme une déclaration de guerre. Qu'est-ce que cela voulait dire ? « Surtout, pas un mot, » l'avait averti Barberousse. Et s'il parlait ? Matthew eut un frisson involontaire.

— « Matthew, ça suffit ! » s'écria Poppy.

Il sursauta. « Qu'est-ce que j'ai fait ? »

— « Tu étais encore en train de balancer la tête, » lui dit sévèrement son père. « Je t'en prie, Matthew, essaie de te maîtriser. Si tu voulais bien te concentrer un peu, tu y arriverais. »

Poppy se leva, tremblante : « Il faisait encore ces horribles grimaces. Mon Dieu ! Pourquoi faut-il que j'aie un frère pareil ? »

— « Quelles grimaces ! » hurla Matthew, hors de lui. « Je réfléchissais, c'est tout ! » Ses lèvres tremblaient.

— « Le voilà qui recommence ! » gémit Poppy.

— « Poppy, cesse d'exciter ton frère, » lui dit sa mère. « Tu vois bien qu'il ne le fait pas exprès. C'est comme pour sa jambe. »

Matthew détourna la tête. Il pleurait sans bruit. Personne n'avait plus aucun espoir pour lui, même pas sa mère.

— « Allons, Matthew, » lui dit gentiment son père. « Ressaisis-toi, maintenant. Peut-être que tu apprendras un jour. »

La mère de Matthew repoussa sa chaise. « Poppy, veux-tu monter voir si Sidney est couché ? » demanda-t-elle pour changer de conversation. « Il m'a semblé entendre un bruit. Matthew, j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à faire la vaisselle. » Il se dirigea vers la cuisine d'un pas traînant. Il se sentait maladroit

et fatigué. Il prit un torchon au râtelier et attendit d'avoir quelque chose à essuyer.

Et tandis que sa mère faisait la vaisselle, il regardait ses mains qui évoluaient adroitement dans la mousse, plongeaient brusquement puis réapparaissaient avec une assiette fumante. Cent fois, il avait ainsi contemplé ces mains familières aux gestes précis. Il commença à se raconter une histoire dans laquelle elles étaient de longues pieuvres plongeant dans un océan d'écume.

— « Tu dors ! » lui dit soudain sa mère. « A quoi penses-tu donc ? »

Matthew se saisit d'une assiette mouillée tout en demandant timidement : « Dis, m'man, si je te disais que j'ai réellement vu quelque chose d'aussi drôle qu'une soucoupe volante, est-ce que tu me croirais ? »

— « Bien sûr que non, garnement. » Puis, comme il ne disait rien, elle ajouta : « Mais je vois que ça te trotte dans la tête, alors dis-le-moi quand même. »

— « Si seulement tu voulais me croire, » murmura-t-il. Elle lui lança un regard d'encouragement et il poursuivit : « C'est dans le ravin, tout à l'heure. Il y avait plein de petits bonshommes. » Elle sourit. « Je t'assure que c'est vrai. Ils mesurent un peu plus de trente centimètres et ils sont aussi nombreux que... »

— « Matthew ! Cesse immédiatement ! Tu n'as pas honte, à ton âge, de croire à des bêtises pareilles ? »

Son père entra tranquillement en bourrant sa pipe. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-il plaisamment.

Elle secoua ses mains pleines de mousse et retira la bonde. L'eau s'écoula avec un bruit de succion. « Cet enfant est en train de me raconter des histoires à propos d'une bande de lutins qui fréquentent le ravin. Il vaudrait mieux l'empêcher d'y jouer si... »

— « Il ne faut pas prendre ces choses-là trop au sérieux, » dit son père. « C'est encore un enfant après tout. »

— « Mais, papa, je dis la vérité ! » s'écria Matthew d'une voix misérable en laissant tomber son torchon.

— « Bon, je finirai d'essuyer, » dit sa mère d'un ton conciliant. « Et maintenant, au lit. » Matthew savait qu'ils auraient une conversation à son sujet et que demain le ravin lui serait interdit.

— « Vous le regretterez, » murmura-t-il entre ses dents tout en regagnant sa chambre.

Un nain aux cheveux noirs était assis sur le rebord de sa fenêtre, fredonnant, les jambes ballantes. Matthew remarqua que le

store avait été relevé d'une quinzaine de centimètres. « Quoi de neuf ? » demanda le petit homme d'un ton si gai que Matthew se sentit immédiatement réconforté. Pour toute réponse, il se contenta de hausser les épaules en souriant.

— « C'est pour bientôt, l'ami, » annonça l'Errant. « Rendez-vous demain matin au ravin. »

— « D'accord, » dit Matthew. Puis il entendit un rire étouffé et tourna vivement la tête pour apercevoir Poppy sur le seuil. L'espace d'une seconde, il fut désorienté, la tête lui tourna ; puis il reporta son regard sur le rebord de la fenêtre et vit le nain qui bondissait joyeusement en battant des mains. Il pouvait donc vraiment garder le contact avec les deux à la fois ! Le nain lui adressa un clin d'œil et se laissa glisser, les pieds en avant, sur la pente du toit. Matthew se demanda comment il ferait pour regagner le sol. La gouttière, probablement.

— « Qu'est-ce que tu regardes ? » demanda Poppy.

— « Tu ne pourrais pas comprendre, idiote. »

Elle lui fit une grimace. « Oh ! bon, ça va, je venais m'excuser d'avoir été méchante pendant le dîner, mais si c'est tout ce que... »

— « C'est bon, Poppy, je suis heureux que tu regrettes ton attitude. »

Elle lui tira la langue et sortit. Matthew se mit au lit avec l'intention de passer en revue tout ce qu'il savait des Errants afin de prendre une décision. Mais il s'endormit aussitôt, presque comme s'il avait été drogué.

Il s'éveilla dès l'aube, débordant d'idées, comme si c'était son anniversaire. La maison était silencieuse, le soleil n'avait pas encore dépassé la cime des arbres du jardin. En s'efforçant de ne faire aucun bruit, il s'habilla et descendit à la cuisine sur la pointe des pieds. Il se sentait invinciblement attiré au-dehors. Il ouvrit furtivement le réfrigérateur, y trouva un paquet de fromage non entamé qu'il fourra dans la poche de son pantalon. Il irait au ravin sans plus attendre.

Les rues étaient désertes sous un immense ciel placide qui bleuissait d'instant en instant. Une lumière incandescente embrasait à l'est les façades des maisons, et l'air était d'une limpidité magique. Matthew se rappela un jeu qu'il avait inventé quand il était petit, dans lequel il était le dernier survivant sur la terre, libre de pénétrer à sa guise dans n'importe quelle maison, de

s'emparer de n'importe quel jouet ou de n'importe quelle confiserie convoités dans les vitrines des magasins.

A un coin de rue, un chien blanc attaché à une corde à linge gronda hargneusement, les jarrets tendus, puis se recoucha. Un peu plus loin, un chat déboucha devant Matthew, se tapit et battit l'air de ses griffes, poursuivant quelle ombre ? Soudain le soleil apparut, éblouissant, au-dessus de la cime des arbres qui bordaient le ravin. Plus tard, la chaleur serait insupportable ; mais pour l'instant c'était parfait et il régnait partout une fraîcheur prometteuse. Jamais Matthew n'était sorti si tôt.

Il s'arrêta aux abords rocheux du ravin puis entreprit de descendre là où il n'y avait pas de chemin. Personne n'avait peut-être jamais mis le pied en cet endroit précis. Il imaginait qu'il était un explorateur en train de faire la grande découverte qui lui apporterait la célébrité. La descente, si difficile d'ordinaire, était on ne peut plus facile aujourd'hui. Il ne s'aida pas de la moindre branche, il ne tomba pas une seule fois. Il se sentait fort, comme s'il puisait à une nouvelle source d'énergie qu'il avait jusqu'alors méconnue.

Comme les rayons du soleil n'avaient pas encore transpercé la voûte feuillue, la jungle miniature semblait encore embrumée, prisonnière d'un crépuscule attardé. La cachette de Matthew était comme il l'avait laissée. Il hésita un court instant devant la racine qui en marquait le seuil puis, plein d'une témérité qui l'étonna lui-même, franchit d'un bond la courte distance qui le séparait du fond du ravin.

Il aperçut les Errants au moment même où ils remarquèrent sa présence. Mais personne ne vint à sa rencontre. Ils étaient au moins aussi nombreux que la veille, assis sur des pierres ou des racines en un immense cercle qui s'étalait à perte de vue sur les versants boisés du ravin. Au centre de cette assemblée il y avait un rocher plat et sur ce rocher quelque chose que tout le monde regardait.

Matthew s'approcha timidement en s'efforçant de ne pas faire craquer les feuilles mortes sous ses pas. Il commença à remarquer quelques nains drapés dans d'étranges vêtements, pareils à des moines encapuchonnés. C'étaient les femmes ! Immédiatement, il en remarqua d'autres plus petits, imberbes, avec de grands yeux graves — les enfants ! C'étaient des créatures adorables. Il aurait voulu en prendre un dans ses bras pour s'amuser avec. « Bonjour, » dit-il tout doucement, sans oser bouger.

Les petits visages se tournèrent vers lui tous ensemble, impassibles. Matthew ressentit l'impact d'une inexplicable émotion qui les étreignait collectivement et auprès de laquelle le pouvoir qu'il s'était récemment découvert n'était rien. Il eut peur et aurait certainement battu en retraite si un nain à barbe noire ne s'était pas dressé de derrière le rocher en criant : « Qu'il reste, il faut lui montrer. Il est avec nous, à présent ! » Etait-ce bien le même joyeux luron qui s'était perché la veille sur le rebord de sa fenêtre ? Il était trop éloigné pour qu'on pût le reconnaître à coup sûr. Matthew s'avança jusqu'à la lisière du cercle, et se pencha, plein de curiosité, vers le centre.

Lorsqu'il comprit de quoi il s'agissait, il eut un brusque mouvement de répulsion et son estomac se souleva. Sur le rocher était étendu le nain à la barbe rousse — c'était bien lui, il en était certain — le corps abominablement disloqué, avec à côté de lui le cadavre ensanglanté d'un enfant. N'eût été sa posture grotesque, on aurait pu croire que le petit homme était paisiblement endormi. Les yeux de l'enfant étaient grands ouverts et brillaient comme deux billes noires. Matthew fondit brusquement en larmes et se cacha le visage de ses deux bras repliés. Un léger murmure parcourut l'assistance et quelqu'un dit : « Après tout, ce n'est qu'un gosse, » faisant écho aux paroles de son père qui lui résonnaient encore dans la tête. De nouveau, il posa son regard sur les deux petits corps. « Comment est-ce arrivé ? » demanda-t-il en tremblant.

C'est Barbenoire qui lui répondit. « Des gamins à vélo, hier soir. Le petit s'est affolé, il s'est fait renverser. Le père a essayé de le sauver. Ça arrive tout le temps. »

Matthew blêmit. Plus jamais il ne toucherait un vélo ni ne monterait en voiture. Puis il se souvint que lui seul, dans le monde entier, pouvait accomplir sans danger ces opérations. Cette pensée le réconforta légèrement. Il se souvint du morceau de fromage qu'il avait dans la poche et qu'il avait eu l'intention de distribuer, comme une aumône, et il se sentit honteux.

— « C'est la dernière fois ! » hurla une toute petite femme. D'autres voix s'élevèrent, proférant de violentes, d'incroyables menaces. Stupéfait, il se tourna vers Barbenoire et vit qu'il demandait le silence.

— « Les amis, en avant ! » cria-t-il. « Guetteurs, à vos postes. Les enfants à la maison. La réserve aux cavernes. Et pour les autres, marquez vos victimes. Frappez entre le coucher du soleil

et minuit, puis présentez-vous au rapport à l'entrée des cavernes. Les réservistes remplaceront au fur et à mesure ceux qui manqueront à l'appel. » Il marqua un temps d'arrêt puis reprit d'une voix plus douce : « Et n'oubliez pas, camarades, qu'à partir de maintenant c'est tout ou rien. Que l'un d'entre vous loupe son coup, et c'est fichu. » Un murmure déplaisant s'ensuivit. Subitement, Barbenoire poussa une espèce de hurlement et leva les deux poings vers le ciel. Ce devait être un signal car aussitôt tout le monde se leva en gesticulant et en criant à tort et à travers et se dispersa.

En un rien de temps, le ravin se vida de tous ses occupants à l'exception de Matthew, Barbenoire et quelques femmes et enfants qui restèrent près du rocher plat. Barbenoire se tourna vers Matthew en gloussant : « Beau spectacle, hein ? »

Matthew se contenta de le regarder bouche bée, fasciné, horrifié par la puissance qui semblait se dégager de ce petit homme. Il émanait de lui — comme de tous ses congénères, d'ailleurs — une aura de confiance chaleureuse et agressive qui finissait par devenir contagieuse.

« Ecoute, petit, » reprit Barbenoire dont le visage était soudain redevenu sérieux. « Tiens ta langue aujourd'hui, et fais comme si tu ne remarquais rien. A ce soir. »

— « Mais ce soir, que va-t-il se passer ce soir ? » s'écria Matthew.

— « Ne te moque pas de moi, l'ami. Tu sais très bien ce qu'il va se passer. »

De toute son âme, Matthew aurait souhaité ne pas le savoir. Il comprit que depuis le début, depuis le moment où il s'était enfui en courant du terrain vague, son esprit avait essayé de nier l'évidence.

— « Vous êtes fous ! Ça ne marchera jamais ! » explosa-t-il soudain. « Ce n'est qu'une toute petite ville. Que fera le reste du monde en apprenant cela ? »

— « Comment, l'ami, tu ne le savais pas ? » dit l'Errant sans se départir de son calme. « Nous sommes dispersés dans le monde entier. Nous avons un réseau de communication à toute épreuve, rien n'y manque. Cela fait un an que nous nous préparons. Tu verras, tout marchera comme sur des roulettes. » Il marqua une pause. « Bien sûr, quelques personnes pourront sans doute s'échapper, mais nous les aurons par la suite. Cela fait des mois que chacun de nous a choisi sa victime. Nous pouvons pénétrer

dans n'importe quelle pièce, ouvrir n'importe quelle porte. » Matthew l'écoutait, ahuri par tant de révélations. Le petit homme mit ses mains dans de minuscules poches que Matthew n'avait jamais remarquées jusqu'alors et poursuivit : « Et puis, bien sûr, nous avons nos réserves. La Terre ne s'est pas arrêtée de tourner quand il a lâché la rampe. » Il désignait du pouce les deux corps allongés sur le rocher. « Je suis son suppléant. »

Matthew hocha la tête sans conviction. « Mais après ? » demanda-t-il d'une toute petite voix.

— « Demain ? Eh bien, nous prenons la relève, voilà tout. Chacun connaît son boulot. Mais d'abord, naturellement, il faudra nettoyer tout le... »

Matthew se sentit défaillir. Le nain éclata de rire puis s'éclipsa en disant : « A bientôt ! »

Quelques instants plus tard, Matthew repassa devant le rocher. Les deux corps avaient été nettoyés. Les femmes étaient occupées non loin de là à creuser une fosse avec de toutes petites pelles de poupées. Elles le saluèrent aimablement, toute trace de chagrin avait disparu de leur visage. Des enfants couraient de toutes parts comme des lapins. La tête lourde, Matthew jeta un dernier regard autour de lui et entreprit de remonter péniblement le sentier.

Lorsqu'il entra dans la cuisine, sa mère était là en train de couper des oranges en tranches. On entendait l'eau couler dans la salle de bains et il se dit que s'il était rentré seulement dix minutes plus tôt personne ne se serait aperçu de son escapade. Mais sa mère le bombarda aussitôt d'une série de questions outragées auxquelles il répondit à peine. Lorsque la semonce fut terminée, elle dit : « Maintenant, mon petit garçon, tu vas rester dans ta chambre toute la matinée. Et la prochaine fois qu'il te prendra l'envie d'aller courir l'aventure en plein milieu de la nuit, tu me feras le plaisir de penser à demander la permission. »

Il prit son petit déjeuner sans desserrer les lèvres, même lorsque Poppy lui donna un grand coup de pied par-dessous la table. Quand son père fut parti travailler, Matthew monta dans sa chambre et commença la lecture d'un nouveau livre de la bibliothèque. Tandis qu'il lisait, il entendit Poppy qui gloussait au téléphone dans le hall d'entrée, des gamins qui passaient dans la rue à bicyclette, des portes qui claquaient. Mais pas une seule fois il ne leva le nez de son livre. A un moment, Sidney vint gratter à sa porte comme un jeune chat, mais il l'ignora.

Aux environs de midi, sa mère vint le voir et lui dit : « Tu ne m'as pas entendue t'appeler pour le déjeuner ? »

— « Pas faim, » murmura Matthew d'un ton boudeur en tournant une page.

— « Ça alors, c'est une nouveauté ! Tu es sûr que tu te sens bien ? »

— « Je ne sais pas. »

Elle sortit et revint avec un thermomètre. « Il y a un virus dans l'air en ce moment, » expliqua-t-elle. « Si tu l'as attrapé, j'aimerais bien le savoir. » Matthew logea le thermomètre entre ses lèvres. Au bout d'une minute, elle le lui retira, le lut et le secoua en disant : « Ce n'est pas assez pour vouloir dire quelque chose. Pourquoi ne ferais-tu pas une petite sieste ? »

Il grimpa dans son lit et se laissa border bien sagement. Après le départ de sa mère, il laissa errer son regard sur les rideaux de la fenêtre en s'efforçant de suivre de bas en haut les rayures de différentes couleurs pour voir si au détour d'un pli il en retrouvait le même nombre. Lorsqu'il abandonna ce petit jeu, il avait des élancements dans le crâne et tous les objets qu'il essayait de fixer devenaient flous et inconsistants comme s'ils étaient sous l'eau. Il décida qu'il devait être malade pour de bon, se coucha en chien de fusil et ferma les yeux.

Lorsqu'il s'éveilla, il sentit la nourriture et eut faim. Les rayons d'un soleil maintenant déclinant baignaient sa chambre d'une lumière qui lui rappela le matin. Aussitôt, les noires images qu'il avait réussi à écarter jusque là fondirent sur lui : les cadavres des nains, la foule hurlante, le récit de Barbenoire. Personne ne le croirait s'il essayait de décrire toutes ces choses. Même à lui, Matthew, dans ce décor familier et rassurant, elles paraissaient improbables. Si seulement il avait pu les rêver ! Lentement, il se redressa sur son lit et comprit qu'il n'était pas malade. Très bien, il ferait comme si tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Il combattrait la magie par la magie. Et peut-être que rien ne se passerait.

Sa mère entra avec un jus d'orange. « Tu dois être affamé, » dit-elle d'une voix douce. « Comment te sens-tu, maintenant ? »

— « Je vais très bien, maman. Je ne suis plus malade. »

— « Quelque fatigue passagère, sans doute. Tiens, bois ça et ensuite tu descendras dîner. » La voix maternelle, d'ordinaire si froide lorsqu'elle le réprimandait, sonnait à ses oreilles comme de la musique. Matthew avala son jus d'un trait, passa les jambes par-dessus le bord du lit et retomba souplement sur ses pieds.

« Je vois que tu as fait tes exercices, » lui dit sa mère. « Il y a de nets progrès. »

— « Oui, maman, » mentit-il ; puis il descendit en courant l'escalier, presque sans boiter.

Elle le suivit en disant : « Nous avons déjà mangé. Ton père est dans le jardin avec les enfants. Je vais te servir dans la cuisine. » Elle lui versa un verre de lait, emplit son assiette de ragoût et commença la vaisselle tandis que Matthew mangeait gloutonnement. Après avoir terminé, il sortit s'asseoir sur la marche du jardin à la lueur des derniers rayons du soleil.

Il y avait là son père, le petit Sidney, Poppy et son amie Laura qui jouaient à la balle. Dès qu'elles l'aperçurent, les deux filles se dirent quelque chose à l'oreille et lui firent des grimaces. Son père lui cria : « Attrape ! » en lançant la balle vers la marche. Matthew plongea, rata, et la balle rebondit sur l'encadrement de la porte en laissant une marque noire. Son père eut un hochement de tête irrité. « Ce n'est pas juste, je n'étais pas prêt ! » dit Matthew.

Son père l'ignora et lança la balle à Sidney qui la bloqua facilement et la renvoya si verticalement qu'elle vint atterrir à un mètre derrière lui. Matthew la ramassa, la renvoya par en dessous à son père et la saisit au vol lorsqu'elle lui revint. Il tressaillit de joie en voyant le sourire de son père et oublia tout le reste dans le feu de l'action.

Ils jouèrent jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'ils rentrèrent, la mère de Matthew lui dit : « Je t'ai observé par la fenêtre. Tu t'en es très bien sorti. Tu sais, Sidney est couché et Poppy est allée dormir chez Laura. Si tu veux, tu peux veiller un peu plus tard que d'habitude, parce que tu as fait la sieste. »

La balle en équilibre sur la paume de sa main, Matthew devint rouge de plaisir : « Est-ce que je peux regarder la télévision ? »

Sa mère parut surprise : « Qu'est-ce qui t'arrive ? D'habitude, tu ne demandes qu'à lire, lire, lire ! » Il haussa les épaules. « C'est entendu, » reprit-elle en souriant. « Mais une seule émission. » Matthew détala, enfila son pyjama dans sa chambre et descendit regarder un vieux film plein de rues sombres, de poursuites en voitures et de traquenards tendus par la police. Lorsque le film fut terminé, il embrassa ses parents et monta à contrecœur dans sa chambre.

Il eut juste le temps d'apercevoir quatre Errants qui s'engouffraient dans le placard du couloir. Ils s'arrêtèrent pour le saluer

joyeusement, puis disparurent à l'intérieur. Matthew les suivit en chuchotant : « Qu'est-ce que vous faites là ? » Pas de réponse.

— « Matthew, tu as éteint la lumière ? » lui cria sa mère d'en bas.

Courroucé, Matthew ouvrit toute grande la porte du placard : « Dites-moi ce que vous faites là ! »

Il entendit sa mère monter. « Tu parles tout seul ? » dit-elle. Désespéré, Matthew secoua la tête. « Mon pauvre gamin, » murmura-t-elle en passant le bras autour de son cou et en le reconduisant dans sa chambre. Puis, tandis qu'il se mettait au lit, elle ouvrit une fenêtre et baissa le store de l'autre. Elle vint s'asseoir sur son lit : « Pourquoi boudes-tu ? »

Matthew éclata en sanglots.

« Qu'est-ce que c'est que ce gros chagrin ! » dit-elle en souriant et en se penchant pour l'embrasser. Matthew se redressa brusquement en lui heurtant le menton de sa tête : « Il faut que tu m'écoutes, m'man ! Souviens-toi de ce que... »

Mais elle l'interrompit brutalement en se frottant le menton : « Matthew ! Pourquoi est-ce que tu ne fais jamais attention ? Si tu te concentrais davantage, tu ne passerais pas ton temps à renverser les choses et à briser le menton des gens ! Mon pauvre garçon, je ne sais pas ce que nous allons faire de toi ! »

Il la regardait d'un air hébété, comme s'il ne comprenait pas ; puis, dans un souffle, il lui demanda : « Maman, veux-tu dormir avec moi ce soir ? »

— « Quoi ? Mais tu n'es plus un bébé ! Et pour quelle raison, s'il te plaît ? »

Les mains de Matthew se crispèrent sur le drap. Ses phalanges blêmirent. « Parce que tu serais en sécurité. Je t'en prie, maman, dors avec moi ! »

Sa mère prit un air inquiet : « Il y a des moments où je ne sais plus que penser, » dit-elle. « Tu vas dormir maintenant. Demain matin, je viendrai te voir. » Elle le repoussa, le borda et sortit, le visage soucieux. En passant devant le placard, elle referma la porte.

Dans son lit, les yeux grands ouverts, Matthew comptait les bruits de sa respiration. Chaque fois qu'il bougeait, ses draps bruissaient comme un million de petits pieds sur des feuilles mortes. Finalement, il se leva, alluma et prit un livre. Il y avait des nuits où il lisait pendant des heures. Personne ne l'avait jamais découvert. Mais cette fois-ci, les pages lui glissaient entre

les doigts tandis que son regard retournait fréquemment à la fenêtre ouverte. Par-delà le store se faisaient entendre des froissements, des craquements, des bruissements étouffés ; de temps à autre un oiseau gazouillait, inlassable. Par-dessus la cime des grands arbres resplendissait la lune. Mû par une soudaine décision, Matthew sortit de sa chambre en courant et s'arrêta devant le placard du couloir en se demandant pourquoi la porte était fermée. Est-ce qu'ils étaient déjà repartis ?

Il descendit sur la pointe des pieds et risqua un coup d'œil dans le living-room. Son père était en train de siroter une bière tout en feuilletant une revue. Sa mère reprisait une robe à Poppy en regardant la télévision. Sur l'écran, un présentateur disait : « ... anormalement basses pour la journée de demain, en raison d'une zone de hautes pressions se déplaçant vers le sud-est... » En même temps, il frappait de sa longue baguette une carte murale géante.

Matthew tourna les talons et remonta lentement en boitant de façon prononcée. Arrivé à hauteur du placard, il hésita puis ouvrit la porte d'un bon coup. « Vous êtes là ? » chuchota-t-il. Il faisait trop sombre pour y voir quelque chose, à supposer qu'il y eût quelque chose à voir. Il laissa la porte entrouverte et regagna sa chambre. Peut-être était-il fou pour de bon ? Il se jeta sur son lit et, au bout d'un long moment, s'assoupit.

Il rêva d'un champ où toute la famille avait pique-niqué un jour. Seulement, le champ était bien plus grand dans son rêve, aussi vaste que l'océan, et il resplendissait d'une aveuglante lumière dorée. Ils jouaient tous à chat perché, son frère, sa sœur, ses parents. Lui, Matthew, courait, faisant d'énormes bonds comme s'il chevauchait un coursier ailé ; et lorsqu'il arriva devant la nappe couverte de sandwiches et de bouteilles thermos, il passa gracieusement par-dessus tandis que Poppy courait derrière lui en criant : « Oh ! Matthew, tu es bien trop rapide pour moi ! » Il bloqua au vol un ballon de football surgi de nulle part et le lança à son père, à l'autre bout du champ. Le ballon accomplit une longue trajectoire, mais son père le manqua. « Maladroit ! » s'écria la mère de Matthew en venant le serrer dans ses bras. Il était paisiblement allongé dans l'herbe, mâchonnant un brin d'herbe. Il entendait le petit Sidney qui courait en répétant : « Mi-temps ! Mi-temps ! »

Matthew ouvrit les yeux, encore ébloui par la lumière dorée, tout étourdi.

Sur l'oreiller, à côté de sa tête, était accroupi un Errant. Matthew le regarda stupidement, sans faire un mouvement. Dans son poing crispé, le petit homme tenait un couteau effilé dont la lame luisante ne devait pas dépasser deux pouces.

— « Il est temps, » répéta le nain sans s'émouvoir. « Habille-toi et suis-moi. »

Matthew sauta à bas de son lit, renversant l'Errant au passage, et se rua dans le couloir. Il heurta violemment la rampe et tomba à la renverse. Lorsqu'il recouvra sa respiration, il leva la tête et vit approcher un autre Errant. Ce dernier était lui aussi muni d'une épée dont la lame était sombre et humide. Les mains de l'Errant étaient tachées. Matthew se redressa, à quatre pattes. « Holà, l'ami, » dit le nain plaisamment en se rapprochant de lui.

— « Maman ! » hurla Matthew. « Maman ! Papa ! » Et il se traîna dans le couloir vers la chambre de ses parents en poussant des cris inarticulés et en avançant pouce par pouce, comme dans un cauchemar. Mais de toute façon, il savait qu'il était trop tard.

Traduit par Guy Abadia.
Titre original : An extraordinary child.

L. SPRAGUE DE CAMP

L'œil de Tandyla

C'est en 1937, dans **Amazing**, que parut le premier récit de Lyon Sprague de Camp. Il avait trente ans déjà. Deux ans plus tard, son premier roman : **Lest darkness fall**, devait lui apporter la renommée en même temps qu'une réputation d'auteur satirique. En effet, par son humour et par son thème (un archéologue américain projeté dans la Rome décadente du VIe siècle), le roman rappelait **Un Américain à la cour du roi Arthur** de Mark Twain. Mais Sprague de Camp n'entendait pas poursuivre une carrière d'écrivain humoriste satirique. Il prétendit même farouchement n'écrire qu'avec l'intention de distraire et de dépayser le lecteur, sans la moindre arrière-pensée. Gageons qu'aujourd'hui une telle profession de foi ferait hurler certains de nos jeunes loups de la science-fiction engagée.

De toute façon, les œuvres ultérieures de Sprague de Camp semblent prouver sa sincérité puisqu'elles se placent en grande partie dans le domaine de l'**heroïc fantasy** — de l'aventure épique sur des mondes étranges. La saga de Krishna en est un excellent exemple qui se déroule dans le système stellaire de Tau Ceti colonisé par... les Brésiliens. Sur ce postulat propice à un space-opera, Sprague de Camp a développé une histoire de cape et d'épée brillante et colorée mais qui pourrait aisément se situer dans le passé de notre propre planète.

C'est en collaboration avec Fletcher Pratt qu'il devait écrire **The incomplete enchanter,** roman de pure **fantasy** qui est sans doute aux U.S.A. son œuvre la plus connue.

En France, le Rayon Fantastique a publié à ses débuts **Le règne du gorille,** puis **La couronne de lumière** qui est l'un des premiers romans préfarmeriens où le sexe joue un certain rôle. Sprague de Camp était un passionné de la saga de Conan le Cimmérien de Robert Howard et, à la mort de l'auteur, il entreprit d'achever certains manuscrits qu'il fit paraître. Ainsi, **Dans la salle des morts** que nous avons publié dans le numéro 177.

L'œil de Tandyla reflète l'humour dont il se plaît parfois à imprégner certaines de ses nouvelles. Les sorciers, les héros ou les mages de ses univers sont souvent maladroits ou couards, rappelant en ceci le délicieux **Cugel** de Jack Vance.

Un jour... en un temps si reculé que, depuis, des montagnes ont surgi qui portent des cités sur leurs flancs...

Derezong Taash, sorcier du roi Vuar le Capricieux, lisait dans sa bibliothèque les Fragments de Lontang tout en dégustant

du vin vert de Zhyk. Il était en paix avec lui-même et avec le monde ; il y avait dix jours, en effet, que personne n'avait essayé de l'assassiner, ni par des moyens naturels ni autrement. Quand il était las de ces glyphes occultes, Derezong, levant les yeux par-dessus le bord de sa coupe, contemplait son écran des démons sur lequel le grand Shuazid (c'était avant que le roi Vuar l'eût capricieusement pris en aversion) avait représenté toute l'écurie des génies infernaux du sorcier depuis le terrible Fernazot jusqu'aux plus infimes des lutins qui accouraient à son appel.

On se demandait d'ailleurs, à voir Derezong Taash, pourquoi même un lutin prendrait la peine d'obtempérer. C'était un petit homme replet (petit pour un Lorska, s'entend) au visage rond et juvénile frangé de cheveux blancs. Quand il s'était soumis au traitement zompur, il avait étourdiment oublié de nommer ses cheveux parmi les choses auxquelles il souhaitait conférer l'éternelle jeunesse — omission qui avait été pour les magiciens ses collègues l'occasion de le tourner joyeusement en dérision.

Derezong Taash avait l'intention, une fois qu'il aurait bu son content, d'extraire sa forme grassouillette du siège de lecture et de se rendre cahin-caha à la salle à manger où il dînerait avec son assistant, Zhamel Seh. Quatre de ses fils feraient le service, assurance contre les entreprises de ceux qui lui voulaient du mal, et, précaution supplémentaire, Zhamel Seh goûterait les plats le premier.

Mais un coup fut frappé à la porte et la voix haut perchée du plus insolent des pages du roi Vuar s'éleva :

— « Seigneur sorcier, Sa Majesté veut vous voir sur-le-champ. »

— « A quel sujet ? » grommela Derezong Taash.

— « Sais-je où vont les cigognes en hiver ? Suis-je instruit des secrets des morts-vivants de Sedo ? Le vent du nord m'a-t-il appris ce qu'il y a au-delà des remparts de Riphaï ? »

— « Je ne pense pas. » Derezong bâilla, se leva et se dirigea en trottinant vers la salle du trône tout en jetant de temps à autre un coup d'œil derrière lui : il n'aimait guère déambuler dans les couloirs du palais quand Zhamel n'était pas là pour le protéger d'un coup de poignard imprévu dans le dos.

La lampe faisait miroiter le crâne glabre du roi Vuar qui regarda Derezong Taash sous l'épaisse broussaille de ses sourcils. Il avait pris place sur son trône dans la salle d'audience au mur de laquelle était fixée la trompe de chasse de Zynah le Grand, son père.

S'étant prosterné, Derezong Taash nota un détail qui avait échappé à son attention quand il était entré : sur la petite table qui se trouvait devant le trône et où, d'ordinaire, était posé un vase de fleurs, il y avait à présent un plateau d'argent et sur ce plateau reposait la tête du ministre du Commerce, arborant l'expression hébétée et stupide qu'ont toutes les têtes lorsqu'elles sont séparées de leur corps.

De toute évidence, le monarque n'était pas d'une humeur particulièrement badine.

— « Oui, sire roi ? » dit Derezong Taash dont les yeux allaient et venaient avec inquiétude de la tête du feu ministre à celle de son souverain.

— « Mon bon maître, » fit le roi, « ma femme Ilepro — vous la connaissez, je crois — a manifesté un désir que vous êtes seul à pouvoir satisfaire. »

— « Oui, sire ? »

— « Elle veut le joyau qui constitue le troisième œil de l'effigie de la déesse Tandyla. Vous connaissez le temple de Lotor ? »

— « Oui, sire. »

Le roi Vuar tendit le bras vers la tête ministérielle. « Ce butor à l'âme étriquée a répondu à ma proposition en disant que cette gemme n'était pas à vendre, ce qui m'a conduit à le raccourcir. Je regrette maintenant ma précipitation car il apparaît qu'il avait raison. Aussi ne nous reste-t-il qu'une solution : voler le bijou. »

— « Oui, s... sire. »

Le roi appuya son menton étiré sur son poing ; ses yeux d'agate voyaient des choses lointaines. La lumière faisait scintiller l'anneau de métal gris qu'il avait au doigt. Cet anneau, taillé dans le cœur d'une étoile filante, était une amulette si puissante que les maléfices des sorciers de Lotor eux-mêmes étaient sans pouvoir contre celui qui le portait.

Le roi Vuar poursuivit : « Nous pouvons essayer soit de nous en emparer ouvertement, ce qui signifie la guerre, soit de le dérober par la ruse. Bien que je sois prêt à accepter certains ennuis pour complaire aux lubies d'Ilepro, je n'envisage pas d'entrer en guerre avec Lotor. Pas avant d'avoir mis en œuvre tous les autres moyens, en tout cas. Je vous charge donc de vous rendre au pays de Lotor et de subtiliser ce joyau. »

— « Parfaitement, sire, » fit Derezong avec une ardeur un peu forcée, c'est le moins qu'on puisse en dire.

— « Bien entendu, » enchaîna le roi sur un ton empreint d'une

amicale affabilité, « bien entendu, si vous estimez que vos pouvoirs sont insuffisants, je suis sûr que le roi de Zhysk me prêterait volontiers son sorcier pour vous aider... »

— « Jamais, sire ! » s'exclama Derezong en se redressant de toute sa taille. « Loin de m'aider, cet empoté serait un boulet à ma cheville ! »

Un sourire de loup dont Derezong ne comprit pas la raison joua sur les lèvres du souverain. « Eh bien, qu'il en soit ainsi. »

Dès qu'il eut regagné ses appartements, le sorcier sonna son assistant. Au troisième appel, Zhamel Seh entra d'un pas nonchalant, son antique épée de bronze en équilibre sur la paume.

— « Un de ces jours, tu trancheras les orteils de quelque pauvre hère avec tes jongleries. Tout ce que je souhaite, que ce soient les tiens ! Nous partons demain en service commandé. »

Zhamel Seh referma le poing sur le pommeau de son épée et sourit. « Bien ! Où allons-nous ? »

Derezong Taash le lui dit.

— « Encore mieux ! » s'écria Zhamel. « De l'action ! De l'émotion ! » La lame fendit le vide en sifflant. « Depuis que vous avez expédié la mère de la reine, nous nous prélassons dans le palais comme des moules sur un pilot sans rien faire pour mériter la générosité du roi. »

— « Et alors ? Je n'ennuie personne et personne ne m'ennuie. Maintenant, l'hiver approche et il va falloir aller jusqu'aux confins du rocailleux pays de Lotor pour tenter de voler ce colifichet sans valeur sur lequel une sotte favorite a jeté son dévolu. »

— « Je me demande bien pourquoi. Elle est lotri de naissance. On penserait plutôt qu'elle souhaiterait sauvegarder les symboles religieux de sa patrie au lieu de les détourner pour s'en parer. »

— « On ne sait jamais. Les femmes de chez nous sont déjà assez imprévisibles. Alors, les Lotriens... A présent, il nous faut faire nos plans et nos préparatifs. »

Ils prirent la route du fertile pays de Zhysk que baignait la mer Tritonienne et, une fois qu'ils eurent atteint la cité de Bienkar, ils se rendirent chez Goshap Thuz, le lapidaire, qui était un ami de Derezong, afin de recueillir de sa bouche des informations pour se prémunir contre l'adversité.

— « Ce joyau, » leur dit Goshap Thuz, « a à peu près la

taille d'un poing de petite taille. Il est en forme d'œuf, ne présente pas de facettes et est de couleur pourpre. Quand on le regarde dans un certain sens, il rayonne à la manière d'un saphir mais il a sept raies au lieu de six. Il constitue la pupille de l'œil médian de la statue de Tandyla. Il est serti à l'aide de griffes de plomb. Quant aux autres moyens, naturels ou non, auxquels les prêtres de Tandyla ont recours pour protéger leur trésor, je les ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont à la fois efficaces et désagréables. Au cours des cinq siècles précédents, vingt-trois tentatives en vue de dérober cette pierre ont eu lieu, qui furent toutes fatales pour leurs auteurs. J'ai moi-même eu l'occasion de voir le cadavre du vingt-troisième voleur... »

A mesure que Goshap leur relatait le sort qu'avait subi le larron malheureux, Zhamel ouvrait une bouche de plus en plus grande tandis que Derezong regardait sa coupe d'un air dégoûté comme si une bête munie de multiples pattes nageait dans son vin. Pourtant, son assistant et lui-même étaient loin d'être particulièrement sensibles. Il y avait plus pleutres qu'eux en cet âge cruel.

— « Et les propriétés de cette pierre ? » s'enquit le sorcier.

— « Elles sont considérables, encore que les rumeurs qui courent à ce sujet soient peut-être exagérées. C'est l'antidémoniaque le plus puissant qui soit au monde. Il repousse l'atroce Tr'lang lui-même, le plus implacable des démons. »

— « Elle est donc encore plus efficace que l'anneau de métal stellaire du roi Vuar ? »

— « Beaucoup plus. Permets-moi, au nom de notre vieille amitié, de te donner un conseil : change de nom et mets-toi au service d'un suzerain moins exigeant. Tenter de t'emparer de l'œil ne te rapportera que des déboires. »

Derezong Taash fit courir ses doigts dans sa chevelure et sa barbe blanches et soyeuses.

— « Certes ! Ne va-t-il pas jusqu'à m'outrager en mettant carrément en doute ma compétence ? Mais il n'est pas si facile de renoncer au luxe dont je jouis. Où trouverai-je ces livres précieux, ces femmes ensorcelantes que je n'ai qu'à demander ? Non, le roi Vuar est un très bon maître sauf quand il est pris par une de ses lubies. »

— « C'est précisément la question. Sais-tu quand tu seras à ton tour la victime de ces caprices dont il est coutumier ainsi qu'il est notoire ? »

— « Non. Parfois, je me dis qu'il doit être plus facile d'être le vassal d'un roi barbare. Les barbares, emprisonnés comme des momies dans les bandelettes des coutumes et des rites, ont un comportement qu'il est plus aisé de prédire. »

— « Alors, pourquoi ne pas t'enfuir ? A Torrutseish la Magnifique, sur l'autre rive de la mer Tritonienne, un sorcier de ta valeur ne tarderait pas à faire apprécier ses mérites. »

— « Tu oublies que le roi Vuar garde les miens en otage et ma famille est considérable. Pour elle, je suis obligé de demeurer son homme lige quoique la mer Occidentale submergera tout le pays de Pusaad comme il est annoncé dans les prophéties. »

Goshap haussa les épaules. « C'est ton affaire. Je ne puis que déplorer que tu fasses partie de ces êtres qui ne sont ni chair ni poisson : tu es trop rebondi pour jamais faire une vaillante lame et tu es incapable d'accéder au grade suprême de l'art de la magie parce que tu ne renonceras jamais aux délices du harem. »

— « Merci, mon bon Goshap, » répondit Derezong en dégustant une gorgée de vin vert. « Sache, cependant, que mon but n'est pas d'obtenir la prééminence grâce à une discipline austère mais de profiter de la vie. Il faut maintenant que tu m'indiques un apothicaire digne de confiance qui pourra me procurer un paquet de poudre de syr de première qualité et de toute pureté. »

— « Demande à Dualor. Quel déguisement envisages-tu d'adopter ? »

— « Nous serons des marchands de Parsk. Aussi, si tu entends dire que deux voyageurs traversent Lotor accompagnés par des vociférations et de bruyantes clameurs, ne manque pas de manifester la surprise qui convient. »

Derezong Taash paya la poudre de syr avec des carrés d'or frappés de la marque du roi Vuar, puis regagna la taverne en compagnie de son assistant ; là, il dessina ses pentacles, les aspergea de poudre et récita l'Incantation des Neuf. Au terme de l'opération, Zhamel et lui se retrouvèrent gisant par terre et réduits à l'impuissance. Ils étaient métamorphosés : ils avaient la peau noire et un nez en bec d'aigle, portaient l'accoutrement flottant des gens de Parsk et avaient des anneaux aux oreilles.

Quand ils eurent recouvré leurs forces, ils se remirent en chemin. Ils franchirent le désert de Reshape sans souffrir excessivement ni de la soif, ni des morsures des serpents venimeux, ni des assauts des esprits de la lande. Ils traversèrent la forêt d'Antro sans avoir à essuyer les attaques des brigands, des chats aux

dents de sabre et de la sorcière du lieu. Finalement, ils atteignirent les collines de fer du pays de Lotor.

Un soir, quand ils firent halte, Derezong dit :

— « D'après mes estimations et les renseignements des passants, le temple ne devrait pas être à plus d'une journée de marche. Aussi est-il temps d'essayer de voir si nous pouvons faire opérer le larcin par un tiers au lieu d'exposer nos vulnérables personnes. » Et il commença de tracer des pentacles dans la poussière.

— « Vous avez l'intention d'invoquer Feranzot ? » demanda Zhamel.

— « Lui-même. »

Zhamel haussa les épaules. « Un jour, vous laisserez l'angle d'un pentacle ouvert et c'en sera fait de nous. »

— « Sans aucun doute. Mais attaquer ce bastion des puissances chthoniennes sans recourir aux méthodes les plus drastiques serait un passeport encore plus direct pour l'anéantissement. Allume donc les joncs et commençons. »

— « Je suis incapable d'imaginer quelque chose de plus risqué que d'avoir commerce avec Feranzot, sauf, peut-être invoquer le terrible Tr'lang en personne, » grommela Zhamel. Mais il obéit.

Lorsqu'ils eurent récité l'incantation de Br'tong que Derezong Taash avait reconstituée grâce aux Fragments de Lontang, la noire silhouette ondoyante de Feranzot apparut devant le maître pentacle. Le sorcier eut l'impression que le froid qui émanait du démon aspirait la chaleur de son corps et il éprouva l'accablement qu'engendrait la présence de l'esprit. Zhamel Seh se faisait tout petit dans son coin.

— « Que veux-tu ? » siffla Feranzot.

Derezong rassembla ses forces en débandade et répondit :

— « Que tu voles le joyau enchâssé dans l'œil frontal de la statue de la déesse Tandyla en son temple et que tu me le rapportes. »

— « Je ne le peux pas. »

— « Pourquoi donc ? »

— « Premièrement, parce que les prêtres de Tandyla ont enclos le temple dans un cercle si puissant qu'aucun émissaire, aucune apparition, aucun esprit, sinon le grand Tr'lang, ne peut le franchir. Deuxièmement, parce que l'œil lui-même est entouré d'une

aura chargée d'un tel maléfice que ni moi ni aucun esprit de mon espèce, y compris le grand Tr'lang, n'avons prise sur lui dans ce plan d'existence. Puis-je regagner ma dimension d'origine ? »

— « Va-t-en, va-t-en... Eh bien, Zhamel, il semble que nous allons être contraints de nous lancer nous-mêmes dans cette peu réjouissante entreprise. »

Le lendemain, ils remontèrent en selle. Les collines se changèrent en montagnes, des montagnes tout particulièrement accidentées. La route n'était plus qu'une simple piste s'enfonçant à travers des falaises plus escarpées qu'il n'était permis. Les chevaux, plus habitués aux plaines éventées de Lorsk où pullulait le bison, avaient fort peu de goût pour ce terrain nouveau et écorchaient douloureusement les jambes de leurs cavaliers en leur faisant racler la paroi dans leurs efforts en vue de se tenir à distance respectueuse de l'abîme.

Le soleil pénétrait difficilement à l'intérieur de ces gorges de roche noire qui commencèrent de s'obscurcir peu après midi. Puis le ciel se couvrit, une brume froide fit miroiter les rochers. Pour franchir le gouffre qui interrompait la piste, il fallut passer sur une étroite passerelle suspendue à des cordages. Les bêtes se dérobèrent.

— « Je ne leur fais pas de reproches, » dit Derezong après avoir mis pied à terre. « Par les griffes chauffées au rouge de Vrazh, seule la pensée de la plus blonde de mes concubines est capable de me donner le courage de traverser ! »

Sous les coups de cravache que Zhamel leur assenait sur la croupe, les chevaux finirent par s'engager, tenus en bride, sur la passerelle, encore qu'avec la plus grande répugnance. Derezong, qui ouvrait la marche, baissa un instant les yeux sur le lointain torrent écumant qui dévalait en bas — et se promit de ne plus recommencer. Le martèlement des pieds des hommes et des sabots de leurs montures rendait un son creux que répercutaient les falaises. Le vent jouait avec les filins de retenue comme sur les cordes d'une gigantesque harpe.

Au-delà de la gorge, la piste recommençait de serpenter le long de la pente. Les voyageurs rencontrèrent un homme et une femme à cheval qui arrivaient en sens inverse et force leur fut de reculer jusqu'à un virage où il y avait suffisamment de place pour qu'ils pussent se croiser. Les inconnus, la mine sombre, gardaient les yeux fixés au sol et ils répondirent à peine par un grognement au jovial salut que leur lança Derezong.

La piste s'enfonçait brusquement dans une faille de la falaise où les pas de chevaux étaient trois fois plus sonores que la normale. C'était tout juste si l'on parvenait à distinguer son chemin. Le plancher de la crevasse s'élevait et, finalement, le sorcier et son assistant émergèrent au milieu d'un chaos de pierres entre lesquelles poussaient quelques arbres rabougris. Après avoir fait de vagues méandres à travers ce champ d'éboulis, la piste s'achevait par un escalier qui menait au temple de Tandyla. Les voyageurs ne pouvaient voir que la partie inférieure de ce sanctuaire de sinistre réputation car son faîte était caché par les nuages bas. Et ce qu'ils en voyaient était un noir et miroitant hérissement d'aiguilles aiguës.

Derezong songea aux inquiétants attributs qui étaient, disait-on, l'apanage de la déesse et aux coutumes, plus inquiétantes encore, que l'on prêtait à ses prêtres. On prétendait, par exemple, que le culte de Tandyla, encore qu'elle fût déjà une bien redoutable déité du panthéon pusaadien, n'était qu'un trompe-l'œil derrière quoi se dissimulaient les ténébreux rites d'adoration du démon Tr'lang qui, en d'autres temps, avait été un dieu légitime. C'était avant que les Lorskas dominateurs, chassés de l'intérieur par les conquérants hauskiriks, eussent traversé la mer Tritonienne pour s'abattre sur Pusaad, avant le tragique déclin de ce royaume.

Derezong Taash se dit pour se donner confiance que les dieux et les démons n'étaient en général pas aussi épouvantables que, poussés par le vil appât du gain, leurs prêtres cherchaient à le faire croire et que les histoires délirantes relatives aux mœurs des clergés se révélaient habituellement pour le moins exagérées. Bien qu'il n'eût qu'une foi relative en ses propres assurances, il fallait bien qu'il s'en contentât, faute de mieux.

Le sorcier tira sur le mors, mit pied à terre et, avec l'aide de Zhamel, lesta les rênes avec de lourdes pierres pour que les montures ne s'écartent pas. Comme ils s'approchaient des marches, Zhamel s'écria :

— « Maître ! »

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Regardez-nous ! »

Derezong vit alors qu'ils avaient cessé d'être des marchands de Parsk. Ils avaient repris leur aspect véritable, ils étaient à

nouveau le magicien de cour du roi Vuar et son assistant. Au su et au vu de tout le monde. Ils avaient dû franchir le cercle contre lequel Fernazot les avait mis en garde.

Derezong leva vivement les yeux en direction de l'entrée du temple. Dans la mauvaise lumière, il distingua deux silhouettes qui montaient la garde de part et d'autre de la porte. Un reflet de bronze poli accrocha son regard. Toutefois, si les gardiens avaient remarqué la métamorphose que les voyageurs avaient subie, ils n'en laissèrent rien paraître.

Levant ses courtes jambes, Derezong commença de gravir les marches noires et luisantes. Bientôt, les gardes apparurent clairement à sa vue. C'étaient des Lotriens au corps massif et au front protubérant. Certains disaient que les Lotriens s'apparentaient aux sauvages d'Ierarne, dans l'Extrême Nord-Est, qui ne savaient pas dompter les chevaux et combattaient avec des pierres taillées. Les deux sentinelles regardaient droit devant elles, face à face comme des statues. Derezong et Zhamel passèrent entre elles.

Ils pénétrèrent dans un vestibule. Deux jeunes filles lotriennes leur dirent : « Vos bottes et vos épées, messires. »

Derezong défit son baudrier et le remit avec l'arme dans son fourreau à la plus proche des jeunes Lotriennes, puis il se déchaussa et resta pieds nus, tenant à la main ses bottes qu'il avait pris soin de bourrer d'herbe pour éviter l'échauffement des orteils. Le contact de sa deuxième épée contre son dos, sous la chemise qui la dissimulait, lui était d'un certain réconfort.

— « Viens, » ordonna-t-il à Zhamel en se dirigeant vers la nef.

Le temple était semblable à la plupart des autres sanctuaires : une vaste salle rectangulaire où régnait l'arôme de l'encens, coupée aux deux tiers de sa longueur par une barrière derrière laquelle se dressait, énorme, la noire effigie accroupie de Tandyla, sculptée dans un basalte lisse qui renvoyait faiblement le reflet des quelques lampes qui brillaient. La tête de la statue se perdait dans l'ombre mais l'on distinguait comme une étincelle pourpre là où le joyau serti au milieu du front de la déesse accrochait la lumière.

Deux Lotriens agenouillés devant la grille marmonnaient des prières. Un prêtre émergea de l'obscurité des bas-côtés et traversa le chœur en se dandinant. Derezong s'attendait presque à être invité à le suivre en compagnie de Zhamel pour être confronté au grand pontife dans le saint des saints. Mais le ministre ne s'arrêta pas ; il disparut dans l'ombre de la travée.

Les deux visiteurs s'approchèrent à pas comptés de la barrière. Ayant achevé leurs dévotions, les Lotriens se levèrent. L'un deux, avant de partir, laissa tomber dans un réceptacle en forme de tonnelet quelque chose qui tinta avec un bruit métallique.

A présent, Derezong et Zhamel étaient seuls dans la vaste nef quoiqu'ils entendissent vaguement des gens parler et remuer quelque part à l'intérieur du temple. Le sorcier jeta une pincée de poudre de syr en récitant précipitamment l'incantation d'Ansuan. Quand il eut terminé, une réplique de lui-même se matérialisa aux côtés de son assistant. Il enjamba alors la grille et, trottinant sur la pointe des pieds, s'approcha de la statue qu'il contourna. Il distinguait des portes dans la pénombre. Le dos de l'effigie touchait presque le mur de sorte qu'un homme agile pouvait se hisser en prenant appui à la fois sur la paroi et sur le dos de Tandyla. Quoique son agilité fût limitée, Derezong se faufila dans cet espace exigu et se recroquevilla entre deux plis de la robe de pierre de la statue. Il resta immobile, retenant son souffle, jusqu'à ce que l'écho des pas de Zhamel se fût éteint. Le plan qu'il avait ébauché prévoyait que son assistant quitterait le temple en compagnie de son double. Croyant que les visiteurs étaient tous partis, les gardiens relâcheraient leur vigilance, Derezong volerait la pierre, Zhamel se mettrait soudain à faire du tapage au dehors en appelant les sentinelles et, profitant de cette diversion, le magicien détalerait.

Derezong commença son ascension. Cette reptation était un rude exercice pour un homme aussi bien en chair que lui. La sueur ruisselait de son bonnet de fourrure, lui inondant la figure. Jusque-là, il n'y avait pas d'obstacle.

Arrivée au niveau de l'épaule de la statue, il s'y jucha et se cramponna à l'oreille de Tandyla par mesure de sécurité. La pierre glissante était froide sous ses pieds nus. En tordant le cou, il apercevait le profil grimaçant de la déesse et, en étendant le bras, il pouvait atteindre le bijou qui scintillait au milieu de son front.

Derezong sortit de sous sa tunique le petit levier de bronze dont il s'était muni avant le départ et s'attaqua aux griffes de plomb qui maintenaient l'œil en place. Il travaillait avec précaution pour ne pas rayer le joyau et éviter qu'il ne tombât. De temps à autre, il s'interrompait pour le tâter du doigt. Bientôt, la gemme bougea.

Le temple était silencieux.

Sans désemparer, Derezong continua de jouer du levier. Enfin, la pierre sortit de la cavité où elle était enchâssée. Le sorcier voulut la cacher avec son outil à l'intérieur de sa tunique mais c'était trop demander à ses doigts boudinés que de manier les deux objets à la fois : le levier de bronze lui échappa et tomba à grand fracas, rebondissant sur le sein, puis sur le ventre, puis les genoux de la statue avant d'achever bruyamment sa chute aux pieds de Tandyla.

Derezong Taash se pétrifia. Quelques secondes s'écoulèrent — rien ne se passa. Les gardes avaient certainement entendu...

Pourtant, le silence demeurait total.

Après avoir mis le joyau en sûreté dans sa tunique, il descendit de l'épaule de l'effigie et regagna le sol. C'était toujours le même silence que venait simplement briser par instants un son assourdi — peut-être les serviteurs du temple qui préparaient le repas de leurs maîtres... Il attendit l'opération de diversion de Zhamel.

Il attendit. Attendit...

Au loin retentit le cri d'un homme en proie aux affres de l'agonie.

En définitive, Derezong renonça à attendre davantage. Précipitamment, il fit le tour de la statue, ramassa son levier d'un geste vif, enjamba à nouveau la barrière et s'avança vers la sortie sur la pointe des pieds.

Les gardes se dressèrent devant lui, l'arme haute.

Derezong Taash porta le bras derrière son épaule et dégaina sa seconde épée. Il savait que, dans un combat réel, il n'aurait que de faibles chances en face d'un guerrier expérimenté et rompu au maniement de l'arme blanche. Et il avait deux adversaires en face de lui ! Son seul espoir, et il était bien fragile, était de se ruer comme un fou entre les deux Lotriens et de chercher son salut dans la fuite.

Il pensait que des combattants aussi habiles et expérimentés se scinderaient pour l'attaquer simultanément de flanc. Or, au contraire, l'un des gardes s'avança en faisant avec son épée des moulinets maladroits. Derezong détourna la lame et riposta. Le bronze sonna contre le bronze. Le Lotrien chancela, fit un pas en arrière et, tandis que son épée tombait bruyamment par terre, crispa ses poings sur sa poitrine et s'écroula à la stupéfaction

du magicien : il aurait juré, en effet, que sa lame n'avait rencontré que le vide.

Le second gardien se précipita à son tour. A la deuxième estocade, son épée lui échappa et roula à grand fracas sur les dalles. Alors, l'homme lâcha pied, fit volte-face et s'enfuit. Il disparut par l'une des nombreuses portes du temple.

Derezong regarda son épée, se demandant s'il n'avait pas, jusqu'ici, sous-estimé ses talents. Le duel n'avait pas duré plus d'une dizaine de secondes et, pour autant qu'il pût le dire dans la demi-obscurité, il n'y avait pas la moindre tache de sang sur sa lame. Il fut tenté de s'assurer que sa victime était bien morte en la lui enfonçant dans le corps mais il n'en avait pas le temps et n'était pas assez cruel pour s'y résoudre. Il s'élança au-dehors.

Aucune trace ni de Zhamel ni de son double. Les quatre chevaux étaient toujours à l'attache à une vingtaine de pas de l'escalier du sanctuaire.

Les pierres tranchantes meurtrissaient la plante des pieds de Derezong dont l'épiderme était tendre. Son hésitation ne dura qu'un éclair. En un sens, il avait de l'affection pour Zhamel qu'il avait tiré d'affaire à peu près autant de fois que son assistant s'était étourdiment mis dans un mauvais pas. Toutefois, revenir dans le temple pour chercher cet aide excentrique serait d'une témérité confinant à la démence. En outre, les ordres du roi Vuar étaient clairs et nets.

Derezong remit son épée au fourreau, enfourcha son cheval et partit au galop, tenant les trois autres bêtes par la longe.

Il eut le temps de réfléchir tandis qu'il descendait vers le défilé et plus il réfléchissait, moins il appréciait le résultat de ses cogitations. Le comportement des gardiens du temple était inexplicable à moins d'admettre qu'ils eussent été ivres ou fous, et les deux hypothèses étaient aussi irrecevables l'une que l'autre. Ils n'avaient pas attaqué simultanément, ils n'avaient pas remarqué le bruit qu'avait fait le levier en tombant, le médiocre combattant qu'était Derezong avait eu facilement raison de ses adversaires, l'un d'eux s'était affaissé sans avoir été touché, ils n'avaient pas appelé à l'aide...

A moins qu'il n'eût été prévu que les choses se dérouleraient de cette façon... La facilité déconcertante avec laquelle Derezong était parvenu à ses fins excluait toute autre hypothèse. Peut-être avait-on voulu qu'il volât ce maudit joyau...

En bas du défilé, à l'endroit où la route tournait pour s'en-

foncer dans la falaise, formant la grande gorge, Derezong mit pied à terre, attacha les chevaux et, tendant l'oreille, à l'affût de bruits indiquant que des poursuivants s'étaient lancés à ses trousses, il sortit l'œil de Tandyla de sous sa tunique et l'examina. Quand on le regardait sous un certain angle, il y avait effectivement l'effet de rayonnement qu'avait décrit Goshap Tuzh. En dehors de cela, la gemme ne manifestait aucune propriété particulière, insolite ou surnaturelle. Jusqu'à présent...

Le sorcier posa avec précaution le joyau par terre et recula pour le voir de plus loin. C'est alors que la pierre frémit imperceptiblement et elle se mit à rouler dans sa direction.

Tout d'abord, Derezong songea qu'il y avait une légère déclivité et il se précipita pour récupérer l'œil avant que celui-ci tombe dans le précipice. Il le reposa sur le sol, prenant soin de le protéger par un petit tas de cailloux et de terre. Cette fois, il ne bougerait pas !

Mais quand il s'éloigna à nouveau, le bijou franchit ce rempart. Le corps de Derezong se couvrit de sueur — une sueur qui n'était pas due à la fatigue. La pierre roulait vers lui, de plus en plus vite. Le magicien fit un saut de côté pour se glisser dans une anfractuosité de la paroi. Le bijou dévia de sa trajectoire et s'immobilisa à ses pieds tel un animal apprivoisé quêtant une caresse.

Derezong creusa un trou, y enfonça l'objet et, après l'avoir recouvert d'un lourd bloc de rocher, s'éloigna aussitôt. Le rocher bascula et l'œuf pourpre jaillit de l'excavation, repoussant les cailloux qui se trouvaient sur son chemin, à croire qu'il était tiré par une invisible corde. Cette fois encore, il s'arrêta devant le pied nu du sorcier.

Derezong le ramassa et l'étudia avec attention. Aucune rayure apparente. C'était Ilepro, la femme du roi, qui avait réclamé la pierre... Avec un effarement soudain, il la jeta de toutes ses forces du côté opposé de la gorge.

En principe, elle aurait dû décrire une parabole pour se fracasser sur l'autre versant mais, au lieu de cela, elle ralentit à mi-course, s'arrêta en plein vol, repartit en arrière et rejoignit la main qui l'avait lancée.

Les prêtres de Tandyla avait, par le truchement de la pierre, élaboré un piège subtil à l'intention du roi Vuar, il ne pouvait y avoir de doute. Qu'adviendrait-il du souverain et du royaume de Lorsk si Derezong accomplissait sa mission jusqu'au bout ? L'in-

téressé n'en avait aucune idée. A sa connaissance, le joyau n'était qu'un talisman anti-démons et, en conséquence, il devrait protéger Vuar et non lui nuire. Pourtant, le magicien était convaincu qu'il se trouvait en présence d'un plan inquiétant dont il n'avait pas la moindre envie d'être l'agent. Il posa l'œil sur un rocher plat, trouva une pierre de la grosseur de sa tête qu'il souleva à deux mains pour pulvériser le joyau.

Telle était du moins son intention. Mais la masse improvisée heurta une saillie rocheuse et, une seconde plus tard, Derezong faisait des cabrioles digne d'un danseur démonolâtre adorateur de Dzen en suçant son doigt écrasé et en maudissant les prêtres de Tandyla au nom des esprits infernaux les plus épouvantables de son répertoire. Le joyau était intact.

Les prêtres de Tandyla, c'était visible, ne s'étaient pas contentés d'ensorceler la gemme en lui conférant un charme d'attraction : ils avaient en outre prononcé l'incantation de Duzhateng de sorte que tous les efforts de Derezong en vue de la détruire se retourneraient fatalement contre lui. S'il tentait de s'en débarrasser par des moyens moins rudimentaires, cela se solderait selon toutes probabilités par une jambe cassée. Pour neutraliser l'incantation de Duzhateng, il fallait recourir à une formule magique compliquée exigeant des ingrédients — dont certaines substances très bizarres et fort repoussantes — que Derezong n'avait pas sous la main.

Il n'y avait incontestablement qu'une seule solution pour rompre l'envoûtement et rendre la pierre inoffensive : la replacer dans la cavité frontale de la statue de Tandyla et marteler les crochets de plomb pour l'y maintenir. Une tâche qui promettait d'être encore plus malaisée que le vol originel ! En effet, si le clergé de Tandyla avait voulu que Derezong subtilisât le bijou, il ferait sans doute preuve de plus d'ingéniosité pour s'opposer à la restitution qu'il n'en avait manifesté pour protéger son trésor.

Que faire sinon essayer ? Derezong Taash rangea le joyau dans sa tunique, remonta en selle et, sans se préoccuper des trois autres chevaux à l'attache, rebroussa chemin. Quand il atteignit le petit plateau en haut duquel s'érigeait le temple, force lui fut de constater que les prêtres avaient effectivement pris les devants. Deux rangs de gardes dont les cuirasses de bronze scintillaient faiblement dans la lumière déclinante du jour interdisaient l'accès

du sanctuaire. Ceux du premier rang étaient munis de boucliers en peau de mammouth et de lourdes épées de bronze ; leurs camarades étaient armés de longues piques qu'ils tenaient horizontalement à deux mains de sorte qu'elles se dardaient, menaçantes, entre les guerriers du cordon frontal. C'était là un dispositif formidable : l'assaillant devrait d'abord franchir l'obstacle des lances et se heurterait ensuite aux épées.

Il y avait une tactique possible : charger au grand galop dans l'espoir qu'un ou deux soldats se trouvant directement dans la trajectoire de l'attaquant fléchiraient, ouvrant ainsi une brèche dans le rempart humain. Alors, après avoir bousculé la ligne de défense, il ne resterait plus au sorcier qu'à s'engouffrer dans le temple et à tenter de remettre l'œil en place avant d'être capturé. En cas d'échec, il y aurait un rude choc, quelques guerriers meurtris, un cheval blessé et un magicien embroché, haché menu, réduit en chair à pâté.

Derezong eut un moment d'hésitation. Soudain, il se rappela les précieux manuscrits qui l'attendaient dans le palais du roi Vuar dont l'entrée lui serait à jamais refusée s'il ne ramenait pas la pierre ou ne pouvait exciper d'un motif valable pour s'y présenter les mains nues. Il éperonna sa monture et chargea.

Plus la muraille humaine s'approchait, plus les fers de lance paraissaient gros et acérés. Il était clair que les gardes ne broncheraient pas et n'ouvriraient pas obligeamment le passage à l'assaillant. Tout à coup, une silhouette émergea du portail du temple et dégringola les marches derrière les défenseurs. L'homme portait une robe de prêtre mais, juste avant l'impact, Derezong reconnut les traits irréguliers de Zhamel Seh.

Il tira sur les rênes et son cheval s'arrêta net, les naseaux à un cheveu de la lance la plus proche. Le cavalier glissa en avant — les étriers étaient inconnus à cette époque — de façon à s'installer à califourchon sur le cou de sa monture et, se cramponnant d'une main à sa crinière, se fouilla. Il brandit la pierre.

— « Zhamel ! » cria-t-il. « Attrape ! »

Et il lança le joyau ; son assistant l'attrapa d'un bond avant que l'œil eût le temps de faire retour à l'expéditeur.

— « Maintenant, remets la pierre à sa place ! » ordonna le magicien.

— « Comment ? »

— « Remets-la à sa place sans perdre de temps. Et prends soin de bien l'assujettir. »

Zhamel, habitué à obéir aux ordres les plus étranges, se rua vers le sanctuaire en secouant néanmoins la tête comme s'il était chagriné que son maître eût perdu la raison. Derezong fit reculer son cheval pour être hors d'atteinte des piques. Les gardes aux casques vernis tournaient la tête dans tous les sens avec une évidente perplexité et il devina que les seules instructions qu'ils avaient reçues étaient de lui barrer le passage : on ne leur avait pas donné de directives pour le cas où l'un des prêtres fraterniserait avec l'indésirable.

Comme les soldats ne faisaient pas mine de vouloir le pourchasser, Derezong braqua son regard sur le portail. Il laisserait à Zhamel une chance de fuir une fois sa mission accomplie quoiqu'il ne se fît guère d'illusions. Si son assistant désarmé essayait de se frayer sa voie à travers les rangs des guerriers, il serait rapidement écharpé. Et Derezong serait obligé de trouver et de former un nouveau famulus qui lui donnerait sans doute aussi peu de satisfaction que son prédécesseur. Pourtant, le sorcier ne pouvait abandonner ce garçon à son sort.

Soudain, Zhamel surgit en haut des marches, tenant une longue pique semblable à celles dont étaient dotés les gardes de la seconde ligne de résistance. Il se précipitait comme pour enfoncer son arme dans le dos d'un des soldats. Cette tactique était d'avance vouée à l'échec. Derezong ferma les yeux.

Mais, au dernier moment, Zhamel ficha le fer de sa lance dans le sol et s'éleva dans les airs comme un sauteur à la perche. Les jambes oscillantes, tel un pendu, il passa au-dessus des casques vernissés, des épées de bronze, des boucliers en peau de mammouth et atterrit devant le premier rang des Lotriens, brisant une pique au passage. Il fit un roulé-boulé, rebondit sur ses pieds et s'élança vers Derezong Taash qui avait déjà fait faire volte-face à son cheval.

Quand Zhamel agrippa la selle, un hurlement s'éleva : c'étaient les prêtres qui se précipitaient hors du temple en criant. Derezong talonna sa monture tandis que son assistant sautait en croupe et le cheval partit au galop. Tandis qu'ils s'acheminaient vers le défilé, la rumeur d'une cavalcade s'enflait derrière eux.

Derezong Taash ne gaspilla pas son souffle à poser des questions. Ils ne s'arrêtèrent qu'au fond du défilé où les chevaux étaient à l'attache pour que Zhamel enfourchât le sien et ils conti-

nuèrent en forçant l'allure. L'écho de la galopade de leurs poursuivants, renvoyé par les parois du défilé, était assourdissant.

Comme à l'aller, les bêtes bronchèrent en atteignant le pont suspendu mais Derezong houspilla impitoyablement son cheval de la pointe et du plat de l'épée jusqu'à ce que l'animal se fût engagé au petit trot sur la passerelle chancelante. Le vent sifflait dans les cordes. Il faisait froid. Le jour avait presque complètement disparu.

Quand il eut traversé le pont, Derezong poussa un profond soupir de satisfaction et se retourna. Là-bas, on apercevait l'avant-garde des poursuivants qui, galopant comme des fous, dévalaient le versant de la falaise.

— « Si j'avais le temps et le matériel nécessaire, je jetterais un sort sur ce pont afin qu'il ait l'air d'être démantelé et inutilisable. »

— « Pourquoi ne pas le démanteler et le rendre inutilisable pour de bon et non de façon fictive ? » s'exclama Zhamel. Il poussa son cheval contre la muraille de pierre, se mit debout sur sa selle et son épée s'abattit sur les câbles. A l'instant où le premier de leurs poursuivants atteignait le bord opposé de la passerelle, celle-ci s'affaissa et s'effondra dans un grand claquement de cordages et un tintamarre de planches rompues. Des vociférations montèrent de la bouche des gens du temple et une flèche vint se briser sur le rocher. Derezong et Zhamel se remirent en marche.

Quinze jours plus tard, dans le jardin attenant à l'échope de Goshap Tuzh, le lapidaire de Bienkar, Zhamel Seh était en train de faire la relation de son aventure personnelle :

— « ... et comme je me dirigeais vers la sortie, voilà que cette petite Lotrienne m'expose encore tous ses appas. Je me suis dit que j'avais largement le temps de faire ce que mon maître voulait que je fasse tout en passant un moment agréable par la même occasion... »

— « Déserteur ! » maugréa Derezong entre deux gorgées de vin.

— « ... et je l'ai suivie. Tout se passait en vérité de la façon la plus plaisante qui soit quand je vois arriver qui, je vous le donne en mille ? Un de ces loustics en robe et en cagoule qui se jette sur moi, un poignard à la main. J'ai essayé de le repousser et je crains fort que, au cours de la mêlée, il ne se soit malencontreusement rompu le cou. Sachant que je risquais d'avoir des complications, je lui ai emprunté son vêtement et,

quand je suis sorti, il n'y avait plus ni maître, ni chevaux, ni double du maître. »

— « Le temps avait coulé, » fit Derezong Taash sur un ton sarcastique. « J'espère au moins que, grâce à cette jeune Lotrienne, tu as gardé un souvenir ému de cet épisode ! Le double n'étant qu'une apparence dénuée de raison a sans aucun doute continué d'avancer et s'est dissipé lorsqu'il a franchi le cercle magique tracé par les prêtres. »

Zhamel poursuivit son récit : « Il y avait des prêtres et des gardes qui se précipitaient dans tous les sens en braillant comme une horde de singes. Je me suis mêlé à la foule. La prêtraille a posté les soldats devant le portail. Le maître est revenu et m'a lancé la pierre. J'ai compris la situation, je me suis engouffré dans le temple, j'ai remis le troisième œil de Tandyla dans son orbite et j'ai martelé les griffes de plomb avec le pommeau de ma dague pour qu'il reste en place. Cela fait, j'ai été chercher une pique au magasin d'armes, prenant tout juste le temps d'assommer deux Lotriens qui voulaient me retenir pour m'interroger. Vous savez le reste. »

Derezong raconta ce qui s'était passé ensuite. « Mon bon Goshap, » enchaîna-t-il quand il eut fini, « peut-être pourras-tu m'éclairer par tes conseils sur ce qu'il convient que nous fassions à présent. En effet, si nous nous présentons sans le joyau devant le roi Vuar, je crains fort qu'il ne fasse joliment disposer nos têtes respectives sur des plateaux d'argent après avoir ouï nos explications. Certes, il en concevra ensuite du remords mais cela ne nous aidera en aucune manière. »

— « S'il t'abreuve d'outrages, pourquoi ne quittes-tu pas son service comme je t'ai déjà exhorté à le faire ? » demanda Goshap.

Derezong haussa les épaules. « D'autres que lui, hélas, feraient tout aussi peu cas de moi et ne seraient pas des maîtres plus faciles. Car si les prêtres de Tandyla avaient eu assez de confiance en moi, s'agissant d'une entreprise aussi simple que de convoyer leur pierre de Lotor à Lorsk, leur complot aurait sans contredit porté ses fruits attendus. Mais, redoutant que je la perde ou la vende en chemin, ils lui ont jeté un charme supplémentaire... »

— « Comment auraient-ils pu le faire puisqu'elle a des vertus antimagiques ? »

— « Ses vertus antimagiques ressortissent au simple antidémonisme alors que le charme d'attraction et l'incantation de Duzha-

teng sont de la magie sympathique, pas de la sorcellerie. Toujours est-il que, lorsque j'ai vu qu'un charme agissait pour que la pierre me suive partout où j'allais, mes soupçons, qui s'étaient déjà éveillés, se sont confirmés. » Il soupira et but un peu de vin vert. « Davantage de confiance, voilà ce dont ce pauvre monde aurait besoin ! Mais continue, Goshap. »

— « Pourquoi n'écrirais-tu pas à Vuar pour lui exposer la situation ? Je te prêterai un esclave qui portera la lettre à Lorsk et quand vous arriverez, la fureur de ton roi se sera calmée. »

Derezong réfléchit. « En dépit de la sagesse de cette suggestion, la solution qu'elle propose se heurte à un obstacle insurmontable, à savoir que six personnes seulement, à la cour de Lorsk, savent lire — et le roi Vuar ne fait pas partie du nombre. En outre, sur ces six personnes, cinq au moins comptent parmi mes ennemis et rien ne leur ferait plus plaisir que de me voir évincé. Si la tâche de lire ma lettre au roi devait échoir à l'un de ces hommes, tu imagines sans peine, mon bon Goshap, comment il déformerait mes innocents pictographes dans l'espoir de me discréditer. Ne pourrait-on berner Vuar et lui faire croire que nous avons mené notre mission à bien en lui remettant une pierre identique à celle qu'il attend ? En existe-t-il une, à ta connaissance ? »

— « Ah ! il y a là une idée à creuser... Laisse-moi réfléchir... L'an passé, quand le spectre décharné de la famine hantait le pays, le roi Daior a déposé en gage au temple de Kelk la plus précieuse de ses couronnes afin de disposer d'un trésor avec lequel apaiser le mécontentement populaire. Au sommet de cette tiare est enchâssé un saphir étoile pourpre d'une taille et d'une beauté merveilleuses. On prétend que les dieux l'ont taillé pour leur plaisir avant la Création. Tant par sa grosseur que par sa couleur, il n'est pas sans ressembler à celui qui forme l'œil de Tandyla. La couronne n'ayant pas été dégagée, les prêtres de Kelk l'ont exposée, extorquant ainsi une offrande supplémentaire aux curieux. Mais comment tu pourrais entrer en possession du joyau qui rehausse cette tiare bien gardée, ne me le demande point. En vérité, j'aurais préféré demeurer dans l'ignorance de cette affaire. »

Le lendemain, Derezong Taash et Zhamel Seh prirent l'apparence de deux Atlantéens originaires des massifs embrumés du

désert de Gautha qui était situé par-delà la mer Tritonienne et où habitaient, disait-on au pays de Pusaad, des hommes qui avaient des serpents au lieu de jambes et d'autres dont la tête était sertie dans la poitrine.

— « Que sommes-nous ? » maugréa Zhamel. « Des magiciens ou des brigands ? Si nous réussissons, nous pourrons peut-être dérober au roi de Torrtseish, sur l'autre bord de la mer Tritonienne telle ou telle babiole qu'il chérit tout particulièrement ! »

Derezong s'abstint de discuter et, suivi de son assistant, traversa l'esplanade du temple de Kelk où tous deux pénétrèrent en se déhanchant à la manière des Atlantéens. La couronne était posée sur un coussin et une lampe l'éclairait. Deux Lorkas de deux mètres dix en assuraient la surveillance. L'un avait un sabre nu à la main, l'autre tenait un arc bandé. Ils toisèrent les Atlantéens à la longue barbe noire et aux cheveux roux enveloppés dans une cape bleue, les bras ceints d'armilles d'orichalque, qui se mirent à s'agiter frénétiquement à la vue de la tiare. Puis le plus petit des deux visiteurs, qui n'était autre que Derezong Taash déguisé par enchantement, s'éloigna, laissant son compagnon admirer la précieuse couronne.

A peine eut-il franchi le portail qu'il poussa un cri rauque. Les Lorskas se retournèrent et virent à la limite du chambranle son visage levé vers le ciel comme si son corps était renversé en arrière. Deux mains étaient nouées autour de sa gorge.

Ignorant que Derezong était en train de s'étrangler lui-même, les gardes se précipitèrent vers le portail. La tête de l'Atlantéen disparut à leur regard et, quand ils eurent passé le seuil, ce fut pour tomber sur Derezong Taash, qui avait repris son apparence réelle et se dirigeait d'un pas de flâneur vers la sortie. Pendant ce temps, Zhamel aux doigts d'acier arrachait le saphir de la couronne du roi Daior.

— « Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, messires ? » demanda Derezong aux gardiens qui, les yeux hagards, scrutaient les lieux tandis que Zhamel s'échappait du temple derrière leur dos. Comme son maître, il dépouilla son masque atlantéen et se métamorphosa en un Lorka identique aux soldats, à ceci près qu'il était un peu moins grand et avait la barbe un peu moins broussailleuse qu'eux.

— « Si c'est un Atlantéen que vous cherchez, » dit Derezong en réponse à la question des gardes, « j'en ai aperçu deux sortir de votre temple et disparaître d'une allure furtive dans cette ruel-

le. Peut-être seriez-vous bien avisés de vous assurer qu'ils n'ont pas commis de déprédations dans l'enceinte sacrée. »

Les gardes firent demi-tour et regagnèrent le temple en courant. Derezong Taash et son assistant s'éloignèrent d'un pas vif dans la direction opposée.

— « J'espère que, cette fois, nous ne serons pas obligés de remettre le joyau là où nous l'avons pris ! » murmura le magicien.

Les deux hommes atteignirent Lezohtr à une heure avancée de la nuit mais ils n'avaient même pas fini de saluer leurs concubines aimantes qu'un messager informa Derezong que le roi voulait le voir sur-le-champ.

Le souverain l'attendait dans la salle des audiences. De toute évidence, il venait tout juste de sortir du lit car il n'était vêtu que de sa couronne et d'une peau d'ours qui dissimulait son corps osseux. Ilepro, habillée de façon tout aussi peu protocolaire, assistait à l'entrevue, accompagnée de son inévitable quatuor lotrien.

— « Vous l'avez ? » s'enquit Vuar en haussant un sourcil touffu qui ne laissait rien présager de bon dans l'éventualité d'une réponse négative.

— « Voilà, sire. » Derezong, qui était resté prosterné, se leva et s'avança, tenant à la main le joyau arraché à la tiare du roi Daior.

Vuar saisit la pierre entre deux doigts et l'examina sous la lampe solitaire. Le magicien se demanda si le roi aurait l'idée de compter les branches du bijou pour voir s'il y en avait six ou sept. Mais il se rassura bien vite : l'ignorance du souverain en mathématiques supérieures était notoire.

Vuar tendit le joyau à Ilepro. « Prenez, madame. Et je souhaite que cette opération mettra fin à vos incessantes récriminations. »

— « Mon seigneur est aussi généreux que le soleil, » répondit Ilepro avec un fort accent lotrien. « En vérité, j'ai encore quelque chose à dire mais pas devant des oreilles serviles. » Elle lança quelques mots dans sa langue natale à ses quatre chambrières qui se retirèrent en hâte.

— « Alors ? » fit le roi.

Ilepro regardait fixement le saphir. Elle fit un geste de sa main libre tout en récitant quelque chose en lotrien. Bien que son débit fût trop rapide pour qu'il pût comprendre, Derezong Taash saisit un mot plusieurs fois répété qui le fit frémir au plus profond de lui-même. C'était le mot « Tr'lang ».

— « Sire ! » s'écria-t-il, « sire, j'ai peur que cette sorcière nordique ne médite de noirs desseins... »

— « Comment ? » rugit le roi. « Vous insultez ma femme ? Sous mes yeux ! Cela vous coûtera votre tête... »

— « Mais, sire roi, regardez ! »

Vuar interrompit ses imprécations le temps de tourner la tête vers la reine, et cela mit un terme à sa diatribe. En effet, la flamme de la lampe s'était rétractée pour ne plus être qu'une étincelle. Des tourbillons glacés agitaient l'air de la pièce où la pénombre s'épaississait, se coagulant en ténèbres qui gagnaient en substance. Tout d'abord, ce ne fut qu'une obscurité informe, un brouillard de poix. Puis deux points de lumière scintillèrent qui se muèrent en une paire d'yeux. L'être avait deux fois la taille d'un homme.

Derezong fouilla sa mémoire pour trouver des formules d'exorcismes mais la terreur clouait sa langue dans sa bouche. Car Ferenzot n'était qu'un aimable chaton comparé à cet esprit-ci et il n'avait pas de pentacles protecteurs.

On distinguait de mieux en mieux les deux yeux et le faible éclat de la lampe faisait vaguement miroiter des griffes. Le froid était tel, à présent, qu'on eût pu penser qu'un iceberg était entré dans la salle où régnait une odeur de plumes roussies.

Ilepro tendit le doigt vers le roi et cria quelque chose dans sa langue. Derezong crut apercevoir des crocs dans la vaste gueule béante de Tr'lang tandis que celui-ci s'approchait en glissant de la reine qui brandissait le saphir à bout de bras comme pour arrêter le démon. Mais ce dernier n'y prêtait pas attention. Les ténèbres enveloppèrent Ilepro et elle poussa un cri strident.

La porte s'ouvrit brutalement et les quatre servantes se ruèrent dans la salle. Ilepro continuait de crier mais ses hurlements allaient s'estompant comme s'ils s'éloignaient, comme si Tr'lang l'entraînait au loin. Il n'y avait plus qu'une flaque d'ombre sans forme qui se dissolvait au milieu de la pièce.

— « Ilepro ! » s'exclama la première chambrière en se précipitant vers l'ombre. D'une main, elle arracha ses voiles et, de l'autre, sortit un grand sabre de bronze de son fourreau. Quand ses trois compagnes l'imitèrent, Derezong réalisa que ce n'étaient nullement des femmes mais bien de solides et virils Lotriens aux-

quels leur visage rasé et des rembourrages placés aux bons endroits donnaient une apparence superficiellement féminine.

Le premier abattit son arme là où s'était tenu Tr'lang mais la lame ne rencontra d'autre résistance que celle de l'air. Alors, il se tourna vers le roi et son sorcier.

— « Prenez-les vivants, » ordonna-t-il en lotrien. « Nous les garderons en otages pour pouvoir nous retirer sains et saufs. »

Les quatre Lotriens s'avancèrent, le sabre levé, la main libre prête à lacérer comme les griffes du démon volatilisé. Soudain, une autre porte s'ouvrit et Zhamel Seh surgit, un faisceau d'épées dans les bras. Il en lança deux à Derezong et à Vuar qui les attrapèrent par la poignée et, étreignant la sienne, se planta à côté d'eux.

— « Trop tard, » dit un Lotrien. « Tuons-les et courons notre chance. »

Joignant le geste à la parole, il fonça droit sur les trois hommes. Coups d'estoc et de taille, assauts, esquives... Le bronze sonnait contre le bronze. Le roi Vuar avait enroulé sa peau d'ours autour de son bras gauche en guise de bouclier et il se battait nu, n'ayant que sa couronne pour tout vêtement. Si les Lorkas avait une meilleure allonge que leurs adversaires, ils étaient handicapés par l'âge du monarque d'une part, par l'embonpoint de Derezong et sa médiocre valeur d'escrimeur d'autre part.

Bien qu'il croisât le fer avec vaillance, le magicien finit par se trouver acculé dans un angle de la salle, une plaie béante à l'épaule. Et quoi que le profane puisse penser des pouvoirs des sorciers, il est absolument impossible de défendre sa vie et de lancer en même temps des sortilèges.

Le roi appela à l'aide d'une voix de stentor mais nulle réponse ne vint : les épais murs de maçonnerie et les tentures étouffaient les sons, les empêchant de parvenir aux postes de garde extérieurs. Comme ses compagnons, il fut contraint de céder du terrain et, finalement, tous les trois en furent réduits à se battre flanc contre flanc dans une encoignure. Un coup de plat de sabre sur la tempe étourdit Derezong. Au même moment, un bruit métallique l'avertit qu'une lame avait à nouveau heurté la couronne de son souverain et une plainte sourde lui révéla que Zhamel Seh avait été touché, lui aussi.

Derezong se fatiguait vite. Chaque inspiration lui était un supplice, le pommeau de son épée glissait entre ses doigts douloureux. Les Lotriens perceraient sa garde avant longtemps et lui

donneraient le coup de grâce s'il ne trouvait pas un stratagème indirect pour redresser la situation.

Il lança son arme en direction, non de son adversaire, mais de la petite lampe à la flamme vacillante. Elle se fracassa et s'éteignit à l'instant précis où le magicien se laissait tomber à quatre pattes. Il rampa vers son épée afin de la récupérer. Derrière lui, dans la nuit, il entendait les pas et le souffle rauque des combattants qui avaient cessé de jouer de la flamberge de peur de blesser un ami et s'abstenaient de parler de crainte de se faire repérer par un ennemi.

Suivant le mur à tâtons, Derezong Taash parvint à l'endroit où était accrochée la trompe de chasse du roi Zynah. Il arracha la relique, gonfla ses poumons et souffla dans l'embouchure de la corne. Dans cette espace confiné, le bruit fut assourdissant. Le sorcier se déplaça, redoutant qu'un Lotrien ne le localisât et ne l'écharpât, et emboucha à nouveau la trompe.

Il y eut, à l'extérieur, un tintamarre de pas lourds et de chocs métalliques, la porte s'ouvrit et les gardes firent irruption dans la salle, l'arme prête, torches haut brandies.

— « Emparez-vous de ces gens ! » leur ordonna le roi Vuar en désignant les Lotriens du doigt.

L'un de ceux-ci essaya de résister mais une épée lui trancha la main et, poussant un hurlement, il s'effondra avant de mourir, saigné à blanc. Les autres se rendirent sans difficultés.

— « A présent, » dit Vuar, « je puis vous accorder la grâce d'une fin rapide ou vous livrer à mes bourreaux afin qu'elle soit plus lente et beaucoup plus intéressante. Si vous avouez sans barguigner quels étaient vos plans et les desseins qui vous animaient, vous bénéficierez d'une mort prompte. Parlez. »

Ce fut celui des Lotriens qui, tout à l'heure, était entré le premier, qui répondit :

— « Sachez, roi, que je suis Paanuvel, époux d'Ilepro. Mes amis sont des gentilshommes de la maison de son frère Konesp, Grand Maître de Lotor. »

— « Des gentilshommes ! » cracha le roi Vuar avec mépris.

— « Mon beau-frère n'ayant pas de fils, nous avons, lui et moi, élaboré un projet sublime destiné à placer son royaume et le vôtre sous l'autorité de mon propre fils, Pendetr. Il était prévu que votre magicien volerait l'œil de Tandyla de sorte que, quand Ilepro évoquerait le démon Tr'lang, elle serait protégée de par la puissance de la pierre. En revanche, le monstre s'emparerait de vous.

Elle savait en effet qu'aucun esprit inférieur à Tr'lang n'est capable de vous livrer l'assaut tant que vous portez votre anneau en métal stellaire. Alors, elle aurait proclamé roi l'enfant Pendetr que vous avez déjà désigné comme votre héritier et aurait assuré la régence jusqu'à ce qu'il soit en âge de régner. Mais les vertus antimagiques de ce joyau ne sont manifestement plus ce qu'elles étaient jadis puisque Tr'lang a ravi Ilepro bien qu'elle le lui eût lancé dans la gueule. »

— « Vous avez parlé avec sincérité, » dit Vuar. « Toutefois, je conteste qu'il ait été moral de mettre votre femme dans ma couche alors que vous étiez non seulement vivant mais encore présent, quoique déguisé. Mais les mœurs des Lotriens ne sont pas les nôtres. Gardes, emmenez-le et qu'on lui tranche la tête. »

— « Encore un mot, roi. Mon sort personnel ne m'importe guère maintenant que ma bien-aimée Ilepro n'est plus là. Mais je vous prie de ne pas punir l'enfant Pendetr de l'échec de son père. »

— « Je réfléchirai à cette supplique. A présent, disparaissez ! Et qu'on tranche toutes ces têtes ! »

Le roi se tourna vers Derezong Taash qui pansait sa blessure. « Pour quelle raison l'œil de Tandyla n'a-t-il pas rempli son office ? »

Le sorcier, tremblant de peur, fit alors le compte-rendu véridique de son expédition en pays lotor et du vol du saphir du temple de Kelk.

— « Ah ! » fit le monarque quand il eut achevé. « Voilà ce que c'est que de ne pas avoir compté les rayons à l'intérieur de la pierre ! »

Il ramassa le joyau qui gisait par terre. Derezong, qui claquait des dents, se voyait déjà décapité comme les quatre Lotriens.

Un mince sourire étira les lèvres du roi. « Un échec bénéfique, » dit-il. « J'ai une double dette de reconnaissance envers vous et votre assistant. D'abord, parce que votre perspicacité vous a permis de pénétrer les plans d'usurpation des Lotriens avides de s'emparer du trône de Lorsk. Ensuite, parce que vous avez fidèlement combattu à mes côtés tout à l'heure.

» Néanmoins, nous sommes dans une situation quelque peu embarrassante. Le roi Daior, en effet, est un bon ami et je répugnerais à renoncer à une telle amitié. D'ailleurs, même si je lui retournais le joyau avec les explications et les excuses qui s'imposent, il prendrait assez mal le fait que des hommes à mon ser-

vice l'aient subtilisé. Voici donc quels sont mes ordres : vous allez tous deux repartir pour Bienkar sur-le-champ... »

— « Oh ! non, » s'exclama involontairement Derezong tant était profond son émoi.

— « ... sur-le-champ, » fit le roi comme s'il n'avait pas entendu, « et vous remettrez discrètement la pierre à sa place sur la tiare du roi de Zhysk en veillant à ce que nul ne puisse soupçonner que vous avez été mêlés ni à sa disparition ni à sa restitution. Pour des coquins aussi accomplis que vous l'êtes, vous et votre apprenti, ce sera là un petit exploit qui ne présentera guère de difficultés. Sur ce, je vous souhaite la bonne nuit, messire sorcier. »

Le roi Vuar s'enveloppa dans sa peau d'ours et regagna ses appartements tandis que Derezong et Zhamel, les yeux écarquillés, échangeaient un regard où l'horreur se mêlait à une immense consternation.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The eye of Tandyla.

Textes déjà parus

des auteurs de ce numéro

ALAIN DOREMIEUX	**6**	Le chemin sur la route
	14	Le crâne
	17	Le ballet
	24	Rêver un homme
	31	Le meneur
	37	Le signe
	50	La Valse
	S. 1	La Vana
	77	Fugue
	S. 2	Les plaisirs de la Terre
	80	L'habitant des étoiles
	119	Les bêtes
	135	Aurora
	S. 12	Le temps de la vengeance
	169	Cauchemar rose
DAVID REDD	**172**	Le pays où le soleil ne se lève plus
HENRY SLESAR	**116**	La crypte
	125	Changements à vue
	153	Je me souviens...
L. SPRAGUE DE CAMP	**S. 8**	L'exalté
En collaboration avec **FLETCHER PRATT**	**8**	Le bar de Gavagan
	15	Un fameux cordon bleu
En collaboration avec **ROBERT E. HOWARD**	**177**	Dans la salle des morts

Revue des livres

ORTOG ET LES TENEBRES par Kurt Steiner

S'il est un genre qui prend de plus en plus d'ampleur et se développe aux dépens de la substance de ses voisins territoriaux : la science-fiction et le fantastique, incorporant à sa thématique un peu de ce qui fait leur attrait, c'est bien *l'heroïc fantasy*. Prenant racine dans les récits moyenâgeux et autres épopées où se déchirent les hommes-dieux, il pose comme principe moteur le sens du grandiose et le rejet de toute explication soit pseudo-scientifique, comme en science-fiction, soit fondée sur les mythes populaires, comme le fantastique.

Cette mise à l'écart du réel, doublée d'un affranchissement de toutes les conventions, permet une liberté de création inégalée : littéralement, *tout* devient possible ; la magie noire côtoie les fusées à plasma, les chevaliers jouent avec les univers et la Terre peut très bien être plate. Sa popularité toute nouvelle, l'*heroïc fantasy* ne l'a pas construite en un jour ; sous des formes plus ou moins déguisées, elle s'est introduite peu à peu dans les milieux de la science-fiction et, depuis Jack Vance et son cycle de Cugel l'Astucieux, a été acceptée comme genre autonome par la masse des amateurs. Mais, dès 1956, le Fleuve Noir publiait cette petite splendeur : *La porte vers l'infini* de Leigh Brackett qui contait la lutte de Matthew Carse, dont l'esprit loge le dieu Rhiannon, contre les forces mauvaises de Caer Dhu dans le Mars d'il y a des millions d'années, et tout, jusqu'à l'atmosphère un peu surannée, tendait à faire de ce roman d'*heroïc fantasy* un livre exemplaire, montrant aux générations montantes le chemin à suivre. Treize ans plus tard, dissimulé sous un accoutrement science-fictionnesque qui craque de toutes parts, *Ortog et les ténèbres* de Kurt Steiner descend sur nous, et enfin l'*heroïc fantasy* française a trouvé son chef-d'œuvre.

Ortog et les ténèbres se propose superficiellement comme une suite du livre déjà célèbre de l'auteur : *Aux armes d'Ortog* (voir critique dans *Fiction* n° 79), qui décrivait les aventures épiques de Dâl Ortog Dâl de Galankar, Chevalier-Naute parti à la recherche du Saint-Graal qui sauvera la Terre d'une mort lente : le remède contre le raccourcissement de la vie humaine. A l'aube du second volume, nous retrouvons Dâl Ortog revenu sur Terre, après sa mission réussie ; nous allons alors le suivre dans son voyage au-delà des sept agonies vers le pays de la mort pour tenter d'en ramener Kalla, sa fiancée décédée pendant son absence. Les personnages sont plus ou moins les mêmes que dans le premier roman, mais la trame des événements, leur texture émotionnelle sont radicalement différentes ; même le style s'inspire plus du *32 juillet* que de *Aux armes d'Ortog*, avec sa précision et son détachement médical dans le choix des termes : Steiner parle sur des tons semblables d'une *« courbe de probabilité représentant l'intégration des fibrilles »* ou des *« éclairs qui illuminaient la nuit, dispersant le phosphore des visages troués par les rayons gamma »*. Mais, de toute manière, une seule constatation est possible : Kurt Steiner est revenu parmi nous, les grincements de machine dont parlait Jacques Goimard ont disparu et la place de meilleur écrivain français de science-fiction, laissée vacante par Stefan Wul et Steiner dans leur fuite loin des rives nauséabondes du Fleuve Noir, est à nouveau occupée.

On peut diviser de façon sommaire le roman en deux grandes parties : les voyages préliminaires et le pays de la mort.

La première entraîne Dâl Ortog à travers une série d'univers de poche : le pays des rêves, celui de la syncope, du coma... où, selon un schéma immuable, Ortog et son compagnon Zoltan seront menacés par un danger titanesque dont ils réchapperont in extremis par un effort terrible de volonté, un peu à la manière dont Northwest Smith se tirait d'affaire à la fin de chaque nouvelle, dans *L'aventurier de l'espace*. Ce genre de structure tendrait à lasser rapidement le lecteur si, comme dans le livre de Catherine L. Moore, la flamboyance d'un style charriant les images frappantes n'écrasait tous les défauts. Pour vous donner une idée de l'ambiance, imaginez un tableau de Jérôme Bosch, de préférence le plus atroce : *L'enfer des musiciens* — vous savez, celui où des monstres les plus divers s'affairent à dévorer et torturer de mille façons les damnés — alors vous comprendrez pourquoi une phrase comme « *des armées d'hommes tailladés de toutes parts, aux yeux crevés, brandissant des moignons sanglants* » est typique de cette première partie.

Evidemment le sens de la mesure n'est pas la principale qualité de Steiner ; au contraire, c'est à la demesure que son style est le plus approprié. Kurt Steiner est à l'échelle de l'univers ! Une phrase résume bien les quatre-vingts premières pages ; elle est tirée du roman lui-même : « *C'est dans cette atmosphère d'apocalypse que Dâl, Zoltan et le nécrosophe s'avancèrent.* »

La technique qui consiste à baser un roman sur le voyage d'un héros et sur ses aventures en cours de route est appelée « travelogue » par les Américains. On a pu en voir deux exemples récemment en France avec *Le palais de l'amour* de Jack Vance et *Le faiseur d'univers* de Philip José Farmer. C'est une des plus difficiles à maîtriser car la tentation est grande d'empiler les épisodes, en les reliant par un fil conducteur plus ou moins lâche, jusqu'à ce que le « roman », qui est devenu une suite de saynettes, fasse la longueur requise par l'éditeur. *Ortog et les ténèbres* n'échappe pas complètement à ce reproche, mais il semble que cette première partie ne doive pas être considérée sur le plan logique, mais bien plutôt sur celui de l'esthétique, nous le verrons plus loin.

D'autre part, la seconde partie bénéficie d'une construction différente.

Le pays de la mort est habité par des êtres possédant une dimension supplémentaire : « *C'était une vision étrange que ce visage que l'on pouvait voir de plusieurs côtés à la fois. Un visage tout à fait humain, dont les traits étaient enchevêtrés par cette omnivision.* » Steiner développe alors, parallèlement aux aventures de Dâl Ortog qui participe à une révolution, visite une dimension supérieure et rencontre son double, une véritable métaphysique dans des pages qu'il faut lire pour croire, tentant d'expliquer la mort de chaque homme, non seulement comme l'acquisition d'une dimension, mais comme un phénomène affectant les univers dimensionnels par une sorte de contrôle homéostasique. Il est impossible de conter tout ce que ce livre renferme encore comme surprises ; qu'il suffise de dire que Steiner n'a rien perdu de son inventivité. Nous rencontrons par exemple au fil des pages le Tisserand des Echos qui, amnésique, confectionne inlassablement une tapisserie qui « *contient les souvenirs de tous ceux qui vivent dans le labyrinthe, selon une disposition complexe de mailles, de trames et de couleurs* ».

Dans un même temps les allusions à Dante, Siegfried et Parsifal rappellent que le ton est celui de l'épopée apocalyptique. Dâl Ortog se sert d'une épée, arme stéréotypée de l'*heroïc fantasy*, mais c'est une arme toute spéciale au point que « *si vous l'emportez sans fourreau, vous allez endommager l'espace-temps autour de vous et vous serez vous-même peu à peu détruits.* » Enfin les héros steineriens ne peuvent avoir un sort à la mesure des hommes ; dans cette optique, les dernières lignes sont admibles. En voici un échantillon : « *Seul au milieu des ruines, Dâl Ortog Dâl de Galankar reste debout. (...) Son voyage dans la mort lui a octroyé une dérisoire immortalité. Ombre pour toujours détachée du corps qui lui donnait la vie, il reste seul dans les siècles des siècles. Il n'est plus qu'une statue animée dont le désespoir n'est pas à l'échelle humaine.* »

Bien sûr, les erreurs de détail peuvent choquer ceux qui font passer les éléments avant l'ensemble, et ceux-là seront sans doute déçus par le roman. Ainsi l'apparente facilité avec laquelle Dâl Ortog et son compagnon échappent à tous

les dangers grâce à leur merveilleuse épée, ainsi le combat dans le « soleil » à la fin du livre reposent sur des coïncidences bien étranges. Plus grave est le fait que la non-concordance temporelle entre les univers semble s'adapter et changer suivant les besoins de l'auteur. En un sens, les lecteurs déçus auront raison : sur le plan « livre d'aventures », *Ortog et les ténèbres* révèle des lacunes mais, justement, ce n'est pas sur ce plan qu'il faut comprendre le roman. Si Steiner a déguisé son œuvre sous des dehors « populaires », c'est que le Fleuve Noir ne s'adresse pas particulièrement aux amateurs éclairés de science-fiction, au contraire. Mais il n'a pas pour cela sacrifié *Ortog et les ténèbres* aux goûts de la foule et on peut le percevoir sous un autre aspect : celui d'un poème en prose fait pour stimuler non pas la raison mais les sens. Je n'en veux pour preuve que les innombrables notations musicales et étranges qui parsèment le livre, bien qu'elles n'aient aucune raison logique. Qu'est-ce donc après tout qu'un soleil qui est en vérité un tambour (*« ce que nous croyons être de la lumière n'est que du bruit »*) ? Qu'est-ce que *« extraire la racine carrée de la mort »* ou que *« la basse continue des transferts d'électrons au sein des molécules de virus »* ? En effet, ce n'est rien de logique ; c'est un univers poétique où les soleils parlent, rappelant en cela les voix des cités de force dans *Les seigneurs des sphères.*

En fin de compte, le gros reproche que l'on peut adresser à *Ortog et les ténèbres*, c'est d'être bien trop court, et l'on se prend à rêver d'une œuvre géante où Steiner serait laissé libre de s'épanouir tout à son aise. Mais il ne faut pas trop en demander et il faut savoir se contenter d'un chef-d'œuvre mineur. Et il est de toute façon réconfortant de penser que Steiner s'est remis vraiment à l'œuvre, puisque son prochain roman, *Les enfants de l'Histoire*, est déjà prévu pour paraître au Fleuve Noir cet été. Il s'agira, d'après les rumeurs qui ont filtré, d'un petit événement : la révolution de mai 1968 transposée au XXVe siècle !

Comme le disait Gérard Klein dans son article sur Philip José Farmer (*Fiction* n°s 174 et 175), un nouveau type de fiction, qui n'est plus la science-fiction telle que nous la comprenions, devient populaire aux U.S.A. Il est assez logique de voir alors les prémices d'une révolution semblable se révéler en France dans une collection consacrée à l'aventure. N'oublions pas que Farmer a publié ses derniers romans chez Ace Books qui tient en Amérique le rôle d'un Fleuve Noir de qualité supérieure. Qu'on nous permette seulement d'espérer que les promesses de délices que l'on discerne dans *Ortog et les ténèbres* ne resteront pas à l'état de rêves inconsistants.

Marcel THAON

Ortog et les ténèbres, par Kurt Steiner : Fleuve Noir - Anticipation.

HISTOIRES DES TEMPS FUTURS (anthologie)

La collection des anthologies Casterman s'est depuis longtemps affirmée comme l'une des meilleures qui soient dans les domaines qui intéressent les lecteurs de cette revue. Dans celui de la science-fiction anglo-saxonne, c'est à notre bien-aimé rédacteur en chef qu'a incombé une nouvelle fois le devoir difficile d'un choix significatif. Je dirai tout de suite, quoique certains me trouvent si intransigeant qu'ils m'ont surnommé Caton, que Dorémieux mérite une fois encore l'acquittement et même les félicitations du jury.

Plus qu'aucun esprit de système, l'anthologie reflète bien l'éclectisme et en même temps la dominante des goûts de son auteur. Et l'on comprend qu'il renonce dans sa préface à donner une définition de la science-fiction quand on se trouve en présence d'aspects apparemment si divers du genre. Je ne crois pas que la tâche soit pour autant impossible, mais Dorémieux, pensant peut-être à certains critiques, a mis un soin malicieux à la rendre délicate.

Ces nouvelles ont pourtant en commun quelques traits. Elles ont toutes été écri-

tes pendant le véritable âge classique de la science-fiction, que l'on peut situer entre 1940 et 1955 et non rejeter avant la guerre comme font certains spécialistes peut-être plus sensibles à leur souvenir de la découverte du genre qu'aux qualités objectives des œuvres. C'est certes entre 1925 et 1940 que sont inventés les principaux thèmes de la science-fiction, mais ce n'est guère qu'à partir de 1940 que les meilleurs auteurs américains découvrent assez l'autonomie du genre par rapport aux idées pour se soucier de donner à leurs œuvres la meilleure forme littéraire. En Europe, ce processus avait pris place beaucoup plus tôt. Dès la fin du siècle dernier avec Wells en Angleterre, et Rosny aîné ou Maurice Renard en France.

Après 1955 et surtout après 1960, le genre entre aux Etats-Unis dans une période de mutations dont il a été question ici même et qui n'est pas achevée. Il n'est pas inutile de souligner que c'est aujourd'hui en Grande-Bretagne que les formes les plus avancées de science-fiction voient le jour.

Second trait commun de ces nouvelles que de faire porter l'attention, comme le relève Dorémieux, sur des atmosphères, sur des « pays d'esprit » plutôt que sur des inventions à caractère technologique. L'invention est certes toujours présente mais ce sont ses conséquences qui sont explorées ici plutôt que son principe. Cette science-fiction-là est volontiers psychologique et quelquefois sociologique. L'aversion de Dorémieux pour tout ce qui est technique a certainement joué un rôle dans ce choix, mais il est tout de même significatif de la tendance de l'époque.

L'habileté de Dorémieux a été de mêler ici les œuvres de maîtres reconnus, comme Lewis Padgett, Idris Seabright, Fritz Leiber, van Vogt, Philip José Farmer, Richard Matheson, Theodore Sturgeon, celles d'auteurs qui, à l'époque, en sont encore à leurs relatives premières armes, Philip K. Dick, par exemple, et enfin celles de « petits maîtres » : Wilson Tucker, Kris Neville, Mack Reynolds, Algis Budrys. Dorémieux a affirmé par là un trait essentiel de la science-fiction : il est rare, sinon exceptionnel qu'un écrivain même très moyen qui a longtemps œuvré dans ce domaine, n'ait pas produit au moins une nouvelle excellente.

Quelques-unes de ces histoires ont déjà été publiées dans *Fiction*, mais dans des numéros si anciens qu'il faut être chenu, milliardaire ou disposer de l'improbable confiance d'un collectionneur de la première heure pour les lire. Il y a des trésors qu'il faut régulièrement dépoussiérer. Ainsi *Des mondes à profusion* d'Idris Seabright et *L'homme qui a perdu la mer* de Theodore Sturgeon.

Mais la plupart de ces histoires ont surtout en commun un thème profond, celui de la mort ou plutôt de l'incapacité à vivre, qui prend parfois les allures d'un univers qui se referme. Dans *L'armoire temporelle* de Padgett, l'univers se contracte à une vitesse surprenante. Dans *Le monstre* de Lester Del Rey, un robot humanoïde ne peut trouver de solution à ses problèmes et à ceux de son espèce que dans la mort. Dans *Mort prénatale* de Farmer, le destin se révèle être totalement inscrit dans les gènes, et les souvenirs ne sont pas gravés après les événements, mais avant. Les hommes sont donc des machines, des enregistrements. Dans *Des mondes à profusion*, un homme se réfugie dans son univers artificiel idéal, celui de son enfance. Dans *La guerre est finie* de Budrys, une espèce tout entière a été conditionnée en vue d'un but absurde, transmettre une information depuis longtemps périmée. Dans *Le plouc et les martiens* de Mack Reynolds, c'est l'inconscience et elle seule qui triomphe du péril. Dans *Sans espoir de retour* de Kuttner et Moore, les humains se trouvent confrontés à un problème qu'ils savent insoluble et que leurs machines refusent d'assumer : la capacité de vouloir est génératrice de névroses. Dans *Etaoin Shrdlu* de Fredrick Brown, une machine folle ne trouve une sorte de paix que dans le Nirvana, l'anéantissement intellectuel. Dans *Bettyann* de Kris Neville, une enfant extra-terrestre refuse ses origines pour demeurer sur Terre, parmi son peuple d'adoption, mais aussi parmi les « sauvages ». Dans *En ce bas-monde* de Dick, l'humanité entière est ramenée à un type unique, l'individualité disparaît. Dans l'admirable nouvelle de Sturgeon enfin, *L'homme qui a perdu la mer*, un homme meurt sur Mars, loin des siens, et son cri : « Nous avons réussi » rachète à peine l'absurdité apparente de son sacrifice. Cette nouvelle, pourtant, appelle une mention particulière. Elle

est sans doute l'une des plus belles de la science-fiction sinon de la littérature américaine contemporaine. Et ce n'est peut-être que superficiellement qu'elle est pessimiste. Au lieu de faire ressortir l'immolation d'une victime inutile sur l'autel de la science, elle nie au contraire, en profondeur, l'échec et la mort. Le cosmonaute mourant sait que sa victoire transcende sa disparition parce qu'elle est l'aboutissement d'un immense effort collectif. « Dieu, » crie-t-il en mourant sur Mars, « Dieu, *nous* avons réussi. »

Des hommes vivront depuis longtemps sur Mars qu'on se souviendra encore de cette histoire. Et peut-être la présente anthologie figurera-t-elle, pieuse relique, dans la Bibliothèque des Antiques de Syrtis Major.

Mais elle témoignera alors, d'une manière peut-être excessive, de l'angoisse de l'avenir qui habitait certains de nos contemporains. Les seules nouvelles qui échappent ici au passé, au soi, à la mort sont celles de Tucker, de Leiber et de van Vogt. Encore s'agit-il pour les deux premiers de textes mineurs. Et l'excellente histoire de Leiber, *A perdre la raison*, change presque de sens, dans ce contexte et apparaît comme célébrant le triomphe de la folie, alors qu'elle est consacrée au relativisme de la raison.

Ce recueil est donc marqué du sceau du pessimisme. C'est dans le pessimisme qu'il trouve sa cohérence, inapparente au premier coup d'œil. Et ce pessimisme est bien particulier : il ramène sans cesse à la négation des valeurs humaines, à l'idée que l'homme ne peut, en fin de compte, ni résoudre ses problèmes, ni dépasser la malédiction. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de ne trouver ici ni Heinlein, ni Anderson, ni même Simak dont l'humanisme impénitent aurait fait presque figure de rayon de soleil, malgré son scepticisme à l'endroit de l'homme moderne, ni Blish, ni Asimov. Mais peut-être ce choix est-il suprêmement habile si l'on songe qu'il s'adresse à un public français qui a plus le goût du tragique que celui de l'épique et qui se sent, lui aussi, peut-être plus menacé qu'exalté par le « grandiose avenir ».

Gérard KLEIN

Histoires des Temps Futurs, anthologie réunie et présentée par Alain Dorémieux : Casterman.

CEPHALOPOLIS par Gonner Jones

Les lecteurs de cette rubrique vont peut-être finir par croire à un parti-pris mais l'honnêteté oblige à dire que cette cent douzième livraison de la collection « *Présence du Futur* », attendrissante de médiocrité, fait état une nouvelle fois de l'indifférence totale qui, depuis quelques temps, semble commander le choix de ses titres. En nous offrant le récit — ô combien poussif ! — des tentatives de quelques insipides déviationnistes pour libérer une société future qu'une minorité — Elus, Hommes du Sang et Bourgeois — entretient dans une imbécillité servile grâce aux émissions télévisées dispensées par le Céphalos, énorme cerveau collectif, l'obscur auteur britannique nommé Gonner Jones ne fait que reprendre des thèmes archi-familiers, même à qui ne connaîtrait la science-fiction que par « Le Livre de Poche ». La réglementation forcenée de l'existence, les scènes de lavage de cerveau, la destruction des livres, la hiérarchisation mathématique de la collectivité, la renaissance à la conscience grâce à l'amour : tous les poncifs de ce genre de sujet sont ici alignés dans un attristant garde-à-vous. Il est évident qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. La S. F. a désormais ses thèmes traditionnels et il n'est rien de plus excitant pour un auteur que de se colleter avec eux pour en faire jaillir de l'imprévu. Au Moyen-Age ou à l'Age Classique, la littérature française trouva même dans cette attitude un de ses moteurs les plus féconds. Mais il faut être solidement armé pour cela. Gonner Jones, dont c'est ici le premier roman, ne l'est manifestement pas.

Passe encore que l'anti-utopie gribouillée dans cette œuvre laborieuse manque singulièrement de consistance. En nous présentant une société régie par un gouvernement dont on serait bien en peine de définir la nature et le principe puisqu'il tient à la fois du despotisme éclairé et de la tyrannie populaire, *Céphalopolis* ne fait que refléter en gros les incertitudes de certaines monarchies européennes. Passe encore que l'histoire soit cousue d'invraisemblances et de contradictions. Pour que Teller, le héros du livre, puisse faire les démarches nécessaires à l'accomplissement de son plan de libération, il faut bien que les piliers du régime commettent d'énormes erreurs et soient un peu plus idiots que nature. Passe encore que les déviationnistes s'expriment avec une naïveté si touchante que leur portrait prend parfois des allures de charge et donne à ce livre assurément progressiste un arrière-parfum réactionnaire. Les candides anathèmes contre les méchants qui *nous avaient dépossédés de notre liberté... nous intoxiquaient avec des plaisirs artificiels... agissaient ainsi afin de pouvoir conserver tout le pouvoir, tous les privilèges, tout le luxe pour leur seule satisfaction* (p. 214), sont relevés ailleurs par quelques réflexions, sans doute un peu cyniques mais lucides, sur les rapports du peuple et de la liberté. Bref, avec de la bonne volonté, on peut beaucoup pardonner à Gonner Jones puisque après tout, il donne envie de relire *1984*, ce qui ne fait pas de mal de temps en temps. Mais quand il gâche tranquillement ce qui, au départ, pouvait être une bonne idée, il y a de quoi mettre sa bienveillance en sourdine.

Le cerveau qui exerce sa lénifiante influence sur le peuple, pense, se souvient, jouit pour le peuple, n'a rien de la classique machine électronique. C'est un authentique organe vivant avec matière blanche, matière grise, cervelet de deux cent quatre-vingts mètres de long sur quatre-vingt-dix de large, et tout à l'avenant, qu'entretient, fortifie, instruit une armée de techniciens à sa dévotion. Quels développements épiques en perspective ! On imagine d'avance ce que va donner cette masse gargantuesque en train de régler l'Heure de l'Amour pour cent millions d'individus. Déception ! Ce Céphalos qu'on souhaiterait présent, qu'on aimerait voir vivre, palpiter, tout chargé de puissance horrifique, tout nimbé d'une aura sacrée, déploie, grâce au manque d'imagination de Gonner Jones, autant de magnétisme qu'un appendice malade. Lorsque Teller, nommé à son service, pénètre sous le dôme où trône le Grand Cerveau Vivant, la visite qu'on lui fait faire et les renseignements qu'on lui donne sont à peu près du même intérêt que les propos d'une infirmière en chef mettant au courant la nouvelle aspirante au nettoyage des seaux hygiéniques. On pense avec une douloureuse nostalgie à la sourde terreur que Kurt Siodmak était arrivé à nous communiquer face à son *Cerveau du nabab*, pourtant pas plus gros qu'un melon adulte.

Réclamer d'un roman de S. F. un peu de couleur, un peu d'étrangeté, un peu de fascination relève, il est vrai, d'une exigence grossière. Lieutenant dans la Royal-Navy de 1955 à 1958, candidat du Labour Party aux élections de 1964 et 1966, actuellement professeur d'Anglais, Gonner Jones eût été humilié de concéder à son lecteur les basses émotions qu'on ne sait quelle perversité lui fait rechercher. *Céphalopolis* se veut d'une haute portée intellectuelle, son auteur n'a de prétentions que philosophiques et le lecteur, loin de céder aux attraits trompeurs du pittoresque, doit, comme on dit, se sentir « concerné ». En suggérant que ce livre pourrait bien être *une critique « marcusienne » de notre société de consommation* et devenir *un classique de la science-fiction dans la ligne de Simak et de Bradbury* — pas moinsse ! — l'auteur de la notice traditionnelle imprimée au dos de la couverture met bien les choses au point. Soyons sérieux ! En fait, les grands mots et les nobles intentions ne caractérisent ici qu'un article de mode, avec tout ce que l'expression implique d'artificiel et de mal fini. En se plaçant sous la bannière de la contestation, *Céphalopolis* veut exploiter, comme beaucoup de publications actuelles, la sensibilisation du public aux « événements » de mai et aux idées — bien souvent hypocrites — qu'ils ont fait flotter dans l'air. Il y a là une escroquerie. Il ne faudrait tout de même pas oublier que le thème d'un livre, fût-il celui de l'aliénation sociale de l'individu, n'a jamais été un label de qualité. Quant à la science-fiction,

dont l'éditeur voudrait nous faire croire qu'elle trouve avec *Céphalopolis* ses lettres de noblesse, elle n'a pas attendu Marcuse ou Machin pour critiquer la société telle qu'elle est ou telle qu'elle peut devenir.

Jacques CHAMBON

Céphalopolis, par Gonner Jones : Denoël, « Présence du Futur ».

COLOSSUS par D.F. Jones

Enfin des textes de présentation qui donnent des *faits* ! Leur lecture nous apprend entre autre que D. F. Jones aime les femmes et les sonnets de Shakespeare, mais aussi qu'il déteste la Rome antique et les fanfares. Et ce n'est pas tout ; nous sommes informés que *Colossus* a reçu cette récompense suprême *Le prix du club américain de science-fiction.* Alors viennent les lignes révélatrices où nous est dévoilée la morale du livre : *Les machines ne sont-elles pas souvent employées de façon abusive ? L'homme restera-t-il toujours l'homme, et la machine, la machine ?* Après une telle mise en condition on pouvait tout craindre de ce premier roman de S. F. publié chez Albin Michel... Et malheureusement ces craintes sont plus ou moins fondées.

En quelques mots, voici la dynamique du roman : une fois de plus les Etats-Unis ont décidé de « protéger le monde libre » ; pour cela ils construisent Colossus, un gigantesque cerveau électronique, qu'ils enfouissent sous les Montagnes Rocheuses. Le travail de Colossus consiste à préserver l'équilibre des forces entre l'Est et l'Ouest, au besoin en déclenchant une guerre atomique. Infaillible et indestructible, il dirige en solitaire le réseau de défense des U.S.A. Aucun homme n'a la possibilité légale ou matérielle de l'empêcher d'agir. Tel un dieu, Colossus veille sur ses constructeurs ; mais les dieux ne sont pas faits pour servir, la sécurité des hommes les indiffère et quand ceux-ci, pris de panique, cherchent à briser leurs idoles, ce n'est pas une divinité aussi réelle que Colossus qui se laissera faire.

Comme vous le voyez, les grands poncifs se portent bien : la « machine malfaisante » s'installe confortablement aux côtés de *Après une guerre atomique* parmi les thèmes les plus rebattus de la S. F., mais tout pourrait être sauvé si *Colossus* était particulièrement bien agencé ; sur une trame parallèle Henry Kuttner a tout de même construit cette petite splendeur, *Sans espoir de retour*. Est-ce le cas ? Bien des critiques ont vu en ce livre une œuvre majeure et en effet, au fur et à mesure des pages, en même temps que le personnage de Colossus prend de l'ampleur, l'intérêt du lecteur augmente : les sursauts désespérés des humains pour se délivrer prennent une sorte de réalité cauchemardesque ; on les observe se débattre, on s'intéresse à leur sort, ils font même un peu pitié. Dans un même temps la personnalité de Colossus domine les pages : les meilleurs moments du livre se trouvent dans les messages impersonnels du computeur ; on arrive alors à ce paradoxe, D. F. Jones, tout comme Arthur Clarke dans son roman *2001, l'odyssée de l'espace*, a donné plus de vie, plus de réalité à son cerveau électronique qu'aux personnages humains. En ce sens la fin, remarquable, est profondément logique, d'après tout ce qui avait précédé il *fallait*, sous peine d'incohérence, que *Colossus* se termine par la tranquille victoire du dieu.

Mais toutes ces qualités ne font pas de *Colossus* un bon livre, car D. F. Jones a littéralement souillé son œuvre en écrivant dans un style digne des pires romans « noirs » américains. Dans cette optique la première partie est un chef-d'œuvre du genre, en particulier les invraisemblables « conversations » entre Forbin, le savant, et le président des Etats-Unis où ce dernier se laisse insulter sans réagir. A cela vient s'ajouter une idylle ridicule entre Forbin et une cybernéticienne, plaquée là pour donner de la « chaleur humaine » sans doute, Jones tente bien de la justifier mais, tel un van Vogt des mauvais jours, ses expli-

cations sont contredites un peu plus loin. Enfin l'opposition manichéiste entre les savants « purs » et les politiciens « sournois » provoque des situations tellement stéréotypées que le lecteur a bien souvent envie de déchirer son exemplaire, car, si le président est une chiffe et si son assistant est un désaxé, Forbin n'est pas beaucoup plus sympathique. D. F. Jones est donc trop bien arrivé à son but : montrer les hommes comme des êtres irresponsables.

En résumé un livre qui, malgré des qualités certaines, ne dépasse pas une honnête médiocrité. Achetez-le tout de même, si ce n'est que pour aider une collection de S. F. qui se lance, ce qui n'arrive pas tous les deux jours. Le prix est modique, surtout par ces temps de « Présence du Futur » à 8,50 F, la présentation est agréable et il ne reste plus à Albin Michel qu'à employer un sélectionneur de titres qui s'y connaisse un peu en S. F., ce qui n'a pas l'air d'être le cas pour l'instant, puisque le second tome de la série est *Au carrefour des étoiles* de Clifford Simak, un chef-d'œuvre sans doute, mais que tous les amateurs auront déjà lu. La vie est triste, les éditeurs rééditent alors qu'une dizaine de romans d'Eric Frank Russel attendent leur traduction.

Marcel THAON

Colossus par D.F. Jones : Albin Michel.

L'HEURE par Walter Lewino

Dans une récente chronique consacrée à une anthologie de Valorbe et à *L'éclat et la blancheur* de Walter Lewino (voir *Fiction* n° 181), Gérard Klein faisait allusion à *L'heure* en déplorant le peu d'audience dont ce livre bénéficia lorsqu'il parut, il y a une douzaine d'années, aux éditions Denoël. Aussi la réédition dont il vient de faire l'objet chez Eric Losfeld tombe-t-elle à pic. Elle permettra au lecteur de *L'éclat et la blancheur* de mieux entrer dans la thématique d'un auteur qui ne l'a certainement pas laissé indifférent et sera pour les autres l'occasion d'aller à *L'éclat et la blancheur* par une œuvre moins ambitieuse mais qui, plus franchement S. F., mérite à ce titre toute l'attention de l'amateur.

Comme le suggère son titre, ce roman est un « post-atomique ». Autant dire que son thème de base représente la tarte à la crème de la science-fiction. On a lu là-dessus toutes les variations possibles imaginables. Le pire, hélas ! l'emporte souvent sur le meilleur au point que le sujet est désormais réputé casse-cou et qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes auteurs de s'en méfier comme de la peste. Il arrive pourtant que des écrivains bien armés, lourds d'un univers bien personnel, et séduits par ces « gênes exquises » dont parlait Valéry, pénètrent par la porte étroite du lieu commun pour en ramener un petit chef-d'œuvre. Ce fut récemment le cas de Roger Zelazny avec *L'odyssée de Lucifer,* paru dans le numéro 52 de *Galaxie.* C'est aussi le cas de Walter Lewino qui, après avoir mis son poncif en place, l'a décapé et éclairé de telle sorte qu'il frappe avec une puissance nouvelle.

Induit en erreur par le champignon atomique ornant la couverture, le lecteur qui aurait l'espoir — ou la crainte — de retrouver dans *L'heure* l'arsenal habituel de décombres fumantes, d'irradiés hagards, de mutations monstrueuses, de scènes de carnage, le tout entrelardé de généreuses tartines contre ces salauds-de-savants-apprentis-sorciers, s e r a déçu dans son attente. Des radiations se sont répandues sur Paris — car c'est à Paris, autour des années 60, que se situe l'action — mais on ne saura jamais exactement qui s'est battu contre qui ni pourquoi. Aussi mystérieuses dans leur origine que dans leur effet, c'est fort proprement qu'elles déciment la plus grande partie de la population. Les seuls dégâts causés sont dûs à quelques voitures folles subitement privées de leur conducteur : rien de bien grave. Quant aux cadavres, qui sont tout de même en nombre, ils ne sont pas olfactivement gênants car nous sommes en hiver. Il suffit de les mettre en tas dans des endroits discrets pour le maintien du moral. Ceci posé, il restait à Walter Lewino à nous

montrer les réactions des survivants — ne lui demandez pas pourquoi il y a des survivants et dites-vous qu'il y en a toujours dans ces cas-là. Ce sont ces réactions qui ont excité au premier chef son imagination et c'est là quil fait merveille.

La chronique minutieuse de la vie qui s'établit après la catastrophe est d'une telle justesse et déploie, grâce à un style nerveux de reportage, une telle force de conviction qu'il est difficile, après lecture, d'imaginer que les choses puissent se passer autrement. Dans un Paris purgé de sa foule, de ses embouteillages, de son chahut, mais encore paré de ses magasins, de ses économats et de ses bistrots, commence pour quelque temps l'ère de la liberté. A-t-on besoin d'un paquet de cigarettes ? Il suffit d'entrer dans un bureau de tabac et de se servir. A-t-on envie d'un café ? On fait fonctionner soi-même le premier percolateur venu avec la même joie que le train électrique de son enfance. Et si le narrateur trouve tout à coup une allure bizarre à ses contemporains ce n'est pas en raison de mutations biologiques mais vestimentaires, tant l'occasion est propice à s'habiller de neuf ! Il règne sur la capitale une atmosphère vaguement ludique. Tout est à votre disposition. Les esprits distingués peuvent emporter les tableaux qu'ils ont longtemps convoités dans les galeries de leur quartier ou s'installer franchement dans les plus précieux musées entre la Dame à la Licorne et un coffre d'époque. Les esprits vulgaires ont de quoi se livrer sans complexe à d'épiques soûlographies. Les premiers peuvent aussi s'abaisser au rang des seconds s'ils en ont envie, telle cette petite vieille très digne qui se met soudain à boire du Cointreau à même le goulot. Aussi le narrateur se sent-il une âme de flâneur. Chaque coin de rue offre un spectacle curieux ou une rencontre pittoresque. Paris devient le grand régal du dilettante. Il faudrait ici tout citer car tout semble pris sur le vif. Signalons seulement cette admirable scène où un vieux peintre méconnu — du moins de son point de vue — accroche ses croûtes dans un Louvre désert, à côté des Rubens, en s'écriant, extasié : *Ça tient ! Ça tient !* Le fléau atomique mène donc, dans une certaine mesure, au bonheur. Bonheur fragile certes, qui se dégradera au fil du roman, mais n'est-ce pas justement ce qui risque d'en faire tout le prix ? Ces quelques jours de vie intense, de totale disponibilité, semblent être les seuls qui aient compté dans la vie du narrateur puisqu'il se tait dès que les choses ont tendance à tourner au tragique, comme il s'était tu sur son passé civilisé, renvoyant ainsi dans la même nuit le monde pré et post-atomique.

Notre civilisation est-elle si parfaite pour que nous criions à l'horreur si quelque catastrophe universelle met ses structures en péril ? L'humour de Lewino nous invite à méditer sur le problème en nous présentant quelques-uns de ses spécimens. Qu'est-ce qui les caractérise ? Les plus déplorables aspects d'une mentalité de boy-scout, l'indifférence ou une propension à ne s'intéresser qu'au fusil, à l'inessentiel, la veulerie, et surtout une conversation engluée dans les clichés et les lieux communs. Ce défilé grotesque, objet d'une satire qui n'est pas sans évoquer Ionesco, présente tous les stigmates de l'aliénation et évoque à l'arrière-plan un monde de sinistre hébétude peuplé de marionnettes déjà mortes à leur humanité. Bénie soit donc la bombe qui nous ramène à des comportements authentiques, si discutables soient-ils ! Telle est la révélation qui saisit soudain le narrateur pénétrant une dernière fois dans sa chambre : *Traître ou intrus, je n'étais plus chez moi. Et dans un sens, à voir cette grisaille, les mille futilités qui dessinent votre personnage, j'en fus comme soulagé. Un nouveau bonheur, confus, se mit à bouillonner au creux de mon ventre. Je savais que je n'emporterais aucun souvenir et je m'en sentais grandi* (p. 123).

Finalement nous avons là une interprétation optimiste des lendemains que risque de nous préparer le tripatouillage de l'atome. A travers la grande lessive opérée par les radiations, Walter Lewino voit la possibilité pour l'homme de retrouver le sens de l'indépendance et de prendre un nouveau départ sur cette base. De ce point de vue, la scène finale fait figure de symbole : incarnés en partie par Agnès, la jeune rescapée avec laquelle il s'est lié, ce sont tous les artifices, toutes les fausses valeurs par lesquels le vieux monde prétendait subsister que le narrateur enterre. La leçon qui se dégage de *L'heure,* son ton souvent goguenard et parfois sa désinvolture lui donnent l'air d'une boutade. Mais si elle

ne doit pas toujours être prise à la lettre, la boutade reste une des meilleures armes démystificatrices. Quant aux humoristes, chacun sait qu'il n'y a pas plus sérieux.

Jacques CHAMBON

L'heure par Walter Lewino : Eric Losfeld.

LA RESIDENCE DE PSYCARTOWN par Louis E. Thirion

Comme dans *L'automne à Pékin* où il serait bien vain de chercher une référence à l'automne ou à Pékin, il n'est question dans ce court récit ni de résidence ni de Psycartown. L'auteur a sans doute voulu par là gommer d'emblée la clé susceptible de lui donner une signification précise, donc d'en limiter a priori la portée. Haro sur l'explicite ! Telle semble avoir été la devise de Louis Thirion en écrivant ce livre insolite qui, comme beaucoup de ceux qui appartiennent à ce genre flou, a pour but de suggérer, d'émouvoir, plutôt que d'analyser ou d'enseigner. Aussi n'est-il possible de donner une idée de son contenu narratif qu'en se livrant à une sorte de relevé cadastral.

Le décor : une ville la plupart du temps déserte, minérale, inhumaine dans sa géométrie, agressive, farcie d'objets-pièges, minée de labyrinthes et de toboggans spiralés, avec, planant sur le tout, un silence d'éternité brisé à intervalles réguliers par les annonces impersonnelles d'une horloge parlante. Les personnages : Henri et Georges, deux braves garçons de Saint-Cloud à la personnalité banale, l'un introverti, l'autre extroverti, liés d'amitié comme il est normal. L'action : débarquant un matin dans une gare de la capitale pour se rendre à leur travail, les deux banlieusards sont pris en charge par un système de plans inclinés poussés là pendant la nuit on ne sait comment, puis par un autobus et un métro déments, enfin par une bizarre mécanique qui les fait échouer dans le lieu aberrant ci-dessus évoqué. Il faut en sortir et c'est toute l'histoire.

Derrière cette épure rapide, le vieux lecteur de S. F. et de fantastique aura aperçu des thèmes qui lui sont familiers : la ville-trappe, les univers parallèles, le type moyen d'humanité qui se retrouve tout à coup dans un monde dont les lois lui échappent, etc. Mais on constate rapidement qu'aucun d'eux n'a été à la base de l'idée génératrice de l'œuvre et n'a été traité pour lui-même. L'auteur les rencontre comme par hasard ou plutôt conduit par la seule logique de ses obsessions et de ses délires, c'est-à-dire par ce qui constitue l'intérêt essentiel du livre. Car c'est bien dans son univers intérieur, parfois subconscient, que Louis Thirion nous entraîne.

Chaque épisode de l'odyssée haletante que vivent les deux « héros », tantôt ensemble, tantôt séparément, semble la transcription d'un authentique cauchemar. Vertigineuses descentes le long de colossales pistes énergétiques, ascensions pantelantes le long de noires pistes métalliques, cheminements moites dans des couloirs dont les parois révèlent l'écoulement d'un liquide épais où flottent des cerveaux humains, traquenards tendus en plein ciel par des hordes de voitures, tels sont quelques-uns des plats qui composent ce menu freudien où domine la hantise de l'Objet. Tout ce qui persécute Henri et Georges se ramène en effet à des objets. Objets, ces hommes (?) qu'un crochet descend sur une mystérieuse table d'opération où on leur greffe des boîtes crâniennes toutes neuves ; objets, ces femmes que l'on range aux sous-sols, dans des tiroirs, en attendant la nuit ; objets, les flics omniprésents qui, sans méchanceté mais avec un bel entêtement, vous demandent votre « numéro » à chaque coin de rue. A force de se cogner cruellement contre des objets, comme des billes d'acier dans un billard électrique à la dimension de l'univers, les deux seuls personnages conscients du livre deviennent eux-mêmes objets.

Le thème essentiel de *La résidence de Psycartown*, qui relie les très diverses tribulations de Henri et Georges et leur donne signification, est donc celui d'une forme d'aliénation bien typique de notre époque : la déshumanisation de l'indi-

vidu dans une société que sa dialectique économique a conduite à faire croître et multiplier l'Objet aux dépens d'autres valeurs. Il n'y a là rien de bien nouveau, mais le grand mérite de Louis Thirion est de ne pas avoir cédé sur ce sujet aux séductions faciles de la tirade philosopharde. Il a joué à fond le jeu de l'insolite, cherchant non à juger mais à observer impitoyablement et comme cliniquement les fantasmes susceptibles de se développer chez l'individu bombardé par l'Objet. Exposé de ce point de vue, le problème est d'autant plus inquiétant et émeut l'intelligence plus efficacement et dans des directions plus variées qu'un beau discours humaniste plein de grands principes. Quant à la solution qui lui est symboliquement apportée, nul doute qu'elle suscitera aussi bien des réflexions... Les secrets du titre peuvent de la sorte, sinon être percés, du moins donner lieu à une hypothèse : la résidence de Psycartown désignerait l'hôpital psychiatrique où l'aventure traumatisante, réelle ou rêvée, qui nous est contée aurait mené le narrateur. Voilà pour le fond. D'autre part, on observera la possibilité d'un jeu de mots entre les syllabes « cartown » et « cartoon » qui définirait le récit comme un « cartoon » psychédélique. Voilà pour la forme.

La résidence de Psycartown est au total un sympathique petit volume. Il s'y révèle un talent un peu grêle dans le souffle, le scénario, les personnages, le recours au « genre » insolite qui donne toujours, au départ, une impression de facilité, mais il faut dire à la décharge de Louis Thirion que son propos s'accommode fort bien de ces limites. Il est forcé que des personnages à la psychologie mutilée paraissent un peu minces et chacun sait que l'insolite se marie mal avec l'abondance. Il est déjà précieux de savoir trouver la meilleure façon de dire ce que l'on a à dire. Cette qualité mérite qu'on y insiste. Signe, en dernière analyse, d'un solide métier, elle est à l'origine du petit malaise métaphysique qui ne manquera pas, désormais, de saisir le lecteur de *La résidence de Psycartown* au voisinage des embouteillages, des escaliers roulants et des commissariats.

Jacques CHAMBON

La résidence de Psycartown, par Louis Thirion : Eric Losfeld.

COSMICOMICS par Italo Calvino

Les trois romans fantastiques de Calvino *Le vicomte pourfendu, Le baron perché, Le chevalier inexistant* (1) reposaient sur un même principe : à partir d'une donnée hypothétique, Calvino construisait logiquement un récit captivant qui fourmillait de détails humoristiques et de réflexions philosophiques. Les *Cosmicomics* relèvent du même procédé. A l'origine de chaque nouvelle, Calvino utilise une théorie sur la formation et l'évolution de l'univers. Un narrateur unique, le vieux Qfwfq, qui a vécu, de l'intérieur, tous ces avatars cosmiques, les raconte avec le ton savoureux d'un mémorialiste bavard et blasé.

Chaque métamorphose grandiose crée une situation dramatique à l'échelon humain. Quand la Lune se sépare de la Terre, Vhd Vhd reste sur le nouveau satellite car celui qu'elle aime est lui-même amoureux de la Lune *(La distance de la Lune)*. La sœur de Qfwfq, G'd $(w)^n$, de nature renfermée, s'enfonce dans les profondeurs de la Terre dont l'écorce est en train de se former (*Au point du jour*). Ayl, l'une des nombreuses compagnes de Qfwfq, préfère disparaître sous un éboulement, car, habituée à un monde uniformément gris, elle ne peut supporter l'apparition des couleurs (*Sans les couleurs)*. La charmante Lll abandonne Qfwfq, devenu l'un des premiers vertébrés, et s'en retourne vivre avec les poissons (*L'oncle aquatique*).

L'aventure devient proprement cosmique, et comique, dans *La forme de l'espace* où Qfwfq tente de se rapprocher d'Ursula H'x qui, parallèlement à lui,

(1) Tous les ouvrages de Calvino traduits en français ont paru aux Editions du Seuil, à l'exception du **Vicomte pourfendu**, publié par Albin Michel.

tombe indéfiniment dans l'infini. La nouvelle *Tout en un point*, dont le titre résume bien le thème est franchement cocasse. C'est que les sentiments et la société humaine se manifestent dans toutes ces transformations cosmiques, abhumaines par nature. Chacun se livre à ses activités quotidiennes : interminables parties de billes avec des atomes d'hydrogène entre Qfwfq et son camarade Pfwfp (*Jeux sans fin*), paris sur la formation des éléments constitutifs de l'univers (*Combien parions-nous*). Ces activités provoquent même des modifications cosmiques, puisque, dans *Tout est un point*, le désir de voir Madame Ph (i) Nk fabriquer des tagliatelles aboutit à la création de l'espace.

Certaines nouvelles prennent une tournure ouvertement philosophique. Comme dans ses romans fantastiques, Calvino aborde de vieux débats, parfois relancés par certaine critique. *Les dinosaures* dépeint la première manifestation du racisme et la création d'un mythe. Deux méditations menées avec une rigueur toute pascalienne, *Un signe dans l'espace* ou la naissance du premier signe, et *Les années-lumière*, sur l'être et le paraître, le jugement et le temps, sont aussi vivantes que les nouvelles d'aspect plus romanesques. Calvino analyse minutieusement chaque situation et les réactions des protagonistes avec la même pénétration que dans son récit *La journée d'un scrutateur* ou dans le recueil de nouvelles intitulé *Aventures*.

La réflexion ne prend jamais le pas sur l'action ; chaque nouvelle est traitée sur le mode du roman d'aventures et se présente comme une succession de vignettes dessinées, comme l'indique la seconde moitié du néologisme « cosmicomic » ; Calvino y revient d'une manière explicite dans *L'origine des oiseaux* où il décrit chaque cadrage, chaque image avec la plus grande précision (1).

Par couches successives, s'édifie ainsi une chronique de l'univers qui se prolonge jusqu'à nous. Qfwfq retrouve sa sœur en 1912, mariée à un retraité des chemins de fer ; ses paris avec le doyen (k) yK n'ont pas cessé, seul leur objet a changé. La dernière nouvelle du recueil, *La spirale*, est la plus frappante à cet égard : le mollusque (Qfwfq) qui a secrété, par amour, la première coquille, contemple, après cinquante millions d'années, le spectacle d'une plage moderne.

Le sens profond du changement, des transformations du monde imprègne chacune de ces fresques en miniature. Calvino est d'abord curieux de l'homme, de son existence, de sa destinée ; et ensuite, de l'écrivain, et du travail de la création. La gravité du ton augmente vers la fin du livre, et cette tendance va en s'accentuant dans le recueil *Ti con zero*.

Mais Calvino ne se départ jamais de son humour ironique. Comme ses romans fantastiques le montrent bien, il est un conteur dans la lignée de Voltaire. Il sait mêler inextricablement, la fantaisie, l'ironie, l'aventure et la philosophie. Une intelligence perçante, qui s'exprime dans un style clair où s'allient le sens des couleurs et le don d'animer les scènes, fait de chaque nouvelle des *Cosmicomics*, fort bien traduits par Jean Thibaudeau, un véritable petit roman qui bouillonne de vie et d'idées.

(1) **L'Origine degli uccelli** dans le recueil **Ti con zero** dont la première partie contient quatre « cosmicomics ». Ce recueil, qui n'est pas encore traduit en français, a paru chez Einaudi à Turin, comme tous les ouvrages de Calvino.

Alain GARSAULT

Cosmicomics par Italo Calvino : éditions du Seuil.

L'INVENTION DU PROFESSEUR COSTIGAN par Jerry Sohl

Lorsque ce livre parut aux U.S.A. il y a quinze ans ce fut dans une collection pour adultes. L'édition française le situe à sa véritable place : dans la littérature pour adolescents. C'est de l'excellente science-fiction pour débutants. Ce n'est pas une critique, mais la simple constatation d'un fait, sans intention péjorative, car il est plus facile d'écrire un texte à portée philosophique ou sociologique

qu'un récit tirant toute sa qualité de la maîtrise de la narration, et de la rigueur dans l'invention.

Toute la première partie est excellente et file le suspense avec maîtrise. Le professeur Costigan a inventé un appareil permettant de passer dans un autre univers. Mais le seuil de passage n'admet que la matière animée vivante. Ainsi un homme se retrouvera de l'autre côté nu, sans alliance, sans plombage ou sans verres de contact.

Après des essais préliminaires on passe à l'exécution d'un modèle devant permettre le transfert d'êtres humains. Mais le premier volontaire ne revient pas, pas plus que le second. Et le jour où une chaîne d'explorateurs, se tenant par la main, passe le porche, c'est pour se voir aspirée, entraînée tout entière.

L'explication qui nous sera fournie aura le double mérite de tout expliquer et d'être d'une élégante simplicité.

Arrive alors un illuminé qui hurle que ceci est un défi à l'Eternel, et qui, avec ses fidèles, massacre les circuits, provoquant le passage instantané de toute la population d'un bloc de Chicago.

La seconde partie reste intéressante, mais a perdu cet accent de réalisme quotidien, et de crédibilité. Nous voyons les naufragés jetés nus sur ce monde, recommencer *L'île mystérieuse* et rebâtir une société et une technique, avec l'usage de leurs seules mains et de leur cerveau. Que cela puisse passionner des jeunes je le crois, car l'ingéniosité des héros est sans limites. Mais qu'en dix ans, trois ou quatre cents personnes recréent une technique telle qu'il leur est possible de reconstruire la machine aux multiples circuits électroniques situe bien le côté naïf de cette robinsonnade.

Jacques VAN HERP

L'invention du professeur Costigan par Jerry Sohl : Laffont.

AREL D'ADAMANTE par J. et D. Le May

Les mutations se poursuivent au Fleuve Noir et se révèlent toujours plus bénéfiques. Ainsi des Le May. Ils nous avaient habitués a du policier-espionnage galactique avec des enquêtes bien troussées, mais qui, souvent, auraient pu, sans dommage, se situer sur Terre et à notre époque. Et voici, qu'alors que nous déplorons la disparition du space-opera classique, ils nous offrent cet *Arel* digne d'entrer dans la grande lignée.

Rien ne manque. Nous avons droit à l'astronef naufragé sur une planète déserte, à la survie des passagers qui recréent une société et leur univers. Puis, par suite de la raréfaction des naissances féminines le ressort se brise, la décadence apparaît, la légende remplace la science et le matriarcat la société démocratique des premiers âges.

Finalement la grande prêtresse a un sursaut. S'abandonner au destin est par trop stupide, que l'on entreprenne sérieusement cette exploration de la planète qui ne fut jamais entreprise. Et le héros découvrira une autre race humanoïde et ramènera des compagnes pour les jeunes habitants.

Déjà cette rafraîchissante naïveté du récit nous ramène à l'époque ancienne. Et si l'on pourrait souhaiter une intrigue plus complexe et plus animée nous ne sommes pas déçus, car cet univers est peint, décrit de façon poétique, que ce soit dans la peinture de cette île quasi minérale toujours envahie par les prismes et les macles des cristaux géants, de la ville dépeuplée, ou du monde des ondins.

Jacques VAN HERP

Arel d'Adamante par J. et D. Le May : Anticipation, Fleuve Noir.

Revue des films

BARBARELLA de Roger Vadim

Il faut bien parler de *Barbarella.*

Nous avons failli choisir le silence, et à coup sûr ç'aurait été une solution meilleure. D'abord parce que nous avons de l'amitié pour Forest ; mais plus encore parce que nous admirons sa bande dessinée, que nous nous reconnaissons en elle et que nous nous sommes sentis concernés par son triomphe. *Barbarella,* pendant plusieurs années, fut le porte-drapeau de la bande dessinée, de la science-fiction, de l'insolite, de l'humour, de l'érotisme, de la sophistication et de l'élégance. Nous avions même, bien témérairement, avancé que ce pourrait être un grand film.

Au fond, il s'en est fallu de peu. Quand De Laurentiis a acheté son livre à Forest comme le juif de Venise sa livre de viande, la personnalité du réalisateur était encore dans l'expectative. Un moment nous avons cru (sur les dires de Forest) que Richard Fleischer serait l'heureux élu. Quelle perspective ! Et puis ce fut le couple Vadim-Fonda.

Je ne sais si Vadim a réalisé un film en-*as*. Mais, avec l'épigramme bien connu, je crois qu'on pourrait dire :

Après Barbarella,
Holà !

Cette fois il ne s'est pas attaqué seulement à Laclos, à Zola ou à quelque seigneur de moindre envergure. Il s'est attaqué à Forest et, il faut bien le dire, cela nous concerne davantage. Non pas seulement parce que Forest est vivant, mais encore parce qu'il nous touche de près. Si vous êtes amateur de science-fiction, ce film ne pourra vous apparaître que comme un pur et simple sabotage.

Sur le fond, Barbarella était une femme libre. Avec ses problèmes, avec ses écarts (de langage et de conduite), avec ses improvisations. L'héroïne de Vadim n'est plus qu'un simple objet. Elle est là pour qu'on la regarde (des pieds à la tête) — et c'est tout. Vous me direz qu'il n'y a pas de mal à cela et je n'en saurais que tomber d'accord avec vous. Cependant il y a la manière. A mes yeux Jane Fonda n'est pas seulement une jolie femme mais une excellente actrice ; voyez ou revoyez *La poursuite impitoyable.* En tout cas, c'est un être humain — et pas seulement un tas de viande. Vue par Vadim, ce n'est rien de plus qu'un bel objet. On se perd en conjectures sur les raisons qui ont poussé cet individu à l'épouser. Il n'y a dans tout le film qu'un bariolage de mauvais goût, sans rapport non seulement avec la spontanéité de Forest, mais encore avec une liberté à quelque niveau que ce soit. Peut-être un jour s'avisera-t-on que le mal de Vadim est le mal de vivre, et que ses films ne sont si creux que par incapacité profonde à atteindre la vie. C'est son droit. Ce serait son droit surtout si, de cet état mélancolique, il tirait quelque chose de beau. Je n'irai pas jusqu'à affirmer formellement le contraire. Il est certain que de la contemplation d'une paire de fesses à la création artistique, il n'y a qu'un pas. Mais justement ce pas n'a guère été franchi. Tout se passe comme si Vadim n'avait épousé Jane Fonda que pour s'assurer l'exclusivité d'une contemplation, et pour faire partager son rite névrotique aux foules prêtes à sombrer dans leur stupeur coutumière. La télévision gaulliste, quoi ! Les choses étant ce qu'elles sont, notre sentiment est qu'il n'y a rien de plus dans ce film qu'une grande désolation ; Vadim est là en face d'une femme qu'il a d'excellen-

tes raisons de bien connaître, et tout ce qu'il en tire, c'est un travelling avant vers une paire de fesses sous l'œil intéressé de deux petites filles.

Je ne veux pas me perdre en considérations interminables sur Vadim. Il ne les vaut pas. Il convient seulement de localiser la responsabilité directe de notre ami Forest dans cette affaire. Il est l'auteur du livre adapté. Il a collaboré au scénario, il a collaboré aux décors. Sans le moindre doute il a été victime d'un milieu qu'il ne connaissait pas, qui l'a grisé et qui ne lui a laissé aucune chance. Ce qu'on a retenu de Forest ce n'est pas la cervelle, c'est l'œil. Les décors ont été réalisés d'après ses maquettes, par une équipe renommée par son habileté. Ne nions pas qu'il en résulte des images fort belles — surtout quand on regarde la vitrine des cinémas. Forest a le sens des objets, le sens des images, le sens des couleurs. Il ferait un excellent décorateur — surtout s'il avait un metteur en scène. Pourquoi faut-il qu'il soit tombé sur le plus je-m'en-fichiste des pisse-pellicules — et que nulle équipe technique digne de ce nom ne soit venue le renforcer dans une tâche plus délicate entre toutes ? Ce n'est rien de se lancer dans des beaux décors, si l'on ne sait les voir avec l'œil de la caméra. La plupart des objets de Forest font mal au cœur, non qu'ils ne soient beaux (ils le sont, hélas !), mais parce qu'ils sont presque constamment employés à contresens. Tel vaisseau de glace, superbe en soi, devient ridicule quand le vent souffle et gonfle sa voile ; car il lui faut alors s'ébranler et que le carton-pâte par ses mouvements gémissants et gauches dévoile sa supercherie. Tel envahissement de poupées carnivores, en trois ou quatre images, réussissait à faire peur dans la bande dessinée ; tout cela disparaît dans le film, non que les objets soient ternes en soi, mais qu'ils sont employés d'une façon plate. Tout cela ne nous aurait peut-être pas paru si grave si nous n'avions vu *Barbarella* peu de temps après *2001*, où un autre metteur en scène s'est employé à réinventer tous les effets spéciaux pour les rendre vraisemblables. Celui-ci avait le respect du spectateur. Nous ne saurions en dire autant de Vadim qui a gâché non seulement le plaisir du spectateur mais encore la réputation du scénariste.

Il restera de ce film quelques photos superbes, un renom contestable attaché à une grande bande dessinée et un immense regret : pourquoi n'ont-ils pas choisi Fleischer ?

Jacques GOIMARD

UN SOIR, UN TRAIN de André Delvaux

Un univers naît à peine que déjà il est remplacé ; les mondes parallèles se substituent les uns aux autres aussi rapidement que l'œuvre d'un auteur chasse la précédente. A peine le premier film de Delvaux, *L'homme au crâne rasé* que je considère comme la réalisation la plus importante de ces dix dernières années, s'est-il installé dans notre mémoire que les images d'*Un soir, un train* y déposent ces sédiments indélébiles que tout créateur avec lequel nous avons des affinités sait nous imposer. Mais, dans cette agression à répétition, les phénomènes d'osmose sont rares, les œuvres ne se mêlent pas ; même si l'auteur n'a qu'une pensée à exprimer, il ne la dit jamais de semblable façon. Delvaux, qui veux explorer un subconscient réalisé, monde schizophrénique isolé du contexte réel, parfaitement équilibré, logique dans sa folie, veut inventer tant de rêves que sa vie n'en verra pas l'ultime. C'est dire qu' *Un soir, un train* ne ressemble pas à *L'homme au crâne rasé* et que l'abominable « habitué » qui réside en tout individu y trouve déjà les premiers éléments d'une critique défavorable. Ce principe s'affirme quand on sait que l'auteur a choisi deux vedettes internationales comme protagonistes de son film. Il est difficile de croire qu'Yves Montand ou Anouk Aimée puissent être autre chose que l'idée que nous nous sommes fait. Leurs visages marqués par tant d'autres personnages se prêtent peu à être subjecti-

vés, surtout que le rythme du film est si subtil qu'un souffle suffirait pour vous projeter de l'écran dans votre fauteuil.

Mais le charme de Delvaux sait agir et ces préventions s'estompent dès les premiers instants de l'œuvre, Montand est Mathias, Anouk est Anne. On fait abstraction de ses souvenirs de *L'homme au crâne rasé* pour prendre ce train du soir.

La rupture entre le réel et l'imaginaire est plus brutale ici que dans l'œuvre précédente, les deux mondes sont définitivement séparés, il faut trouver la porte pour passer de l'un à l'autre ; tandis que dans *L'homme au crâne rasé* le héros était si proche de l'imaginaire que sa vie s'y mêlait, au hasard de ces multiples frottements qui interfèrent.

Dans une ville flamande un professeur, Mathias, partage son existence entre ses élèves et Anne, sa maîtresse. Le respect des toutes-puissantes traditions de la société dans laquelle vit Mathias l'empêche de vivre socialement avec Anne, il doit taire son amour. Cet état de fait cause des heurts entre les amants. Un jour le professeur doit faire une conférence dans une ville particulièrement puritaine où il ne veut pas que son amie l'accompagne. Ils se brouillent ; puis se retrouvent dans le train qui les emmène vers la ville en question. Ce prologue est destiné à nous mettre en condition, à nous faire subir le poids étrange de la vie, avec ses misérables compromissions que le plus humaniste des individus ne sait éviter. Delvaux, par deux fois, a déjà placé un signal qui fait présager de la mort d'un des protagonistes : une conversation sur la mort avec un élève, une pièce de théâtre où apparaît, grossi, le rôle de la mort.

Une fois parvenus dans le train les personnages paraissent préservés de la réalité ; le décor de la vie s'estompe à mesure que les roues progressent sur les rails. Cette existence humaine, si subtilement décrite auparavant, perd soudain toute vérité psychologique ; les passagers du compartiment n'ont plus des réactions absolument logiques. Déjà ce train devient l'univers d'une schizophrénie pure dans lequel Mathias va se réfugier.

Il s'endort et, lorsqu'il se réveille, Anne a disparu. Le train s'arrête en rase campagne. Il descend pour la chercher. Deux hommes l'accompagnent. Le train repart sans eux. Voilà Mathias en compagnie d'un vieillard et d'un jeune étudiant ; les trois âges de la vie. Un dialogue bizarrement intime se développe au cœur d'une étrange toundra entre les trois personnalités d'un même homme. Le monde réel est définitivement nié. Mathias peut suivre ses exigences. Le trio va se diriger vers la ville imaginaire que leur subconscient collectif a construit. Ils ne la comprennent pas mais s'y sentent à l'aise.

Anne ne s'y trouve pas. Les désirs de l'adulte, du jeune homme et du vieillard sont satisfaits aussitôt qu'exprimés. Cette période du film est sans doute la plus belle ; la formidable minutie de Delvaux a su construire si patiemment ce monde. Le climat d'attente et de doute est si parfaitement exprimé que l'on vit l'un des moments suprêmes du cinéma fantastique, comme motivé par la plus extraordinaire drogue que les rêveurs aient inventée.

Lorsque Mathias se réveille, il est plongé dans une atmosphère de fumée et de sang. Un accident de chemin de fer. Sorti de son coma il découvre Anne morte. Mathias l'a chassée de sa vie. Si le propos du film est pétri de cette pensée flamande, ce goût immodéré pour le fantastique, il apparaît cependant comme tout à fait original quant à la transmutation de ses thèmes symboliques en termes oniriques. Le double sens évident du voyage au pays de la Mort, qui est aussi descente dans un monde schizophrénique où se libèrent les impulsions profondes, est là pour en témoigner. Ici le mythe d'Orphée est transcendé par une nouvelle poussée de l'imagination. Orphée-Mathias, sous la forme de ses trois âges, descend aux Enfers pour y conduire sa compagne et l'y laisser ; ces Enfers ressemblent à ceux qu'ont édifiés ses propres rêves. De la lente décomposition d'un amour est née en Mathias cette force occulte qui le pousse à nier Anne, anti-Eurydice, en lui choisissant une mort. Delvaux a créé avec *Un soir, un train* une nouvelle forme de cinéma fantastique. Chez lui le goût du ton littéraire n'exclut pas celui de la forme cinématographique. Il sait transmuter directement sa pensée en image, sans qu'elle soit déformée par d'autres moules intellectuels ou artistiques. Delvaux est aussi l'un des rares metteurs en scène à savoir maîtriser la durée, à manier le temps avec infiniment de science, le

contractant ou le dilatant lorsqu'il est nécessaire de le faire. Il compose un temps élastique à travers lequel il se meut, et crée ainsi un esthétisme si personnel qu'il semble issu de photogrammes lentement élaborés.

Philippe CURVAL

LA VENGEANCE DE SIEGFRIED de Harald Reinl

Cette nouvelle adaptation de *La chanson des Nibelungen*, mêle comme celle de Fritz Lang et à la suite de Wagner, les éléments fantastiques empruntés à la légende primitive (combat de Siegfried avec le dragon, sommeil de Brünhild) à l'épopée composée au XIIIe siècle. Assez fidèle dans le détail, mais schématique et superficielle, elle frappe par sa maladresse. Reinl s'est contenté de fabriquer une imagerie scolaire et grossière qui, malgré un certain savoir-faire, ne parvient jamais à s'imposer. A deux séquences près, l'affrontement de Gunther et de Brünhild, le massacre de la troupe qui emmène le fils de Siegfried, le film ne présente qu'une plate accumulation d'épisodes traités avec une absence complète d'inspiration et de style.

Les épisodes fantastiques ont été réalisés avec un souci d'économie évident : le dragon disparaît presque entièrement derrière la fumée qu'il expulse par les narines ; heureusement d'ailleurs, car ce monstre mal animé est fort mal fait. Les séquences où un personnage invisible intervient sont réduites à l'essentiel.

L'interprétation ne rachète aucun de ces défauts. Siegfried est incarné par Uwe Meyer, un gaucher à l'expression bovine ; Rolf Hettiger, Gunther, est bien terne, et Maria Marlowe insignifiante en Kriemhild. Karin Dor, seule, interprète son rôle (Brünhild) avec chaleur, mais elle meurt dans la première partie.

Lang avait mieux inspiré Reinl quand ce dernier avait donné une première suite aux aventures du docteur Mabuse avec *L'invisible docteur Mabuse*.

Alain GARSAULT

OBJECTIF... LUNE de Primo Zeglio

Quatre astronautes américains découvrent sur la Lune un véhicule spatial piloté par une jeune femme et un vieillard : deux habitants d'une planète située à 34 000 années-lumière de la Terre et nommée Arcon. Le vieillard est atteint de leucémie — la constitution physique des Arconiens est très semblable à la nôtre. Les astronautes le ramènent sur Terre dans un vaisseau de secours arconien et se posent au milieu d'un désert africain. Non loin de là, réside un savant qui a découvert un sérum capable de guérir cette maladie. Aidés par l'un des astronautes, des bandits, qui pensaient d'abord s'approprier les richesses lunaires, voient dans le vaisseau arconien et les étonnantes découvertes faites par les extra-terrestres un moyen de dominer le monde. Ils tentent donc de s'emparer du vaisseau, en même temps que des militaires commandés par un général plus que borné.

Les thèmes abordés, les personnages, le cadre, les péripéties rappellent sans équivoque les premiers romans populaires modernes de science-fiction. Les extra-terrestres ne sont guère différents de nous, sinon par leur savoir, fruit d'une civilisation vieille de dix millions d'années. Cette longévité est aussi la cause de leur dégénérescence physique. Les Terriens, trop jeunes, manquent encore de la sagesse nécessaire à l'acquisition d'un savoir supérieur. L'équipe des astronautes comprend un médecin, très effacé, un joyeux drille, un capitaine doué de qualités physiques suffisantes pour

séduire la jolie Arconienne, et un traître, devenu tel à cause de sa passion du jeu. Les Arconiens sont servis et aidés par des robots qui émettent un rayon désintégrateur. L'allusion à une confédération africaine suggère que l'histoire se déroule dans un futur proche. Peu de détails, par contre, sur la planète Arcon ou sa civilisation, sinon celui-ci : le mercure y est inestimable, et le diamant sans valeur.

Pour éviter de trop lourdes dépenses, plus des deux tiers du film se déroulent sur la Terre. L'utilisation des maquettes (malgré quelques fils un peu trop visibles) ne manque pas d'habileté. Les robots, des acteurs mal dissimulés sous des masques grossiers, ne font jamais illusion. Quand des objets ou des personnages se déplacent dans l'espace, ou se désintègrent, les truquages ne dépassent pas un niveau assez élémentaire.

Si la salle de contrôle du centre spatial paraît bien étriquée, l'aménagement intérieur du vaisseau arconien, très simple et tout en courbes, possède une certaine puissance évocatrice et ne tombe jamais dans le ridicule. La même agréable sobriété se remarque dans la forme extérieure de l'astronef, une sphère munie de quatre hublots, plastiquement très réussie.

Au milieu d'une équipe d'acteurs spécialisés dans les petites productions italiennes, (Lang Jeffries, Gianni Rizzo), Essy Person, l'interprète du film de Mac Ahlberg *Moi, une femme,* se distingue par un jeu très convaincu, qui n'est cependant pas dénué d'humour.

Simple, impersonnelle, la mise en scène de Primo Zeglio, qui se fit remarquer avec *Ivan le conquérant*, un péplum où le sang coulait plus qu'abondamment, se refuse aux gros effets et à la vulgarité, et évite toute rupture de ton.

Fort différent des réalisations américaines, auquel il est inférieur par ses truquages, *Objectif... Lune*, premier film italien de science-fiction qui soit sorti en France, reste fidèle à l'esprit du roman d'aventures, avec ses naïvetés et ses conventions. Il renvoie à une conception populaire, primitive, de sa science-fiction, comme les autres réalisations italiennes de la même veine dont les distributeurs nous privent injustement.

Alain GARSAULT

TREIZE FANTOMES de William Castle

Un procédé spécial, comme Castle aime en inventer, tel est l'intérêt principal de *Thirteen ghosts*, film inédit en France, mais récemment présenté à la Cinémathèque. Le scénario, confectionné par Robb White, l'un des collaborateurs habituels de Castle pour qui il écrivit *The tingler*, entremêle dans le cadre fort traditionnel d'une maison hantée, une énigme policière que l'on évente aisément et une histoire fantastique. Un anthropologue nommé Cyrus Zorba (Donald Woods) hérite de la maison de son oncle, Platon Zorba et de ses pensionnaires, onze fantômes que le défunt s'était amusé à collectionner. Ayant été assassiné, il est lui-même devenu la douzième pièce de sa collection. Qui sera donc le treizième fantôme annoncé ?

En mourant, l'oncle Zorba a laissé une curieuse paire de lunettes qui permettent de voir les fantômes. A l'entrée de la salle, les spectateurs recevaient un petit carton percé de deux fenêtres ; l'une garnie d'un papier transparent rouge permettait de distinguer les fantômes, qui apparaissent en rouge dans des séquences entièrement teintées en bleu ; l'autre fenêtre, garnie d'un papier bleu, les faisait au contraire disparaître. Castle, au début du film, explique le fonctionnement de ce dispositif. Une mention, qui prévient les spectateurs de se munir de leur appareil-à-voir-les-fantômes, s'imprime sur l'écran avant chaque apparition des revenants, ce qui nuit un peu à l'effet de surprise. Les fantômes sont d'un aspect assez repoussants, saisis en état de décomposition, ou réduits à de curieux détails.

En fait, le procédé optique ici utilisé est à l'origine d'une idée cinématographique astucieuse. Le criminel, qui veut faire fuir les Zorba pour s'emparer de

l'argent caché dans la maison par son ancien propriétaire, se déguise en revenant ; mais comme il apparaît dans des séquences filmées en noir et blanc, le spectateur sait immédiatement qu'il ne s'agit pas d'un véritable fantôme.

Quant au reste, cette petite production, réalisée presque entièrement dans le même décor, ne diffère nullement des autres films de Castle : scénario sans surprise qui s'adresse à un public assez jeune (le rôle principal revient à un garçonnet d'une dizaine d'années) et mise en scène élémentaire.

C'est à Castle, et à ses talents de bateleur, que revient la touche la plus drôle. Il réapparaît en effet à la fin du film pour défier les spectateurs qui rentrent chez eux munis de leur appareil spécial : « Ce soir, quand vous serez seul chez vous, dans le noir, regardez à travers l'écran rouge... si vous l'osez ».

Alain GARSAULT

LA TOMBE DE LIGEIA de Roger Corman

Oh ! surprise, les petites fumées, les brumes et les effets de filtre ne sont pas au rendez-vous... En adaptant *Ligeia*, Roger Corman plutôt que de chouchouter ses éternels décors de studio, se lance frénétiquement dans les extérieurs et change résolument sa palette. La campagne anglaise lui offrant ce vert inestimable qui déteint jusque sur les légumes, Corman aère son récit, le troue d'échappées fulgurantes, de promenades à cheval, bref inaugure un rituel de la terreur champêtre où l'on sent passer l'ombre de Mary Webb, voire de Thomas Hardy. Une chasse au renard aux splendides couleurs n'est pas sans évoquer le parfum quelque peu sulfureux du remarquable *Gone to Earth* de Michael Powell et Emeric Pressburger et les relations amoureuses qui unissent Rowena (Elizabeth Sheppard) et Verden Fell (Vincent Price) se teintent d'une aura de malédiction chère aux sœurs Brontë. Bref, Corman ajoute une nouvelle corde à son arc et réussit l'un de ses meilleurs films, l'un des plus beaux plastiquement avec *Le masque de la mort rouge*.

Ligeia est le dernier volet de la série Poe, conclusion fulgurante et en même temps reflet inversé des premiers essais : à la forêt brûlée de Usher, qui ouvrait le cycle, correspond le monde verdoyant et paisible de Verden ; à la mort refusée répond la mort acceptée et dominée, à la lucidité exacerbée qui ne peut supporter le moindre bruit, la prise de possession mentale, le refus de la lumière ; à la misogynie, la tendresse, tendresse qui ne sauvera pas Fell de la destruction, cette fois encore par un incendie purificateur qui l'anéantira comme il avait anéanti la demeure de Roderick Usher.

Avant de parler plus longuement de *Ligeia*, il est bon de revenir sur quelques généralités afin de répondre à quelques critiques. Ignorons bien sûr celle des *Cahiers* où une louloute en mal d'anglicismes (Oh ! Benayoun, viens lui donner des leçons) accuse Corman d'avoir réduit les ressources de « shifter » (il n'est pas mal, ce mot, Totoche, et bon à utiliser surtout quand on ne comprend pas l'anglais) du Je de Poe aux tristes dimensions d'un héros écranique (sic). Gageons que ce genre de phrases, que les sempiternels « ce qui est concret est abstrait » (sic) ou « la vie, c'est le théâtre et le théâtre c'est la vie » (re-sic), sans parler « des intrigues se dissolvant dans un courant dialectique de connotations ressurgentes » (ce n'est pas parce que l'on vient d'obtenir son B.E.P.C. que l'on est obligé de mal écrire) doivent plus fatiguer Poe que les transpositions cormaniennes. L'auteur du *Portrait ovale* avait, contrairement à ses pseudo-exégètes, un certain sens de l'humour, ce que possède également Corman.

C'est même ce qui sauve, parfois, ses adaptations les plus maladroites, ses transpositions les plus bâclées. Il est évident que ses films doivent faire de l'argent et il sacrifie souvent à la facilité et aux effets. Directeur d'acteurs inégal, il laisse un peu trop jouer Vincent Price, se contentant de broder des trouvailles décoratives, tirant ses récits vers le

simplisme et surtout le statisme : statisme des scénarios et surtout du rythme interne de la mise en scène qu'augmentent des procédés et des décors quelque peu répétitifs. Mais, malgré ces scories, son approche de Poe est plus intelligente qu'on a bien voulu le dire. Elle se veut psychanalytique avant tout et essaye de mettre en valeur l'inconscient, le pourquoi des actes plutôt que les actes eux-mêmes. Je sais bien que le mot psychanalyse semble signifier pour les Français comique involontaire, mais néanmoins les théories de Corman recoupent assez adroitement les essais de Allan Newer et du professeur Sallistein (explication médicale et introspection nerveuse des personnages d'Edgar Poe) : il mêle des résurgences des terreurs enfantines à une symbolique sexuelle fortement marquée par une morbidité très puritaine. Prenant, inconsciemment peut-être, des distances historiques, il recrée une civilisation cadavérique, aboutissement logique de la culture bostonienne dans lequel il recycle des personnages déjà morts. D'où cette atmosphère croupissante tenant du cimetière, du marécage, ce monde clos, fermé sur lui-même comme une tombe. Les héros de Corman sont des cadavres à la recherche de leur enfance, qu'un certain niveau intellectuel proche de la décadence rend plus vulnérables. Ces prémisses ont le mérite de placer ses adaptations dans un contexte culturel vraisemblable, que l'on oublie trop souvent quand on analyse Poe. Reste qu'une fois ce petit monde construit, Corman au lieu de le mettre en valeur, se contente souvent de faire le tour du propriétaire pour voir si tout fonctionne. C'est un gérant plutôt qu'un propriétaire et il ne fait que ravaler les façades afin de l'offrir aux éventuels locataires.

Ligeia étant plus simple et plus clair, il n'a pas à se battre pour dissimuler les failles et les procédés : l'intrigue linéaire ne comprend qu'un nombre limité de coups de théâtre et loin de s'offrir un dénouement rationnel, bascule comme *Usher* dans l'impossible. L'héroïne franchit *physiquement* le miroir et rentre dans le fantastique monde de la mort où règne son double, Ligeia. Ne gardant que le point de départ de la nouvelle originale, Corman ajoute des éléments du *Chat noir* et grappille ici et là quelques éléments dans d'autres nouvelles. Aidé par le scénariste Robert Towne (que l'on dit responsable du script définitif de *Bonnie and Clyde),* il confère à cette série de collages une remarquable unité, notamment au point de vue plastique, malgré quelques plans de seconde équipe, d'ailleurs assez beaux, tournés par Paul Mayesberg (la promenade sur la plage, le voyage de noces).

« *J'ai voulu,* » déclare-t-il, « *faire un film d'amour, sans éléments extérieurs. Me centrer sur deux personnages et recréer une atmosphère gothique. Je voulais prendre le contrepied des autres films de la série, car je sentais que je me répétais, que je faisais la même chose. J'ai donc décidé de tourner en extérieur et de créer un suspense psychologique. Plastiquement, c'est l'un de mes plus beaux films, mais malheureusement quand j'ai fini le montage, je me suis aperçu qu'il manquait deux minutes par rapport au métrage qu'exigeait American International. Et j'ai dû moins serrer le montage, ralentir le rythme pour retrouver ces deux minutes. Je ne pouvais plus tourner de scènes supplémentaires et c'est pourquoi, à la fin, je trouve le film un peu lent.* »

En fait, contrairement à ce que croit Corman, ce rythme plus lent, s'il déçoit certains fanatiques, augmente l'angoisse qui naît peu à peu. Dès que Rowena commence à soupçonner son mari, une peur insidieuse se glisse dans la scène la plus anodine. Ce qui n'était que sourd et diffus dans le premier tiers, où l'effroi (quand Rowena est attaquée par la cloche) débouche sur la tendresse ou l'ironie, devient sensible mais toujours aussi mystérieux. Corman retrouve là le caractère rituel, l'atmosphère liturgique de la peur invisible telle que surent l'exploiter Jacques Tourneur et surtout le Robert Wise de *La maison du diable* : ces deux œuvres présentent d'ailleurs deux séquences similaires : une chambre fermée et une porte secouée tout à coup par une force que l'on ne peut voir...

La grande force de *La tombe de Ligeia* provient de la manière très adroite dont le réalisateur nous distille cette terreur. Mis à part la superbe séquence pré-générique, le début est plutôt enjoué, dynamique, presque railleur. Le choix d'Elizabeth Sheppard est, sur ce plan, capital. Elle apporte à son personnage une grâce frondeuse, une élégance un peu trop sûre d'elle, une ambiguïté qui lui permettent de se placer sans peine

parmi les héroïnes cormaniennes les plus réussies, les plus sensibles. Actrice aussi remarquable que sous-estimée (elle ne fit pratiquement plus rien après *Ligeia* et *The queen's guard* de Powell), elle donne à la moindre scène une fraîcheur, une diversité remarquables. Normalement, pour adapter les obsessions sexuelles de Poe, l'héroïne aurait dû être plus jeune, une Lolita de l'époque... Mais elle nous fait oublier cette infidélité tant elle traduit à merveille l'ingénuité narquoise et enfantine. Quant à Vincent Price, le malheureux héros écranique (sic), il tient là l'un de ses meilleurs rôles. Faussement sobre, il s'installe dès les premières images dans un climat de terreur olympienne et plane au-dessus des situations avec un humour morbide et suicidiel.

Price donne à la fin du film un style prophétique et démesuré. Il défie la mort et le diable, ses adversaires de toujours, avec la violence complice et lucide d'Achab luttant contre Moby Dick. Là, Corman retrouve de manière irréfutable le lien unissant Poe et Melville et que sut mettre en lumière Remy de Gourmont : un lien à la fois éthique et religieux, un rapport de force entre l'humain et l'au-delà. C'est là l'un des paradoxes de *Ligeia,* film tourné en Angleterre et qui fait surgir tout le « background » moral de la Nouvelle-Angleterre et transforme une histoire d'amour maléfique en un défi schizophrénique où la mort a le beau rôle.

Bertrand TAVERNIER

Courrier des lecteurs

Etant votre fidèle lectrice depuis le numéro 2, je peux bien vous appeler « chers amis » et, en m'exprimant ainsi, il me semble m'adresser à cet être multiple et éternel qui, depuis quinze ans, nous dispense chaque mois notre plus sûre provende de science-fiction. Depuis fort longtemps, je désirais vous écrire et bien souvent pour vous faire des reproches, mais j'ai l'impression que, de ce côté-là, vous êtes déjà amplement pourvus. Aussi est-ce plutôt pour vous remercier que je vous écris.

Le principal mérite de votre revue, c'est d'avoir duré, d'avoir maintenu une continuité de notre littérature préférée à travers les aléas des revues éphémères et des collections déclinantes. On peut se lamenter sur la disparition du **Rayon Fantastique**, on peut enterrer **Satellite** (et Dieu sait qu'on a mis longtemps à le porter définitivement en terre !), on a toujours son **Fiction** mensuel pour se consoler. Vous avez également essayé de satisfaire le public de la littérature fantastique, malgré toutes les attaques, et, en cela, vous avez été fidèles à vous-mêmes. La création de l'incomparable **Galaxie-Bis** et nos numéros spéciaux sont également à porter à votre crédit. Mais, pour moi, **Fiction** est l'ami grâce auquel m'ont été révélés les fidèles compagnons de mes soirées : Poul Anderson et Robert Heinlein, Francis Carsac et Gérard Klein, le grand Sturgeon et l'incomparable van Vogt, et combien que j'oublie.

C'est à ce sujet que j'aurais une suggestion à vous faire. Bien que je ne connaisse pas d'autres amateurs de science-fiction, je leur suppose gratuitement les mêmes goûts que moi, c'est-à-dire que je les crois capables de lire et relire jusqu'à l'usure **La faune de l'espace** et **Ceux de nulle part** et, quand on est arrivé à ce point d'intoxication, on souhaite mieux connaître ces amis de tous les jours. Donnez-nous, si cela vous est possible, plus de chroniques sur vos auteurs de fond ou sur les Grands de la SF. Ne pourrait-on avoir un entretien avec Francis Carsac, par exemple, dans les colonnes de votre publication ? Vos chroniques de cinéma et de peinture sont certes intéressantes pour les Parisiens, mais pour nous autres, provinciaux obscurs, un contact plus direct avec nos « idoles », une connaissance plus approfondie de leur vie, de leurs opinions, de leurs difficultés serait pain bénit. Je vous assure que voir Clarke et Sternberg à la télévision n'a fait que me mettre en appétit. A propos, ou plutôt hors de propos, je crois qu'une chronique télévision s'impose dans votre revue. Donnez-nous des détails sur les tournages, faites des sondages d'opinion. La SF est la littérature de notre temps, elle traduit nos inquiétudes, nos préoccupations, elle tente de construire une philosophie nouvelle, elle approfondit les grands mythes de l'humanité (voir **Faust Aleph Zéro**) ; elle mérite d'avoir sa place dans tous les spectacles proposés à tous et, entre autres, à la télévision, sous une forme autre que médiocre.

Denyse GARRIGUE
Langres (Haute-Marne)

⁂

Je vous lis régulièrement depuis plusieurs années après avoir « rencontré »

votre revue dans une gare, banalement, parce que la couverture et le titre m'attiraient.

Le dessin du numéro 181, signé Didier Moreau, m'enchante. Et que dire de celui de Michel Desimon, dans le numéro de février ! C'est poétique, évocateur et ça fait rêver. C'est une bonne initiative que d'avoir pubilé, à l'intérieur, quatre autres dessins du même artiste (avec les commentaires du dessinateur qui permettent de mieux cerner son œuvre). Vous devriez poursuivre sur cette lancée que j'approuve sans restriction.

Maintenant, parlons de vos auteurs et plus particulièrement de Gabriel Deblander et Daniel Walther. Ce sont mes préférés. Leurs prénoms (un archange, un prophète) riment. Et leurs noms aussi. Curieux.

Du premier, j'ai beaucoup aimé **Les murs**, **Les fous autour de l'arbre**, **La marche de l'agneau**, etc. Les autres nouvelles sont bonnes, elles aussi. Je flaire le « Deblander » à des lieues à la ronde. Quand il y en a au menu **Fiction**, je me régale. Vous devriez le publier beaucoup plus souvent et même, j'irai plus loin, lui consacrer un numéro spécial. Il déroute mais enchante toujours et son style très particulier donne le vertige. Du moins, je le « sens » ainsi, car j'aime toujours un auteur, un style, d'instinct. Je ne cherche pas à analyser. Il y a des lecteurs qui vont peut-être crier si Deblander ne leur plaît pas. Mais si on plaisait à tout le monde, où serait la joie de l'échange, alors ?

Walther à présent. De lui je préfère **Les étrangers**, **Les gants d'écaille**, **Comme une poignée de sel**. Les dernière nouvelles sont plus discutables à mon avis, mis à part **Veuve-plaine des tours chantantes**. Cependant, je trouve que son style gagnerait à s'épurer un peu.

En gros, je n'ai pas tellement aimé **Le petit peuple** de John Christopher, à cause de sa longueur. L'œuvre gagnerait à être plus ramassée et je déplore le peu de place accordée au fantastique. Votre revue titre pourtant : science-fiction, insolite, fantastique... Ce dernier a ses titres de noblesse, que vous connaissez... Et l'univers hallucinant de Deblander et de Walther (en fantastique, pour celui-ci), mérite qu'on s'y attarde. Que de poésie dans le fantastique ! Le monde n'aurait-il plus besoin de poésie ? Et pourtant c'est le seul moyen, parfois, de ne pas se fracasser la tête contre les murs dans une civilisation de plus en plus cartésienne et géométrique. A propos, j'avais beaucoup apprécié, il y a plusieurs mois, **La dame à l'albatros** de J.-G. Ballard.

Certains de vos textes, à mon avis, sont déplorables, littérairement parlant. Il y a des idées, il y a des mots, il y a même des phrases, avec des points et des virgules, mais ça ne suffit pas. Mais peut-être suis-je trop exigeante et trop puriste ?

J'aime tout de même bien **Fiction** et continuerai de le lire chaque mois, parce que chaque mois votre revue m'apporte un certain dépaysement et que je la lis de la première à la dernière ligne.

Mme Th. ABDELAZIZ
Saint-Nazaire.

⁂

Lecteur fraîchement acquis à votre magazine, je me permets (déjà) de vous faire part de quelques remarques.

D'abord, le choix des nouvelles ou romans. Personnellement, je le trouve excellent. Je m'explique : en effet, l'éventail du style SF est si large, si infini, qu'il est impossible de contenter tous les lecteurs, et, pour mon compte, une moyenne de deux nouvelles me plaisant par mois est plus que satisfaisante. Je vous encourage donc dans vos présentations d'auteurs nouveaux ou méconnus, ainsi que dans un choix de nouvelles présentant toujours un plus grand éventail de possibilités fictives. Ce n'est que par ce moyen que le véritable

amateur de SF, toujours à l'affût, élargira son champ de **Rêve.**

Secondement, je tiens à m'associer aux suppliques des lecteurs qui se plaignent de la disparition progressive de la Revue des Livres. En effet, celle-ci s'amenuise de plus en plus. J'espère que cette éclipse n'est due qu'à une paralysie momentanée des mains droites de vos collaborateurs.

La couverture du numéro 180 due à Raymond Bertrand est un vrai petit chef-d'œuvre et n'a d'égales que celles dessinées par le plus que talentueux Philippe Druillet, dont j'ai été très heureux de voir qu'il a été choisi pour illustrer votre **Dracula.** En revanche, celles dues à Mario Sarchielli manquent totalement de la richesse onirique et envoûtante qui fait que l'on regarde émerveillé les couvertures de Bertrand et Druillet. Et à quand une couverture signée Nicolas Devil ?

Charles HUG
Moillesulaz (Suisse)

***

Le Courrier des Lecteurs est la grande vedette du numéro 183. Quelle véhémence ! La lettre de Monsieur Regenstreif publiée dans le numéro 181 a produit l'effet d'un détonateur, et il semble que, sans elle, **Flinguez-moi tout ça !**, **Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel** et **Incandescence** n'auraient pas été remis sur la sellette.

La gamme des opinions exprimées est assez large, les arguments intellectuels et sentimentaux avancés sont assez variés, pour qu'un essai de synthèse soit tenté. Ceci doit bien être possible puisque nous avons un éventail des opinions de gens qui lisent tous régulièrement **Fiction** depuis des années et ont donc en commun une série de goûts et une optique mentale bien particulières.

Si on tente de diviser les lecteurs en deux camps, on constate que les uns sont **contre** Monsieur Regenstreif **et non pour** les nouvelles incriminées et que les autres sont **contre** les nouvelles **et non pour** Monsieur Regenstreif.

Dans le premier camp, la lettre de Monsieur Regenstreif est sévèrement critiquée, mais les nouvelles sont mollement défendues ; dans le second, la violence de Monsieur Regenstreif est désapprouvée tandis que les nouvelles sont mises en pièces.

En définitive, on assiste à une curieuse inversion des positions traditionnelles : ce sont Daniel Walther, Leigh Brackett et Serge Nigon qui jouent le rôle des bons élèves bien sages et un militaire de carrière qui joue celui du trublion provoquant la réaction.

Tous les lecteurs de **Fiction** sont d'accord contre le fascisme, contre le racisme, contre la société de consommation, mais, attention... ceci est passé dans le domaine des « sentiments honorables » (le terme revient plusieurs fois) et le choix de ces thèmes pour soustendre des nouvelles de science-fiction vieillit terriblement, et finit par agacer tout autant que si l'on se battait pour l'aide aux enfants trouvés, aux aveugles ou aux polios, autre « sentiment honorable » sur lequel l'unanimité est faite.

Les tabous à renverser sont encore assez nombreux pour que l'on ne choisisse pas précisément ceux qui sont déjà à terre. Il ne suffit pas d'affirmer que la Terre tourne pour être Galilée, il faut l'affirmer en 1632. Il est amusant de voir, en relisant le chapeau de **Flinguez-moi tout ça !**, que la rédaction avait mis le doigt sur cette question, au sujet des deux allusions aux événements de mai dans un texte écrit en février (mais publié en novembre !) : **« ...Ecrire de la science-fiction, c'est aussi avoir le sens de la prémonition ! »** Et en publier, ne serait-ce pas avoir le sens de l'actualité ? En six mois, la pointe a rouillé.

Ce qui est en cause, dans le Cour-

rier des Lecteurs du numéro 183, ce n'est pas, en réalité, la lettre de Monsieur Regenstreif, ce ne sont pas les textes de Walther, Brackett et Nigon (textes d'une excellente facture littéraire, d'ailleurs) ; ce qui est en cause, c'est le rôle même de **Fiction.**

Mes vieux numéros de **Fiction** sont très mal classés, mais je me souviens de certaines nouvelles qui attaquaient la « société de consommation » bien avant sa « découverte ». Notre revue était en pointe (sa vraie place), au-delà de ce qui est communément admis, déterrant des tabous, désignant des cibles, agrandissant ainsi notre univers (comme le fait la science-fiction sans « thèses » également), où une orientation, politique ou autre, se fait postérieurement.

La critique est aisée et, à vrai dire, il est encourageant de voir que, pour autant que les lecteurs fassent la revue, **Fiction** est bien vivant. Une sélection des textes ne peut se faire que parmi les textes qui sont proposés, mais peut-être convient-il d'éviter les présentations de textes trop optimistes et d'avoir le courage de remplacer (je me réfère à la présentation de **Incandescence**) : **« Il démolit les tabous moraux et sociaux, etc. » par : « Après bien d'autres, mais avec originalité, il s'en prend à la société de consommation, etc. »**). Il faut l'avouer, les remous attendus de pied ferme se sont traduits par quelques vagues clapotis...

F. MAITRE
Saint-Etienne



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS *Planète* nos 1 à 36. Faire offre aux Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, PARIS 9e.

VENDS *Hara-Kiri* nos 3 à 89 (5 années reliées). Faire offre à M. MORE, 4 avenue Laplace, 94 ARCUEIL.

VENDS *Galaxie* ancienne édition nos 21, 39, 41, 42, 46, 52, 54, 56, 58, 60 et 65. Ecrire M. MONTBARBON, chez M. GINIER, 16 rue Louis Pasteur, 83 PIERREFEU.

VENDS au plus offrant série complète de *Galaxie* première édition. Faire offre à M. R. DEMONT, 9 Bugnon, 1000 LAUSANNE (Suisse).

VENDS *Planète* nos 1 à 14, *Fiction* 105 numéros, *Satellite* 24 numéros, *Galaxie* nos 1 à 35, *Démons et merveilles* de H.P. Lovecraft. Ecrire à M. PLATEUS, 77 avenue Optimisme, BRUXELLES 14 (Belgique).

VENDS au plus offrant collection complète de *Plexus* et *Galaxie* nouvelle édition. Ecrire à M. J. M. HEREDIA, 123 rue de Reuilly, PARIS 12e.

VENDS fanzine français consacré au cinéma fantastique : *L'écran fantastique.* Ecrire à M. Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 NEUILLY.

VENDS au plus offrant : *Fiction* nos 2, 6, 8, 12, 13, 14, 16, 21, 24, 36, 43, 59, 63, 64, 76, 77, 96, 108, 116, 118, 138 et 156, *Fiction* spécial no 1, *Satellite* nos 11, 34, 40 bis, *Satellite* spéciaux nos 1, 2, 5, 6, 7, 8, 9 et *Face aux feux du soleil* ; *Les Imaginox, Les humanoïdes, Sixième colonne, Limbo, Paradis atomique, Suspense* ancienne édition complet plus nos 9, 20, 23, 24 et 25. *Fleuve Noir* « Angoisse » nos 23, 27, 29, 30, 34, 35 et 36, *Minuit-Mystère* complet (12 numéros); *Planète* nos 5, 9, 10, 11, 12 et 16, *Rayon Fantastique* nos 1, 10, 14, 15, 21, 22, 37, 38, 41 et 49, *Elisabeth aux cheveux d'or* de Marlite (2 vol.). Faire offre à M. J. BERENGUIER, « Le Riou », 11 tse de la Chaîne, 13 MARSEILLE 8e.

RECHERCHE *Les armureries d'Isher* et *Les fabricants d'armes* de A. E. van Vogt, collection Club du Livre d'Anticipation. Tél. Philippe GOUILLON, OPE. 14-00, poste 2238 H. B.

RECHERCHE *Le monde du non-A* de A. E. van Vogt et *Le livre des robots* de Isaac Asimov, collection Club du Livre d'Anticipation. Faire offre à Mlle ROUAZE, 12 avenue Notre-Dame, 06 NICE.

RECHERCHE *Rayon Fantastique* nos 10, 14, 68 et 91. Faire offre à J. M. GOETZ, 16 avenue Niel, PARIS 17e.

COLLECTIONNEURS, amateurs de fantastique, de science-fiction, de bandes dessinées, demandez notre catalogue mensuel (neuf et occasion). Ecrire à la librairie ROUSSEL, 8 rue Mayran, PARIS 9e.

(voir page 160)

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 1er trimestre 1969 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan